

MUSE POPULAIRE

PIERRE DUPONT

CHANTS ET POÉSIES

Les Boufs.
Les Jones dur.
Les Jones dur le Chant des Paysons
La More Jeanne
Les Vouves.
Belrélath

La Vigne
La Veranique,
le Chant des diaries

'Clust des Soliste
le annage,
Etg., etc.

SINIÈME ÉBITION.

PARIS GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

6, aus des Saints Perez, et Palais-Resat (17)

18 c.

LIBRARY NOV 200 3 WINEHOLD OF 1080019

20 **22.**35 D5A17 1867

PRÉFACE.

-02-

Jepuis enfin mettre dans la main du lecteur un recueil de ces ballades, vilanelles, chants patriotiques, légendes et chansons dont jusqu'à ce jour on n'a vu que des bribes ou entendu que de vagues refrains, de l'atelier à la charrue, du forum au chaume rustique.

^{*} La musique de ces chants se trouvera dans l'édition des chansons de P. Dupont, illustrées, chez Martinon, rue du Coq Saint-Honoré, 4.

Chez : Brullé, passage des Panoramas, pour les Paysans;

Schonenberger, houlevard Montmartre, pour les Paysannes et autres fantaisles

Cassanet, 25, rue des Gravilliers, pour les chants (oltiques;

Li chez divers Éditeurs de musique et de librairie.

Pour me servir d'une image connue, cette lyre a trois cordes distinctes dont l'une rend le son simple, l'autre une note plaintive et pensive, la troisième un accord vibrant et presque guerrier.

Cela définit :

Le genre rustique où les types vivent par eux-mêmes et n'expriment pas spécialement la pensée de l'auteur: Les Bæufs, la Vigne, la Mère Jeanne, etc.;

Les chants philosophiques et les légendes où l'auteur hasarde sa pensée et son sentiment: Le Sauvage, Belzébuth, la Comtesse Marguerite, etc.;

Enfin, les chants patriotiques où il détermine son action et se mêle aux choses de son temps.

La voix populaire ajoutait son prestige à

cette poésie qui semblera décolorée et froide sur ces pages muettes. Le jugement en sera plus froid, et le lecteur, sinon l'auteur, en retirera plus de profit.

Les louanges et les attaques vont se trouver honteuses, car il y a eu exagération de part et d'autre, comme dans tout ce qui touche à la politique. Au fond, on reconnaîtra un homme sincère, un poursuivant de la muse que ses dédains n'ont jamais rebuté, un amant de la vérité comme du beau; et, si les rèves du poète descendent parfois à une réalité criante, on se demandera tout bas s'il y avait lieu de chanter les vieux partis et s'il n'était pas du devoir d'un Français de seconder le mouvement qui doit conserver à la France son initiative et assurer dans le monde le triomphe de la vérité.

Ce recueil se lie aux choses du temps où

nous vivons : l'auteur s'en est inspiré et les avait pressenties. On verra, sous la date 1846 et de 1847, des vers qui ne jurent point avec ceux de 1848 à 1851. Le chant des ouvriers, le Sauvage, Belzebuth, le Chant des nations et d'autres du même genre, ont précédé la Révolution de février. C'est une réponse à ceux qui prétendent qu'elle fut une surprise. L'esprit nouveau couvait dans les masses, et on retrouve partout ces prévisions, depuis les Chants du crépuscule jusqu'à l'Histoire des Girondins : depuis les Affaires de Rome de Lamennais, et sa fameuse citation de Chateaubriand qui termine le livre; depuis le Livre de la propriété et la Revuesociale, jusqu'aux discours et aux interruptions des deux chambres. Le Moniteur de cette époque est plein de confidences et d'aveux.

Février 1848 n'a été qu'une conséquence

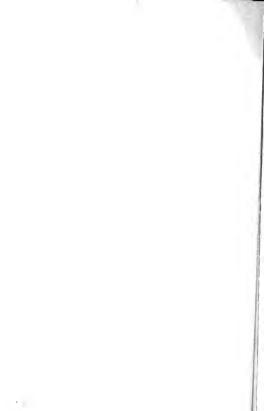
hâtée et dénouée par ceux mêmes qui l'attaquent aujourd'hui.

Mais comment un faiseur d'idylles a-t-il pu entendre ces bruits sourds, et quel rapport établir entre la ballade des Bœufs et ces préoccupations sérieuses? Les pâtres sont tous un peu sorciers. La vue de l'eau et des bois laisse leur esprit calme; l'intérêt ne l'obscurcit pas, et, avec ce hochement de tête que vous savez, ils vous disent leur avis des choses publiques aussi finement qu'un homme d'État. D'instinct, sachant que le peuple est le dépositaire du droit et des destinées, 'ls jugent, aux façons dont on use envers lui, si une crise est imminente ou lointaine, et leurs pressentiments ne les trompent guère.

Faut il conclure de là que ces vers font suite aux centuries de Nostradamus ? Qu'on prenne la chose commeon voudra; mais, à coup sûr, que le peuple chante bien ou mai, que ses poëtes riment à tort et à travers, que ses tribuns ou ses Philosophes se disputent à ne plus s'entendre, que ses défenseurs le compromettent; le progrès n'en fera pas une étape de moins, et la vérité se dégagera de ce chaos.

Les hommes simples et forts, ceux qui travaillent et qui font vivre sont entrés dans la cité et ont constaté leur droit à la vie morale et intellectuelle. Le mot de tyran devient ridicule parce que la chose nese peut plus concevoir, et qu'elle est une monstruosité destinée à périr comme le mal.

Les muses sourient: après les cris de guerre, les peuples affranchis doivent se reposer dans l'harmonie. La science crée et féconde : l'agriculture nourrira tous les hommes ; l'industrie et l'économie générale faciliteront les rapports et rendront la vie plus douce. Les arts, qui tendent toujours à élever l'âme, relieront la terre au mouvement céleste. Ceux qu'on jugeait les plus grossiers entreront dans les théories comme des esprits purs. La Genèse dit que l'homme est fait à l'image de Dieu: n'est-il pas temps enfin que Dieu se manifeste dans l'homme, et que, par un effort suprème, nous résolvions le problème de notre destinée?



MUSE POPULAIRE.

Ne vous demandez pas ce qu'il fait quand il erte, Et qu'on ne le voit plus, le triste solitaire; Il s'épuise à marcher sans trève devant lui, Épiant si dans l'air quelque lueur a lui, Écoutant tour à tour les forêts et la foule, Méditant et cherchant à son idée un moule.

Il va, lorsque les bois, tordus par les autans, Semblent de leurs soupirs appeler le printemps, Chereher de noirs aspecis et les plus sombres teintes, Pour dire vos douleurs et colorer vos plaintes, O cœurs qui désircz, las de tant de revers, Saluer le printemps après vos longs hivres! Quand la foiét verdoie et, plus hospitalière, Rappelle des oiseaux la troupe familière; Quand un souffle brillant fait les plantes germer, Les fleurs s'épanouir et les couples s'aimer, Il va le long des près où la génisse broute, Le long de la rivière et sons la verte voûte

Que forment les tilleuls aux frênes mariés, Étudier les tons charmants et variés Qu'oftre à ses yeux épris la divine palette; Afin que dans son vers cet éclat se reflète Et que, vous y plaisant, vous lui disiez : Ami, Allez souvent au bois où vous avez dormi; Allez au bord des flots, allez sous l'ombre épaisse, Dans la giotte inspirée où vous it la Décsse, Y rèver de ces vers que dore le solcil, Et ne hâtez pas trop pour nous votre réveil. Voilà quel est son but, et s'il ne l'atteint guère. C'est que pour ses soupirs la Muse trop sèvère en aime ailleurs, pent-être, un autre qui la fuit, Et se plait à lasser l'amant qui la poursuit.



LES BOEUFS.

≥-0-=

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blanes marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'll me fallait les vendre, J'aimerais mieux me pendre; J'aime Jeanne ma femme, eh bien! J'aimerais mieux La voir mourir, que voir mourir mes bœufs,

Les voyez-vons, les belles bêtes, Creuser profond et tracer droit, Bravant la pluie et les tempétes Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid. Lorsque je fais halte pour boire, Un broniliard sort de leurs naseaux, Et je vois sur leur corne noire Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre,

l'aimerais mieux me pendre; l'aime Jeanne ma femme, ch bien! j'aimerais mieux La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

> Ils sont forts comme un pressoir d'huile, Ils sont doux comme des moutons; Tous les ans, on vient de la ville Les marchander dans nos cantons, Pour les mener aux Tuileries, Aû mardi gras devant le roi, Et puis les vendre aux boucheries; Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, ch bien! j'aimerais mieux
La veir mourir, que voir mourir pres lænts.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pout det il veut qu'on donne
Les grants breuis Hanes marqués de roux;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre;
J'aimerais mieux me pendre;
F'aime Jeanne ma fennne, eh bien! Faimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes beufs.

LE CHANT DES OUVRIERS.

(1846)

5-C-C

Nous dont la lamne, le matin, Au clairon du coq se rallume, Nous tous qu'un salaire incertain Ramène avant Paube à l'enclume Nous qui des bras, des pieds, des maius, De tout le corps luttons sans cesse, Sans abriter nos lendemains

Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buyons, (ter)

A l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus, Aux flots jaloux, au sol avare, Ravissent leurs trésors perdus, Ge qui nourrit et ce qui pare : Perles, diamants et métaux, Fruit du coteau, grain de la plaine; Pauvres moutons, quels bons manteaux Il se tisse avec notre laine! Aimons-nous, et quand nous pouvons Nous unir pour hoire à la ronde, Que le canon se taise ou gronde, Buyons, (ter)

A l'indépendance du monde!

Quel fruit tirons-nous des labeurs Qui courbent nos maigres échines? Où vont les flots de nos sueurs? Nous ne sommes que des machines. Nos Dabels montent jusqu'au ciel, La terre nous doit ses merveilles: Dès qu'elles ont fini le miel, Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, et quand nous pouvone Nous unir pour boire à la ronde, Que le canon se taise ou gronde, Buyons. (ter)

A l'indépendance du monde!

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles, Et lui, plus tard, erôt déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles; De nos jours, le droit du ceigneur
Pèse sur nous plus despotique:
Nos filtes vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde, Que le canon se taise ou gronde, Buvons, (ter) A l'indépendance du monde!

Mal vétus, logés dans des trous, Sous les combles, dans les décombres, Nous vivons avec les hiboux Et les larrens amis des ombres; Cependant notre sang vermeil Coule impétueux dans nos veines; Nous nous plairions au grand solcil, Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buyons. (ter)

A l'indépendance du monde!

A chaque fois que par torrents Notre sang coule sur le monde, C'est toujours pour quelques tyrans Que ectte rosée est féconde; Ménageons-le dorénavant, L'amour est plus fort que la guerre; En attendant qu'un meilleur vent Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, et quand nous peuvons

Nous unir pour boire à la ronde, Que le canon se taise ou gronde, Buyons, (ter)

A l'indépendance du monde!

LES SAPINS.

>⊕-©-c

l'allais cueillir des fleurs dans la vallée, insouciant comme un papillon bleu, A l'age eù l'àme à peine révélée Se cherche encore et ne sait rien de Dieu. Je composais avec amour ma gerbe, Quand au détour du coteau l'aspect noir De sapins verts couvrant un sol sans herbe, Me fit prier ainsi sans le savoir:

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage, Chaque printemps lui fait un éventail; Droite est sa flèche et vibrant son feuillage, L'art gree s'y mêle au gothique travail; Ses blanes piliers, un souffle les balance Sans plus d'effort que les simples roseaux : Chœur végétal, symphonie, orgue immense Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie

Dans sa simplicité.

Les bûcherons, dont la hache est sonore, Sapin géant, coupent tes bois légers, Qui porteront du couchant à l'aurore Hommes, bestiaux et produits échangés. De ta résine on enduina tes planches, Tu doubleras les caps sombres sans peur, Tantôt voguant au gré des voiles blanches, Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie Dans sa simplicité.

L'archet de Dieu règle votre cadence, Musiciens rhythmés par l'aquilon. Un jour des bals vous ménerez la danse De l'orme agreste au splendide salon. Vous traduirez des accents dont la flamme Cherche des cœurs l'invisible chemin; Aux violons vous donnerez une âme Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie Dans sa simplicité.

Heureux sapins, vos solives légères Font les chalets, construisent les hameaux Dans vos taillis se cachent les bergères, Et les buveurs dorment sous vos rameaux. L'humanité par vos soins est servie, Bois familiers, dans sa joie et son deuil; Dans un berceau vous accueillez sa vie, Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie Dans sa simplicité.

Arbres divins, respectés des tempétes, Vous inspirez le calme et ces douceurs Qu'aime la foule aux vers de ses poêtes, Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs. Quand au hasard la sagesse infinie Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois: Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie; Viens, ô Lycurque, y méditer des lois!

Dieu d'harmonie et de beauté! Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie, J'adore ton génie Dans sa simplicité.

LA MÈRE JEANNE.

B-0-0

Dans la vie on ne reste guères A l'âge riant des amours, Les ans vont comme les rivières, Et rien n'en peut barrer le cours. Je ne suis plus la fille fraiche Que l'on appelait Jeanneton; Le soleil a rougi la pêche, Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne Et j'aime tous mes nourrissons, Mon cochon, mon taureau, mon âne, Vaches, poulets, filles, garçons, Diadons, et j'aime leurs chansons, Comme étant jeune paysanne Paimais la voix de mes pin, ons.

bis.

Quand j'étais encore jeunette, Une autre ne posait pas mieux Le papillon de sa cornette Et le chignon de ses cheveux; Maintenant c'est une autre affaire, Il s'agit bien de coqueter; Du jour qu'on est mère et fermière, On a d'autres chiens à fouetter;

Je suis la mère Jeanne Et i'aime tous mes nourrissons. Mon cochon, mon taureau, mon ânc, Vaches, poulets, filles, garcons, Dindons, et l'aime leurs chansons. Comme étant jeune paysanue, bis. J'aimais la voix de mes pinsons. C'est la moisson, c'est la vendange, Les semailles, la fenaison: C'est la lessive, et tout ca mange, Tout ca boit plus que de raison. Il faut qu'à tout je remédie. Le bétail est ensorcelé. Les enfants ont la maladie. Cette unit la vache a vêlé:

Je suis la mère Jeanne Et j'aime tous mes nourrissons, Mon cochon, mon taureau, mon âne, Vaches, poulets, filles, garçons, Dindous, et j'aime leurs chansons, Comme étant jeune paysanne, J'aimais la voix de mes pinsons. bis.

Venez, poules à crête rouge, Et mon beau cog tambour-major! l'aime que tout ce monde bouge, Je vois remuer mon trésor: Ces marcassins, ce vean qui tette, Ces cannetons qui vont nageant, Cet agneau qui bêle à tuc-tête, C'est pour moi le bruit de l'argent:

Je suis la mère Jeanne
Et J'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

bis.

C'est qu'il en faut dans un ménage De l'argent blanc, de l'or vaillant; On n'en gagne pour son usage Qu'en bien veillant et travaillant; l'ar-dessus, votre homme se grise, Et trébuche en rentrant au nid; On se bat, mais après la crise, On s'embrasse et tout est fini:

Je suis la mère Jeanne Et j'aime tous mes nourrissons, Mon cochon, mon taureau, mon âne, Vaches, poulets, filles, garçons, Dindons, et j'aime leurs chansons, Comme étant jeune paysanne, J'aimais la voix de mes pinsons.

MA VIGNE,

200

Cette côte à l'abri du vent , Qui se chauffe an soleil levant Comme un vert lézard, c'est ma vigne ; Le terrain en pierre à fusil Résonne et fait feu sous Poutil ; Le plant descend en droite ligne Du fin bourgeon qui fut planté Par notre bisaïeul Noé :

Bon Français, quand je vois mon verre Plein de son vin couleur de feu, Je songe, en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas (bis) dans l'Angleterre. (bis)

Au printemps ma vigne en sa fleur, D'une fillette a la pâleur; L'été, c'est une fiancée Qui fait craquer son corset vert; A l'automme tout s'est ouvert : C'est la vendange et la pressée; En hiver, pendant son sommeil, Son vin remplace le soleil.

Bon Français, quand je vois mon verre Plein de son vin couleur de feu, Je songe, en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas (bis) dans l'Angleterre.(bis)

J'aime ma vigne en vieux jaloux, Gare à ceux qui font les yeux doux Et voudraient caresser la belle; Mon sel pince le maraudeur, Mais ne touche pas au rôdeur, Au sorcier noir qui fait la grêle; Quand il s'empare d'un coteau. C'est comme un loup dans un troupeau.

Bon Français, quand je vois mon verre Plein de son vin couleur de feu, Je songe, en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas(bis) dans l'Angleterre.(bis)

La cave où mon vin est serré Est un vieux couvent effondré, Yoûté comme une vieille église; Quand j'y descends je marche droit, De mon vieux vin je bois un doigt, Un doigt, deux doigts... et je me grise; A moi le mur! et le pilier! Je ne trouve plus l'escalier.

CHANTS UT POÉSIES

Bon Français, quand je vois mon verre Plein de son vin couleur de feu, Je songe, en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas (bis) dans l'Angleterre. (bis)

La vigne est un arbre divin; La vigne est la mère du vin, Respectons cette vicille mère, La nourrice de cinq mille ans Qui, pour endormir ses enfants, Leur doune à têter dans un verre; La vigne est mère des amours, O ma Jeanne, buvons toujours!...

Bon Français, quand je vois mon verre Plein de son vin couleur de feu, Je songe, en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas (bis) dans l'Angleterre. (bis)

LE SAUVAGE.

(4846)

>⊹≎-¤

Un jour, lassé de vivre solitaire, Paventurai mes pas ambiticux Sur les chemins qui sillonnent la terre Et dont pas un n'aboutit jusqu'aux cieux; Je visitai ce qu'on nomme une ville, Repaire immense où l'homme, men parcil, Vit sans ombrage, à l'égal du reptile, En des rochers calcinés au soleil.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et haternelle, Sous ses rameaux, dans ses deux niels!

Combien ton sort, ô frère! me chagrine, Ta nourriture est vile, un air malsain Râle brûtant dans ta sourde poitrine, Où toujours dort quelque sembre dessein; Le grand esprit qui me parle sur l'onde Est moins pour toi qu'un morceau de métal, Tu reconnais pour souverain du monde L'or que je pêche en mon ruisseau natal.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

L'amour en toi n'est qu'un instinet sauvage, Errant sans but comme une feuille en l'air; Aussi ta vie est un triste reuvage Où le bonheur ne luit que par éclair. Sais-tu qu'il faut, passager sur la terre, Aimer à deux pour revivre après toi. En outre aimer dans tout homme ton frère? L'esprit nous dit : C'est là toute la loi.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

La terre est grande et la séve bouillenne En son flanc vaste au robuste contour, Comme le vin fermente dans la tonne, Comme en un cœur d'adolescent, l'amour : Elle a du lin pour filer une tente A tous ses fils, et des fruits savoureux Pour ceux qui, las d'une trop longue aftente, En sont encore à s'écorger entre eux.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

Le jour se lève et déchire la brume Où notre globe était emmailletté; La vieille foi dans les cœurs se rallume, Tous les ceprits tendent à l'unité: Le matelot sur les vagues lurlantes Creuse tout droit son sillon vers le port, Sans s'égarer aux étoiles filantes, Les yeux fixés sur le pôle du Nord.

Quand la nature verra-t-elle

Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

L'onde, la flamme et déjà l'atmosphère, Coursiers ardents que leur jong fait hennir, En un seul bond franchissant notre sphère, Vont rapprocher ce splendide avenir. Fils des cités, enfants des solitudes, Ce jour serait demain, si nous voulions Mettre en commun, vous réveurs, vos études, Et nous nos bras teints du sang des lions.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids!

Car le temps vient d'oublier nos querelles, La faim, la soif, la guerre et tous les maux; Il faut entrer en des routes nonvelles, Clairons en tête et mélant nos drapeaux. Couples aimants, couronnez-vous de roses: Artistes saints, coupez le veit laurier, Plus d'envieux et plus de fronts moroses; Allons au ciel par l'amoureux sentier.

Quand la nature verra-t-elle Ses nombreux enfants réunis, Troupe joyeuse et fraternelle, Sous ses rameaux, dans ses doux nids?

LA COMTESSE MARGUERITE.

>0€

La comtesse Marguerite, Veuve du comte Raymond, Languissait comme un ermite Sur la crête d'un vieux mont; Avce une seule suivante, En un castel tout délabré, Cent fois plus morte que vivante, Triste comme un miserere.

Elle avait un oratoire,
Où le corps du trépassé,
Dans le vermeil et la moire
Splendidement enchâssé,
Au cœur brûlant de la comtesse,
Dont le nom pieux nous resta,
Entretenait une tristesse
Parcille aux lampes de Vesta.

Par une muit de décembre. En revenant de prier, Elle mangeait dans sa chambre Quelques fruits de son fruitier: La suivante vint cffarée Dire : on frappe à l'huis du château ; Et soudain paraît à l'entrée Un cavalier dans son manteau.

Il entre avec courtoisie;
Il pleut de ses cheveux blonds
Le parfum de l'ambroisie
Et des fleurs de nos vallons:
Sa barbe fourchue est frisée,
Et l'émail de ses blanches dents
Éclate en sa bouche rosée,
Son front et ses yeux sont ardents.

Près de la veuve il prend place; Étale son bleu pourpoint, Et, pour rompre enfin la glace, Frappant la table du poing : La collation est frugale, Dit-il avec joyeuse humeur; Il faut ici qu'on me régale : L'ai grand faim et suis grand seigneur.

Lors, la triste châtelaine, Répondit au cavalier: Seigneur, si ma bourse est pleine, Je n'ai rien en mon cellier; Je n'ai rien plus en mon office; Je suis veuve, que voulez-vous? Frencz mon or en sacrifice, Laissez-moi pleurer mon éponx. Monseigneur, de la cassette, En souriant, prend la clé, L'attache à son aignillette, Et soudain, ensorcelé, Le castel n'est plus qu'une salle Où, parmi les fleurs et le fruit, Un festin somptueux s'étale, Le jour s'allume en plein minuit.

Il entre de pauvres hères Qui se hâtent à mancer; Madame, ce sont vos frères, Reprend le hel étranger. Et comme son œil plein de flamme Troublait Marguerite en secret : « Ne craignez rien! dit-il, madame, » Le suis l'éuss de Nazareth, »

oo balo occite de l'abatelli "

LE CHIEN DE BERGER.

≈-0-⊂

Paime mon chien, un bon gardien, Qui mange peu, travaille bien, Plus fin que le garde champétre; Quand mes moutons je mêne paitre, Du loup je ne redente tien, Avec mon chien, mon bon gardien, Finaud, mon chien!

Toujours crotté, sans goût ni grâce, Finaud n'est pas trop déplaisant, Il a la queue en cor de chasse, Les yeux brillants du ver luisant; Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre Se dresse dru comme des clous, Dès qu'il sent la trace des loups.

J'aime mon chien, un bon gardien, Qui mange peu, travaille bien, Plus fin que le garde champêtre; Quand mes moutons je mène paitre, Du loup je ne redoute rien, Avec mon chien, mon bon gardien, Finaud, mon chien!

Il entend la brebis qui bele, Au loin il court la rallier; Il joue avec la blanche agnèle, Il lutte avec le vieux bélier; Quand je siffle ou quand je fais signe Il se donne du mouvement, Comme un scrgent qui range en ligne Les conscrits de son régiment.

l'aime mon chien, un bon gardien,

Qui mange peu, travaille bien, Pius fin que le garde champétre; Quand mes moutons je mene paitre, l'u loup je ne redoute ii n, Avec men chien, mon ben gardien, Finand, mon chien!

Depuis dix ans à mon service, Firand est ton, il est très-hon; Je ne lui connais pas de vice, Il ne prend ni lard ni jamhon; Il ne touche pas au fromage, Non Ilus qu'au lait de mes brebis; Il ne dépense à mon ménage Oue de l'eau claire et du nain bis.

J'aime mon chien, un bon gardien, Qui mange peu, travaille bien, Plus fin que le carde champêtre; Quand mes moutons je mêne paltre, Du loup je ne redoute rien, Avec mon chien, mon bon gardien, Finaud, mon chien!

Un jour près d'une fondrière, Jeanne, en conduisant son troupeau, Dégringola dans la rivière, Finaud la repêcha dans l'eau Et moi j'aurai la récompense, Jeanne me prend pour épouscur. C'est tout de même vrai, j'y pense, Que les chiens n'ont pas de bonheur!

J'aime mon chien, un bon gardien, Qui mange peu, travaille bien, Plus fin que le garde champêtre; Quand mes moutons je mêne paître, Du loup je ne redoute rien, Avee mon chien, mon bon gardien, Finaud, mon chien!

BELZÉBUTH.

(1847)

a-)•=

Un pèlerin de vingt ans, beau, mais triste, Le front baissé, le bâton à la main, Marchait dans l'or, la pourpre et l'améthyste, Dont le couchant inondait le chemin; Il méditait sur l'humaine souffrance Dont son cœur jeune àvait connu le poids, Et de sa plainte ou de son espérance, L'écho lassé murmurait dans le bois:

Le monde subit la torture D'un pouvoir infernal : Le Bien est l'esclave du MalEt cependant la clémente nature Parle d'amour à toute créature De la montagne au fond du val.

Sur un cheval aux prunelles sanglantes, Noir et brillant d'écarlate et d'or pur, Un homme passe, aux mains étincelantes, Au manteau sombre, au regard fauve et sûr; Comme un torrent se creuse une ravine, Un grand chagrin a sillouné son front : «Allons, dit-il au piéton qui chemine, » Viens avec moi, mente en croupe et sois prompt. »

D'un pouvoir infernal : Le Bien est l'esclave du Mal. Et cependant la clémente nature Parle d'amour à toute créature De la montacne au fond du val.

Le monde subit la torture

Le beau réveur enfourche la monture,
A demi mort, sans parler, sans tien voir,
Et les voilà partis à l'aventure,
L'éperon d'or déchirant le flane noir.
En un clin d'œil, d'un seul bond, d'une haleine;
Ils sont tons trois sur un sommet altier
Auprès de qui la terre est une plaine;
I y verdoie en tout temps un pommier.

Le monde subit la torture D'un pouvoir infernal :

Le Bien est l'esclave du Mal. Et cenendant la elémente nature Pacle d'amour à tonte créature De la montagne au fond du val.

« Mange du fruit, » dit l'homme au front superbe, En attachant son cheval aux rameaux: «Il est vermeil, mais n'est-il point acerbe? »C'est d'un nommier que viennent tous nos maux.» Le cavalier siffla dans ses dents blanches. Et d'un long rire effrava la hauteur : Un vieux serpent fit sonner dans les branches Sa froide écaille, et l'enfant eut grand'peur.

Le monde subit la torture D'un pouvoir infernal : Le Bien est l'esclave du Mal. Et cependant la clémente nature Parie d'amour à toute créature De la montagne au fond du val.

- a As-tu done peur, dit une voix terrible,
- » De Belzébuth, de l'ange foudrové. » Du vieux pommier, du Serpent de la Bible?
- » C'est d'un enfant d'en paraître effrayé. » Pour posséder ici-bas la puissance,
- · Pour être un homme, il faut avoir touché
- » Au fruit amer de l'arbre de science :
- » Depuis Adam l'on y mord sans péché. »

Le monde subit la torture

D'un pouvoir infernal : Le Bien est l'esclave du Mal. Et cependant la elémente nature Parle d'amour à toute créature De la montagne au fond du val.

- « Vois à tes pieds que chaque orgueil s'isole,
- » Leur petit globe est tout bariolé;
- » Chacun vit clos dans sa triste alvéole,
- Comptant son or et les grains de son blé.
- » Veux-tu leur sang et la fleur de leur race?
- » Fais avec moi qu'ils restent divisés.
- » Tous les plaisirs te suivront à la trace ;
- » Prends un tronçon des vieux sceptres brisés. »

Le monde subit la torture D'un pouvoir infernal : Le Bien est l'esclave du Mal. Et cependant la clémente nature Parle d'amour à toute créature De la montagne au fond du val.

« Je ne crois pas que vous teniez le monde, »
Reprit l'enfant d'un son de voix fort doux;
Et de sa main traçant la mappemonde,
Il écrivit sur le pôle: « Aimez-vous! »
Le cheval noir devint un blane squelette,
Le vieux pommier croula sous un éclair;
De Belzébuth la grande silhonette
En long sergent s'évanouit dans l'air.

Le monde échappe à la torture Du pouvoir infernal : Le Bien a terrassé le Mal; Et de son sein la clémente nature Epand l'amour sur toute créature De la montagne au fond du val.

LE CHANT DES SOLDATS.

(4848 - 4849)

p. ⊗ -=

Toute l'Europe est sous les armes, C'est le dernier râle des rois : Soldats, ne soyons point gendarmes, Soutenons le peuple et ses droits. Les Républiques, nos voisines, De la France invoquent le nom; Que les Alpes soient des collines Pour les chevaux et le canon.

(bis)

Aux armes (bis), courons aux fiontières! Qu'on mette au bout de nos fusils Les eppresseurs de tous pays, Les pointines des Radetzkis! Les peuples sont pour nous des frères, (127 Et les tyrans des ennemis. Pour le soldat in ralme est douce, Quand le combat fut glorieux; De Transnonain, de la Croix-Rousse, Les exprés nons sont odicux. Quoi! pousser à la boucherie Des frères comme des taureaux! C'est faire pieurer la Patrie, Et c'est avilir des héros. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières! Qu'on mette au bout de nos fusils Les oppresseurs de tous pays, Les poitrines des Hadetzkis! Les peuples sont pour nous des frères, (ter) Et les tyrans des ennemis.

Sous le jong de la politique
Que d'affronts tout bas dévorés!
Nous pensions que la République
Nous aurait enfin délivrés.
Peuple! avec toi nous l'avions faite;
Te souvient-il de Février?
Ce ne fut point une défaite;
No is t'avions cédé le laurier. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières! Qu'en mette au bout de nos fusils Les oppresseurs de tous pays, Les poittines des fiadetakis! Les peuples sont pour nous des fières, (ter) Et les tyrans des ennemis.

Nous savons ce que nous prépare Le tigre couronné du Nord; De carnage il n'est point avare, Il tac un peuple quand il mord. L'ordre qui règne à Vaisovie, Dans tout le Midi révolté, Menace d'étouffer la vie Et les germes de liberté.

(bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières! Qu'on mette au bout de nos fusils Les oppresseurs de tous pays, Les poitrines des Radetzkis! Les peuples sont pour nous des frères, (ter) Et fes tyrans des ennemis.

De Pesth à Rome les étapes Scraient des bûchers de martyrs; Les Cosaques, hideux satrapes, Assouviraient tous leurs désirs, Sur l'or, sur le vin, sur les femmes; Dans l'orgie et dans les débris, A travers le sang et les flammes, Ils viendraient au cœur de Paris. (bis)

Aux armes (bis), courons aux frontières! Qu'on mette au bout de nos fusils Les oppresseurs de tous pays; Les poitrines des Radetzkis! Les peuples sont pour nous des frètes, (ter) Et les tyrans des ennemis.

Soldats, arrêtons cette horde! Elle menace d'envahir, Danube de sang qui déborde, Tout le passé, tout l'avenir, Canons, de vos gueules béantes Refoulez la marche du Czar. Baionnettes intelligentes,

Formons à l'idée un rempart. (bis)
Aux armes (bis), courons aux frontéres!
Ou'on mette au bout de nos fusils

Les oppresseurs de tous pays, Les poitrines des Radetzkis! Les peuples sont pour nous des frères, (ter) Et les tyrans des ennemis.

Que la République française Entraine encor ses bataillons, Au refrain de la Marseillaise, A travers de rouges sillons. Que la Victoire de son aile Tonche nos fronts, et, cette fois, La République universelle Aura halavé tous les rois.

Aux armes (bis), courons aux fronticire! Qu'on mette au bout de nos fasils Les oppresseurs de tous pays,

100

Les poitrines des Radetzkis! Les peuples sont pour nous des frères, (ter) Et les tyrans des ennemis.

LE NOËL DES PAYSANS.

≥-0-**=**

Noël! des étables aux granges, Chantez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges, Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

En attendant la messe, on veille, On babille, on chante un Noël; Dans les récits de la plus vieille, La jeune met son grain de sel. Garçons joufflus, que l'on s'empresse, Tout frais rasés, vétus de drap; Filles en blanc, vite à la messe, Une étoile vous guidera.

Noël! des étables aux granges, Chantez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges Pour le bœuf, Pâne et les pasteurs.

Dig din don! l'église est jolie, (Racontons ce que nous voyons), De beaux habits toute remplie, De cire blanche et de rayons. Au fond, dans une niche en verre, Dortsur la paille un doux Jésus : Rois et bergers sont en prière, L'âne et le bœuf soullent dessus.

Noël! des étables aux granges, Chantez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Quand à la file on communie, L'orgue joue un air de hauthois; Quand toute la messe est finie, On s'éparpille dans les bois. I fait si doux! L'âme est contente, l'entends un amoureux qui dit; « Cette nuit le rossignol chante,

» La rose a fleuri cette nuit. »

Noël! des étables aux granges, Chantez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges Pour le bœuf, l'àne et les pasteurs.

Allons! rentrons, car il grésille, Dit un vieillard en grelotiant, La bûche de Noël pétille Et le réveillon nous attend. Respectons la vicille coutume, Mes beaux amoureux buvez frais, Mangez le boudin quand il fume, Vous vous embrasserez après.

Noël! des étables aux granges, Chantez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

Jésus fait dans notre nuit noire, Pauvres gens I luire une clarté: A sa santé nous devons boire, Avec lui nait l'égalité. Grands et puissants à mine altière Donnez s'il vous plait un regard Au roi du ciel et de la terre, Né sur la paille d'un hangar.

Noël! des étables aux granges, Chântez vallons, dansez hauteurs! Jésus descend, quitte ses anges Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

LE CHANT DES TRANSPORTÉS.

(4849)

E-0-=

Pendant que seus la mer profonde Les eachalois et le requin, Ces écumeurs géants de l'onde, Libres, dévocent le fréin, Nous autres, cionés à la rive Où la bourras pue a rejeté Notre barque un instant rétive, Nous pleurons notre ilberté.

Et cependant, ò sainte République, Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour ta gloire cût péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurons par l'Atlantique, (ter) Par nos fers et par Saint-Merry.

Les goëlands à l'aile grise, Les hirondeiles de la mer, A leurs petits, aux jours de brise, Apprennent le chemin de l'air; Nos enfants out perda leur guide, Peut-être n'ont-ils plus d'abri, Et la mère à leur bouche avide Ne présente qu'un sein tari.

Et cependant, ö sainte République, Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour ta gloire cút péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurous par l'Atlantique, (ter) Par nos fers et par Saint-Merry.

Sous les yeux du fort, sur la grève Quand nous errons le long du jour, Nous bereant dans quelque doux rêve Ou de Régublique ou d'amour, La vague des plages lointaines, Apporte à notre simple écueil

Râles de morts et bruits de chaînes; La d'imogratie est en deuil!

Et cependant, û sainte République, Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour ta giotre cût péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurons par l'Atlantique, (ter) Par nos fers et par Saint-Merry.

Glaive rouge de la Hongrie, Quel gant de fer l'aurait brisé?

Un homme, traitre à sa patrie, Aux pieds du Czar l'a déposé; Au sultan demandez asile, Kossuth et Bem au bras puissant : Georgey, dans sa villa tranquille, Boit et mange le prix du sang.

Et cependant, ô sainte République, Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour ta gloire cút péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurons par l'Atlantique, (ter)

Les obus ont forcé Venise, Le sage Manin est banni; Pardonnez-nous Rome soumise, O Garibaldi, Mazzini! Quand Jésus a dit à saint Pierre: L'épée au fourreau doit dormir, Pourquoi voyons-nous son vicaire Et ses cardinaux la rougit?

Par nos fers et par Saint-Merry.

Et cependant, ò sainte République, Quoique aujourd'hni de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour ta gloire cût péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurons par l'Atlantique, (ter) Par nos fers et par Saint-Merry.

ll nous vient du pays de Bade, De Doullens ou de Saint-Michel, Tantôt des bruits de fusiliade, Tantôt des plaintes vers le ciel. Chez le Turc et sur la Tamise On cherche l'hospitalité; Où donc est la terre promise, Dieu d'amour et de liberté?

Et cependant, ò sainte République, Quoique aujourd'hui de ton pain noir nourri, Chacun de nous pour la gloire cút péri Et mourrait encor sans réplique; Nous le jurons par l'Atlantique, (ter) Par nos fers et par Saint-Merry.

MON BIEN-AIMÉ.

(4849)

≈ಿಡ

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé, Pendant que je travaille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignol enfermé?

Tu fais la ville, ardente arène Que se disputent les partis; Tu cherches la claire fontaine Où boivent les myosotis; Tu vas pleurer sur ta patrie Et sur tes amis en prison, Devant l'herbe de la prairie, En face du grand horizon, Tu vas pleurer sur ta patrie! (bis)

(bis

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé, Pendant que je travaille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignol enfermé?

Je te suis sur toutes les pentes,
Dans les ravins , sur les hants lieux
Où tu gites , où tu serpentes ,
Cachant ton cœur à tous les yeux.
Que ne suis-je brin d'herbe ou rose (bis)
Dans les jardins où je te vois ,
Où le bel oiseau qui se pose
Pour te faire écouter sa voix :
Que ne suis-je brin d'herbe ou rose!

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé, Pendant que je travaille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignol enfermé?

Je ne crains pas qu'une autre grâce Prenne en ses laes ten cœur troublé; Je sais pourquoi ton pied se lasse A travers la vigne et le blé. Tu vas implorer la nature, Pour qu'elle donne chaque jour A tous ses enfants la pâture, La paix, le sommeil et l'amour : Tu va implorer la nature,

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé, Pendant que je travaille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignol enfermé?

Entends-tu les accents du cuivre Inviter les pâtes humains
A se tuer, au lieu de vivre
Adonnés au travail des mains?
Oh! ne t'en va pas à la guerre (bis)
Pour y gagner des hochets d'or,
Ou bien que ce soit la dernière
Si tu devais te battre encor;
Oh! ne t'en va pas à la guerre!

Où t'en vas-tu, nega bien-aimé, Pendant que je traveille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignot enfermé?

Viens plutôt quand la nuit sereine, Semant dans l'air ses blanes pavots, Assoupit dans ses cœurs la haine, Près de moi goûter le repos. Oh! rien qu'une heure, heure furtive, (bix) Sur nous l'étoile veillera; A l'aube, l'alouette active Du sein des blés t'appellera : Oh! rien qu'une heure, heure furtive.

Où t'en vas-tu, mon bien-aimé, Pendant que je travaille et pleure, Solitaire dans ma demeure Comme un rossignol enfermé?

LE TISSERAND.

⊳⊕-α

Des deux pieds battant mon métier, Je tisse, et ma navette passe, Elle siffle, passe et repasse, Et je crois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

Au chanvre, quand j'étais petit, l'allais casser les chènevotes. Tantôt je dénichais un ni l, Tantôt déchirais mes culottes : C'était le beau temps du plaisir. Le ciel depuis en fut avare. En septembre on faisait ronir Le chanvre dans la grande mare.

Des deux pieds l'attant mon métier,

Je tisse, et ma navette passe, Elle siffie, passe et repasse, Et je crois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

Le chanvre aime le plat pays, Les oiseaux sous sa verte ombrelle Vont becqueter le chènevis : Il a fleur mâle et fleur femelle. De l'une on tire le gros fil Pour le cordage et la voilure; L'autre fournit le plus subtil, Pour toile fine et pour guipure.

Des deux pieds battant mon métier, Je tisse, et ma navette passe, Elle siffe, passe et repasse, Et je crois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

Quand l'hiver chàsse les oiseaux, A la veillée on vient en troupe; Les filles tournent leurs fascaux Et les garçons battent l'étoupe. Chez un cordier, devenu grand, l'ai tourné la roue à mon aise, Et depuis je suis tisserand, Et le serai tant qu'à Dieu plaise.

Des deux pieds battant mon métier, Je tisse, et ma navette passe. Elle sille, passe et repasse, Et je crois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

Tendre une chaine et l'ajuster Étampé contre la poitrine, Nouer ses fils et les compter, C'est minutienx, j'imagine : Au fond des caves, le travail Est plus beau, la toile est moins raide; On perd la vue à fin de bail, Les luncties sont un remède.

Des deux pieds battant mon métier, Je lisse, et ma navette passe, Elle sille, passe et repasse, Et je erois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

Encor, si je tis ais en l'air, Comme fait ma sœur l'araignée, Sans ma lampe j'y verrais clair; Mais bahl mr vie est résignée, Il faut des voiles au vaisseau, Aux morts des linceuls, aux liftettes Qui me commandent leur trousseau Des drap de lit et des layettes.

ces deux pieds battant mon métter, Je tisse, et ma navette passe, Elle siffle, passe et repasse,

DE PIERRE DUPONT.

Et je crois entendre crier Une hirondelie dans l'espace.

La propreté n'a pas de rang; Dieu donne le chanvre et l'eau vive. Faites gagner le tisserand Et les laveuses de lessive. Suffit-il pour être content De bien manger et de bien boire? Il faut avoir dans tous les temps Du linge blane dans son armoire.

Des deux pieds battant mon métier, Je tisse, et ma navette passe, Elle siffle, passe et repasse, Et je crois entendre crier Une hirondelle dans l'espace.

LE CHANT DE LA MER-

≈⊹-3

Voyez de lein venir la mer Avec sa chanson lamentable, Tordant sa vague au reflet vert Pans les galets et dans le soble. Elle subit le mouvement De l'universeile machine; Et son rauque mugissement Est Pécho de la voix divine.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur eadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer profonde, explique-toi.

La mer submerge les trois quarts De notre globe à sa surface; Elle en a fait cinq grandes parts Qu'elle supporte dans l'espace. Voyez, le nouveau monde sort Des plis flottants de sa tunique, Elle embrasse du sud au nord L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

O mer profonde, explique-toi. Grand prisme où le soleil se brise, Clavier où les vents et la brise Notent leur eadence indécise, Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi. O mer profonde, explique-toi.

Epanouie au sein des flots, La terre y plonge ses racines Comme le dernier des ilots Et comme les algues marines. La mer nous rejette le sel, La soude avec la magnésie, Et tout ce qu'elle emprunte au cier D'air vital et de poésie.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme cù le solcil se baise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nons ta loi.
O mer profonde, explique-toi.

Voyez à vos pieds ce poisson, Ou les reflets de cette écaille, C'est la mer vue à l'horizon, Des sept couleurs elle s'émaille; Elle respire et son remout A les battements d'un artère Quand dans la marée, elle bout, On dirait l'àme de la terre.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer profonde, explique-toi.

Bûcherons, coupez le sapin; Scieurs de long, drus à la tâche; Gais charpentiers, mettons en train, Le marteau, la scie et la hache! Battez la quille du vaisseau, Le tisserand finit sa toile, Le goudron fume, on glisse à l'eau, L'équipage met à la voile.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise.
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
bis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer profonde, explique-toi.

Quel que soit votre pavillon, Dieu vous aide, troupe intrépide! Creusez tout droit votre sillon, Laboureurs de la plaine humide; Rapportez les trésors cachés : Poivre, poissons, corail et perle; Surtout évitez les rechers Où la vacue en pleurant déferle.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent I ur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer profonde, explique-toi

Surtout ne teignez pas de sang

Le grand océan Pacifique; De Trafalgar et d'Ouessant Cicatrisons la plaie antique. Marins, le plus grand des trois-mâts N'est sur la mer qu'une coquille; Du sang versé dans les combats On ne fait pas la cochenille.

O mer profonde, explique-toi.
Grand prisme où le soleil se brise,
Clavier où les vents et la brise
Notent leur cadence indécise,
Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.
O mer prefonde, explique-toi.

bic.

LES TROIS GRACES.



En jour, dans ma jenne saison, Fallais des vallons aux collines, Cherchant le bont de l'herizon. Fentrevis trois formes divines Sens un bois demi-ténéi reux: C'étaient de vivantes statues, Elles dansaient deni-vêtues; Des trois sours je fus amoureux. Oh! vous les avez rencontrées Égayant nos âpres chemins, Jetant les fleurs à pleines mains, Mes trois célestes adorées.

Une avait les cheveux châtains, Une était brune et l'autre blonde. M'agaçant de leurs pieds mutins. Les trois sœurs menaient une ronde; Leurs pieds s'entre-choquaient entre eux Pour mieux mesurer la cadence. Mon cœur allait avec la danse De leurs trois rhythmes amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées Égayant nos âpres chemins, Jetant les fleurs à pleines mains, Mes trois célestes adorées.

Dans leurs chevenx brillaient trois fleurs, Trois fleurs que l'on aime isolées, Mais dont les célestes couleurs Contrastent mieux étant mélées; Le lis, astre tombé des cieux, Les roses et les violettes, Rayon des divines palettes; Des trois fleurs j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées Égayant nos âpres chemins, Jetant les fleurs à pleines mains, Mes trois célestes adorées.

Lears trois chants formaient un accord, Et se heurtant sans choe lizerre. Se manisient comme le cor Avec la flûte et la guitare. Lears voix, ensemble harmonieux, Étaient comme elles nuancées, Comme leurs mains entrelacées; Des trois voix j'étais amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées Égayant nos âpres chemins, Jetant les fleurs à pleines mains, Mes trois célestes a lorées.

Ces treis sœurs, qui dansaient en rond. Me voyant, rompirent leur chaine Et vinrent me baiser au front: Je sens encor leur douce haleine, Le doux parfum de leurs cheveux. Grâces, qu'êtes-vous devenues? Toutes trois fuyant vers les nues Oct délaissé leur amoureux.

Oh! vous les avez rencontrées Égayant Los àpres chemins. Jutant les ficurs à pleines mains. Musitres chories.

LA BRUNE.

>⊘≪

Que je vous parle d'une brune, Dont les yeux luisent doucement Comme le croissant de la lune Reflèté dans un lac dormant; De qui la taille est svelte et fine Comme la tige des palmiers, De qui la bouche est purpurine Comme la pourpre des rosiers, De qui la parole divine Eût courbé des rois à ses pieds.

(bis)

Inclinez-vous quand elle passe, Arbres et fruits, pliez roseaux, Murmurez flots et chœurs d'oiseaux. La nature a flié sa grâce Du plus beau fil de ses fuseaux.

Vous caracoleriez près d'elle Sur des chevaux d'un sang royal; Vous pourchasseriez la rebelle Comme un gibier seigneurial, Qui pour sa jambe de Diane, Qui pour se lèvres de robis, Pour sa souplesse de liane,
Pour ses yeux noirs, vrai paradis,
Elle esquiverait, diaphane,
Les Nemrods et les Amadis. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe, Arbres et fleurs, pliez roseaux, Murmurez flots et chears d'oiseaux. La nature a filé sa grâce Du plus beau fil de ses fuseaux.

Rèvez les pierres précieuses,
Les grands troupeaux, les fleuves d'or,
Les étoffes les plus soyeuses,
bont une seule est un trésor.
Imaginez une arche pleine
De tout ce qui reluit à l'œil,
Un palais dont un pied de reine
N'oscrait pas franchir le seuil.
Ses yeux y toucheraient à peine,
Elle a mis plus haut son orgueil. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe, Arbres et fleurs, pliez roseaux, Murmurez flots et chœurs d'oiseaux. La nature a flé sa grâce Du plus beau fil de ses fuscaux.

Moins haut l'aigle a bâti son aire, Moins bant les flèches ont volé, De moins haut s'abat le tonnerre, Jusqu'où va son orgueil ailé. Il va cherchant le cœur d'un sage, Fùt-il empereur ou berger; Reine au grand cœur, de plage en plage Il faut errer et voyager. La terre est un lieu de passage Où le sage est un étranger. (bis)

Inclinez-vous quand elle passe, Arbres et fleurs, pliez roseaux Murmurez flots et cheurs d'oiseaux. La nature a filé sa grâce. Du plus beau fil de ses fuseaux.

LA BLONDE.

=0-9

Rèvez un frèle paysage De bruyères et de bou'e ux , Dont flotte au vent le blanc feuillage , Comme l'écume sur les flots ; Et sous cette ombre échevelée , Rèvez , plus gracieuse encor Que les bouleaux de la vallée , La vierge aux longues tresses d'or. Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre; Ses yeux bleus se noyant de pleurs, Fille du ciel et de la terre, Sœur des étoiles et des fleurs.

Sur son passage tout l'admire Et tout la chante d'une voix; Brisons la guitare et la lyre, Ses musiciens sont les bois; La bête sort de sa tanière, L'oiscau de son nid pour la voir; L'étang, la source et la rivière, Lui présentent leur bleu miroir.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre; Ses yeux bleus se noyant de pleurs, Fille du ciel et de la terre, Sœur des étoiles et des fleurs.

On dit qu'avec les astres même, La nuit, elle a de longs discours; Un autre vous dira qu'elle aime, Sans rien conter de ses amours. Oh! ce n'est noint sous vos ombrages, Bouleaux, sapins, genèvriers, Que nichent ses amours sauvages: Son cœur est loin de nos sentiers.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre; Ses yeux bleus se noyant de pleurs, Fille du ciel et de la terre, Sœnr des étoiles et des fleurs.

Elle aime sous l'ombre mystique Des palmiers d'or qui sont au ciel, Et sa vie est un long cantique Qui fuit loin du monde réel. Ange, vons êtes une femme, Le ciel est peut-être à vos pieds; Choisissez entre mille une âme Qui vous aime et que vous aimiez.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre, Ses yeux bleus se noyant de pleurs, Fille du ciel et de la terre, Sœur des étoiles et des fleurs.

LA CHATAINE.

20-€0-03

Reine de France et de Navarre, D'Europe et de tous les pays, Ma châtaine est un oiseau rare Qui niche surtout à Paris. On la connaît de par le monde Pour les flèches de ses donx yeux; On la dit brune, on la dit blonde, Moi je la place entre les deux.

Elle est changeante, ma châtaine, Comme les reflets du lézard, Et le charme de son regard Est un filet qui vous enchaîne.

Ext-il une taille mienx prise, En ried fluet plus doux à voir, Une forme plus indécise Sons les dentelles du peignoù? Qu'un amoureux transi soupire Et s'égare en vœux imprudents, Son musical éclat de rire Dans leur écrin montre ses dents.

Elle est changeante, ma châtaine, Comme les reflets du lézard, Et le charme de son regard Est un filet qui von : enchaîne.

A la walse elle est Allemande, Russe à la danse, Anglaise au sport, A ses yeux chinois en amande, En E-pagnole, aime à la mort. Elle chante à l'italienne; Elle est aimée en son boudoir, Au bain, c'est une Athénienne, Une Française à son miroir. Comme les reflets du lézard, Et le charme de son regard Est un filet qui vous enchaine.

Oh! qu'elle est bien la fille d'Éve Qui flatte et trompe le désir; C'est la réalité du réve, Pourtant nul ne peut la saisir. A cheval, jouteur intrépide! Poursuis Diane au fond du bois; Plus qu'une biche elle est rapide Et met le jouteur aux abois.

Elle est changeante, ma châtaine, Comme les reflets du lézard, Et le charme de son regard Est un filet qui vous enchaîne.

Cherchez! peut-être échauffe-t-cile Les pieds du pauvre dans son sein; Ou, comme Jeanne la Pucelle, Peut-être a-t-elle un beau dessein : Un ange lui fait voir la lauce, L'armure bleue et le cimier Qui sauveront un jour la France, Un autre jour le monde entier.

Elle est terrible, ma châtaine, Comme l'aspect d'un étendard, Et le charme de son regard Est un clairon qui nous entraine.

LE RÉVEILLON DES ÉTUDIANTS.



C'est le vingt-cinq décembre, Qu'il fait bon dans la chambre Avec la bûche de Noël, Qui, dans la sombre cheminée, Trace une route illuminée D'autant d'étoiles que le ciel.

Ce vicil amant de nos grand'mères, Le Réveillon survit toujours, Malgré les cancans des commères, Aux vicilles bandes des amours. Il ramène toujours les fées Avec le saucisson à l'ail, Avec les poulardes truffées Ou tout autre friand bétail.

C'est le vingt-einq décembre, Qu'il fait bon dans la chambre Avec la bûche de Noël, Qui, dans la sombre cheminée, Trace une route illuminée D'autant d'étoiles que le ciel. La fée est parente du mage; Ge soir-là, chaque petit roi Avec la dignité d'un sage Fait souper sa fée avec soi. Allons bourgogne, allons champagne, Vieux sonneurs, sonnez à grand bruit, Mettez votre monde en campagne Pour qu'il arrive avant minuit.

C'est le vingt-cinq décembre, Qu'il fait bon dans la chambre Avec la bûche de Noël, Qui, dans la sombre cheminée, Trace une route illuminée D'autant d'étolles que le ciel.

Eh! quoi! mesdames, on vous grise I Quel scendaie, quand il faudra Que vous entricz à Péglise! Le bedeau vous en chassera. Ah! il vous faudrait une messe Où Musard, d'un air solennel, Ferait signe à la grosse caisse P'accompagner Pair du Noël.

Cost le vingt-einq décembre, Qu'il fait l'on dans la chambre Avec la buche de Noël, Qui, dans la sombre cheminée, Trace une route illuminée D'autant d'étoiles que le ciel.

Mais je vois vos yenv de pervenche, Devenus doux et triomphants, Solliciter la messe blanche, La messe des petits enfants. La bûche s'écroule en fumée, Nous sommes seuls restés brûlants; Allons ! l'alcève parfumée Nous montre de loin ses draps blance.

C'est le vingt-cinq décembre, Qu'il fait bon dans la chambre Avec la bûche de Noëi, Qui, dans la sombre cheminée, Trace une route illuminée D'autant d'étoiles que le ciel.

LE CHANT DES ÉTUDIANTS.

1848)

≈-0-⊲

Enfants des écoles de France, Gais volontaires du progrès, Suivens le peuple et sa science, Siffiens Malthus et ses arrêts Eclairons les routes nouvelles Que le travail veut se frayer : Le socialisme a deux ailes, L'étudiant et l'ouvrier.

bis.

Marchons sans elairons ni cymbales, Aux conquêtes de l'avenir. Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles, Comme a fait Robert Blum (bis), le glorieux martyr!

N'est-ce pas le travail qui donne
Ce qui nous fait étudier,
Le pain, le livre monotone,
Le vêtement et le foyer?
Que notre science jalouse
Ne se tienne point à l'écart;
Il bat plus d'un cœur sous la blouse
Amoureux de science et d'art.

bis.

Marchons sans clairons ni cymbales Aux conquétes de l'avenir, Et montrons, s'il le faut, nos poirrines aux balles, Comme a fait Robert Blum (bis, le glorieux marty: !

> Avec les ouvriers, nos frères, Marchons bras dessus, bras dessous; Laissons s'offusquer aux lumières Les regards fauves des hiboux. Émancipons l'intelligence De ceux qui rèvent notre mort;

bis.

Allemagne, Ralie et France,
Portons la clarté vers le Nord.

Marchons, sans clairons ni cymbales,

Aux conquétes de l'avenir, Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles, Comme a fait Robert Blum (bis), le glorieux marty (

La polka, la pipe et la bière
Ne consument plus nos loisirs;
Les petits bosquets de Cythère
Ne réveillent plus nos désirs.
Nous avons pour maîtresse unique
Minerve, sous de nouveaux traits :
C'est notre jeune République;
Vénus n'aura son tour qu'après.

Marchons, sans clairons ni cymbales, Aux conquétes de l'avenir, Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles, Comme a fait Robert Blum (bis), le glorieux marty;

> Hélas! à des traces sanglantes On suit la révolution; Les capitales pantelantes Se sont ouvertes au canon. De février l'étoile file; Entendez les chevaux hennir! Un bruit se répand dans la ville; Les Cosaques vont revenir.

Marchons sans clairons ni cymbales Aux conquêtes de Pavenie, Et montrons, s'il le faut, nos poittines aux balles, Comme a fait Robert Eum (bis), le clorieux marty.!

Harrah! jeunesse des écoles.

A Vienne, à Berlin, à Paris,
Partout lampions et farandoles
Feraient sauter tout le pays:
Tyrans et vieux abus, arrière!
De Dieu nous son mes le flambeau;
Attilas qui poutez la guerre,
Vous n'en êtes anc le fléan!

bis.

Marchons, saus clairons ni cymboles, Aux conquêtes de l'avenir, Et montrons, s'il le faut, nos poitrines aux balles, Comme a hit Robert Blum 5/3), le glorieux marty !

LES FRAISES DES ROIS.

30-0-2

Quand de juin s'éveille le mois, Allez voir les haises des bois Qui rengissent dans la verdine Plus ronges que le vif corai Balançant comme un éventail Leur feuille à triple découpure.

Qui veut des fraises du bois joli! En voici,

En voici mon panier tout rempli,

De fraises du bois joli! (quater)

Rouge au dehors, blanche au dedans, Comme les lèvres sur les dents, La fraise épand sa douce haleine Qui tient de l'ambre et du rosier; Quand elle monte du fraisier, On sait que la fraise est prochaine.

Qui veut des fraises du bois joli! En voici,

En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! (quater,

O fraise! un poëte latin T'aurait fait mûrir sur le sein De Vénus ou de sa maitresse; Je te préfère où tu te plais, A l'ombre où les rossignolets Modulent sans fin leur tendresse.

Qui veut des fraises du beis joli!
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli! (quater)

Hélas! n'entends-je pas venir Un essaim oui vient vous cueillir? Petits garcons, petites filles; Its pillent fraises, fleurs et nids, Saus craindre les serpents tapis. Ni les guêpes, ni les chenilles.

Oni vent des fraises du bois ioli! En voici.

En voici mon panier tout rempli, De fraises du bois ioli! (quater)

Dans l'écorce du condrier Serrez les filles du fraisier. Qu'elles ne voient plus la lumière! A la halle pour quelques sous, Avec les panais et les choux. On va les vendre à la fruitière.

Oni veut des fraises du bois ioli! En voici.

En voici mon panier tout rempli, De fraises du bois ioli! (quater)

La fontaine des Innocents Voit la nuit, parmi les passants, Dormir plus d'une paysanne A qui son bras sert d'oreiller. La lune garde son panier, La lune blonde et diaphane. Qui veut des fraises du bois joli!

En voici.

En voici mon panier tout rempli,

De fraises du bois joli! (quater)

La belle aurait pu sans souci, Manger ses fraises loin d'ici Au bord d'une verte fontaine Avec un joyeux moissonneur Qui l'aurait prise sur son œur; Elle aurait eu bien moins de peine.

Qui veut des fraises du bois joli! En voici,

En voici mon panier tout rempli,

De fraises du bois joli! (quater)

LE MOIS DE MAI.

>≎€

Au sein des plus closes retraites Que le printemps sait se choisir, Dans la verdure et les fleurettes Gite ce doux mois du plaisir. Les zéphires lui font certige Et de fleurs brodent les sentiers; Comme pour lui jeter leur neige, Devant lui ploient les vieux pommiers.

Savez-yous où gîte

Mai, ce Joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois?

Le soleil a quitté le signe Du Taureau, sous les deux Jumeaux Avec l'épi fleurit la vigne Consolatrice de nos mauy; Quel parfum de ces fleurs émane, Sur ces champs de pourpre voilés Quelle vive musique plane D'oiseaux et d'insectes ailés!

> Savez-vous où gite Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois?

C'est vraiment le mois du mystère, Des amours le gai rendez-vous; La nuit, le ver luisant éclaire, La lune a son croissant plus doux. Sur l'eau la verte demoiselle Promène son corset changeant, Et sous l'eau profonde étincelle Une écaille d'or et d'argent.

Savez-vous où gite Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois? Avant l'aube part l'alouette : Pour les oiseaux c'est le signal , Chacun sur sa branche répète Son petit refrain matinal ; Au sein des blés la voix rappelle De la caille ou de la perdrix ; L'hirondelle au chaume fidèle Perce l'air de ses petits cris.

Savez-vous où gite Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois?

A midi les roches brûlantes Redisent le chant des coucous, Les tourterelles roucoulantes Font vibrer les feuilles de houx; Quand la forêt deviendra brune, Le rossignol aura son tour, Aux fraîches clartés de la lune, Pour achever l'hymne d'amour.

> Savez-vous où gite Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois?

Un sein de bergère où s'abrite L'amour naissant au renouveau Passe muguet et marguerite, Fraicheur de source et chant d'oiseau. Oh! que ma paysanne est belle, quand elle meine, vers le soir, En bonnet rond, et, sans dentelle Son troupeau blanc à l'abreuvoir!

Savez-vous où gite Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que la biche au bois?

MON ANE.

₽-⊘.≎

L'antre jour à cheval sur l'âne, La tête en l'âir, je m'en ailais Quérir des navets pour ma Jeanne, Serrant la bête des mollets. Fleurissait au bord de la ronte, Plein de piquants un gros chardon; Mon âne l'avise et le broute, Mâchant l'herbe avec le bridon:

Hue done, mon âne, (bis)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifiette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revets de main.

Vient à passer fleur de bourrique, A longue oreille, à l'œil bleu-noir; L'âne brait, d'honneur il se pique, Il est tout aise de la voir. Sur ses deux jambes de derrière, En renâclant, il se tient droit: J'étais bien près de baiser terre, Il s'en fallait juste d'un doiet.

Hue done, mon âne ,

Si je baguenaude en chemin ,

MorniMette! il fera vilain ;

Au retour, dame Jeanne

Me garde un revers de main.

} (bis)

Après, lui prend une fringale, L'âne sentimentalement Les quatre fers en l'air s'étale Avec musique et tremblement. Je criais entre l'âne et terre, Comme quand on saigne un pourceau; Quand on m'a péché dans l'ornière, Je buyais à même au ruisseau.

Hue done, mon âne,

Si je baguenaude en chemin,
Mornifiette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main.

Enfin l'arrive à la verdure.

De navets j'arrache un arpent, J'en charge à crever ma monture, Nous revenons clopin, clopant, L'àne, en chemin, tournant la tête Du bout des dents mord au navet: Un bouchon de houx nous arrête A la norte du caberet.

Hue done, mon âne, (bis)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifflette! il fera vilain:

(bis)

Au retour, dame Jeanne Me garde un revers de main.

Je bois, laissant l'autre à la porte, Quelques broes avec les amis, Tant que sur l'àne on me rapporte A moitié saoul, à moitié gris. Au retour, jugez la surprise, Plus de navets dans le panier! Jeanne d'un soufflet me dégrise: Il en cuit de se marier.

Hue donc, mon âne, (bis)
Si je baguenaude en chemin,
Mornifiette! il fera vilain;
Au retour, dame Jeanne
Me garde un revers de main.
} (bis)

Si l'on sait dans le voisinage Que ma Jeanne m'a souffleté, Au mardi gras, c'est un usage, Sur l'âne je serai monté, Lié d'une corde solide, Coiffé de deux cornes au front; Tenant la queue au lieu de bride, Et tous les enfants nous suivront!

Hue donc, mon âne, Si je baguenaude en chemin, Mornifflette! il fera vilain; Au retour, dame Jeanne Me garde un revers de main.

(bis)

LE DAHLIA BLEU.

>0-¤

Où donc s'envolent vos semaines, Pourquoi, soucieux jardiniers, Ce surcroît de soins et de peines? Vos jardins sont des ateliers Où vous tissez des fleurs humaines, O fleurs divines d'autrefois! Lis et roses, fuyez aux bois; Eluets, pervenches, violettes Myosotis, vivez seulettes, Sous l'œil de Dieu, Ils rèvent le dahlia bleu. Qu'il fandrait une main savante Pour semer à son gré l'azur Qui des cieux colore la tente, Se réfléchit dans un flot pur, Et dans mille fleurs nous enchante! Toute fleur qui nous laisse voir Le bleu du ciel dans son miroir, Bluet, pervenche, violette, Myosotis, éclot sculette

Sous l'œil de Dieu : Ils rêvent le dahlia bleu.

Autour des walses, des quadrilles, Des rondes et des jeux du soir, où se pressent les jeunes filles, Rôde un spectre vêtu de noir Qui censure les plus gentilles. Vous n'êtes rien, fréles beautés, Au prix des rêves enchantés Qui tourbillonnent dans sa tête. Nulle part il ne voit complète L'œuvre de Dien, Il trève le dablia bleu.

Voyez les rondes les dimanches , Sous les vieux noyers des hameaux I Ces enfants ou brunes eu blanches Sont les myosotis des eaux Ou les blucts ou les pervenches. Voyez dans le bal animé Ces enfants qui n'ont pas aimé, Pâles comme les violettes, Peut-être au sein de ces fleurettes, Filles de Dieu, Se cache le dablia bleu!

LE CHANT DES NATIONS, *

≈⊚-ಪ

Tous les captifs qui sur la terre Courbaient leur front, l'ont relevé Pour commencer la grande guerre, Par qui leur droit sera sauvé. Ils ont fait ranger à leur tête Les hommes libres leurs ainés, Qui s'en vont calmes à la fête Devant ces lions déchaînés.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat naîtra l'amour.

Chaque patrie envoie un nombre

^{*} Ce chant a été publié en 1847 sans musique , à la suite d'un poème de l'auteur intitulé : Fin ez la Pologne , chez G. de Gonet , rue des Beaux-Arts , 7.

De combattants pris au hasard Parmi ceux qui souffraient dans l'ombre : Ah! ils se sont levés trop tard! Mais leur colère amoncelée Fera d'un coup rompre leurs fers, Et l'on verra dans la mélée Quels maux leurs grands cœurs ont soufferts.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat naîtra l'amour.

Les couleurs de mille bannières Flottant au front des légions , Rappellent aux yeux les frontières Qui séparaient les nations , Mais l'espérance étant commune , Ces bannières vont se mêlant : Ces nations n'en font plus qu'une Sous le drapeau bleu , rouge et blanc.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat nattra l'amour.

Faut-il que la foule aville D'un seul orgueil soit l'instrument, Et que son échine assouplie Redoute un brutal châtimeut! Ce n'est point ainsi qu'on nous mène, On n'emprisonne pas le feu, Et l'immortelle race humaine Porte en ses flancs l'âme de Dieu.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat naîtra l'amour.

Sur son beau cheval de bataille, Le despote accourt furieux: La fusillade et la mitraille Pleuvrout au signe de ses yeux. Marchons en colonne serrée Sur son armée au sombre abord, Lentement, comme la marce, Entre les écueils de son bord.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat naîtra l'amour.

Il voudrait encor nous voir vivre Enchaînés comme les démons. Nos ossements, comme le givre, Blanchiront la plaine et les monts Avant cette honte suprême De subir son joug détesté. Dieu seul est grand, il veut qu'on l'aime Et qu'on le serve en libeité.

Le jour des grands destins se lève Au son du cuivre et du tambour. O guerre! c'est ton dernier jour! Le glaive brisera le glaive, Et du combat naîtra l'amour.

EUSÈBE.

>© ≥

Les bûcherons de la vallée
Montrent au doigt le jeune fou,
Sa chevelure échevelée
A tous les vents bat sur son cou;
Son œil, Lleu comme l'eau du fleuve,
Roule parfois un pleur amer;
Car son cœur subit une épreuve
Pjus grande que l'eau de la mer.

Il aime, folie extrême! Enfant de rien, La fille même Du baron chrétien. A sa fenètre il l'a surprise Se regardant à son miroir; Il erre, du parc à Péglise, Dans les taillis pour l'entrevoir : Elle est grande, leste et migonne, De la chevelure au soulier, On voit qu'elle est une baronne, Et lui n'est rien qu'un écolier.

> Il aime, folie extrême! Enfant de rien, La fille même

C'est un écolier d'aventure, Ne sachant ni gree ni latin, Qui s'est épris de la nature Et de la belle un beau matin: Il faut qu'au monde tout lui cède; Le baron lui résisterait, Dicu lui-même vient à son aide, Et lui révèle un grand secret:

> il aime, folie extrême! Enfant de rien, La fille même Du baron chrétien.

Ce grand secret, ce beau mystère, Qui le change en un Salomon, C'est que riche et pauvre sur terre Sont pétris d'un même limon; Que l'amour seul et la science Élèvent le commun niveau: Avec son secret il s'avance Jusqu'à la porte du château.

> Il aime, folie extréme! Enfant de rien, La fille même Du baron chrétien,

Il parle au nom de la science Et de l'amour au vieux baron, Qui porte croix et fer de lance Sur champ d'azur avec fleuron: « Ce serait une vilenie, » Dit le baron peu convaincu, « De voir figurer ton génie » Et ton amour sur mon écu!»

> Il aime, folie extrême! Enfant de rien, La fille même Du baron chrétien.

La vierge écoutait bouche close, Et cependant, ses jolis doigts Cueillaient du laurier, de la rose, Parmi les arbustes du bois : Ajoutons à nos armoriries, Fit-elle au baron résigné, Ces branches nobles et fleuries : Ainsi le contrat fut signé.

> Il m'aime, bonheur suprême! Son cœur vaut bien La fille même Du baron chrétien.

LA MUSETTE NEUVE.

>0-e

Qu'on m'apporte du houx, Pour y percer trois trous! Oh! la bonne amusette! lon la! Du houx, du buis ou du sureau, Avec une peau de chevreau, Pour faire une musette, lon la, Pour chanter mes amours, Tout le long de mes jours.

Ma Jeanne, je t'aime,
Je t'offre mon cœur : (bis)
Garde-le de même
Qu'un muguet en fleur.
Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau , (bis)
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau.

Qu'on m'apporte du boux, Pour y percer trois trous! Oh! la bonne amusette! lon la! Du houx, du buis ou du sureau, Avec une peau de chevreau, Pour faire une musette, lon la, Pour chanter mes amours, Tout le long de mes jours.

J'ai pour la coquette,
Sous mes gros sabots,
Brisé la musette
Aux fredons si beaux,
Qui dans les familles,
Depuis six cents ans
Mariait les filles
De nos paysans.

(bis)

Qu'on m'apporte du boux, Pour y percer trois trous! Oh! la bonne amusette! lon la I Du houx, du buis ou du sureau, Avec une peau de chevreau, Pour faire une musette, lon la, Pour chanter mes amours Tout le long de mes jours.

Musette nouvelle,
Il faut l'attendrir! (bis)
Sinon la cruelle
Me fera mourir.

Jusqu'à la rivière Je cours comme un fou, (bis) J'y prends une pierre, L'attache à mon cou.

A genoux au hord, (bis)
Disant ma prière
Pour braver la mort:
Et sous l'eau muette
Iront sans nager, (bis)
Amour et musette,
Musette et berger.

Qu'on m'apporte du houx, Pour y percer trois trous! Oh! la bonne amusette! lon la! Du houx, du buis ou du sureau, Avec une peau de chevreau, Pour faire une musette, lon la, Pour chanter mes amours, Tout le long de mes jours.

LA FILLE DU PEUPLE.

20-Q-03

Sous les haillons et sous la bure, Qui n'a vu sourire une fois, Entre dix mille, une figure
Plus fraiche que l'eau dans les bois!
Qui n'a, sur le croûlant abime
De l'infamie et des douleurs,
Surpris dansante une victime
Pius délicate que les fleurs!
Oiseau sans nid, fleur sans racine,
Cœur aimant qui cherchez un œur,
Racontez-moi votre origine:
N'étes-vous pas aussi ma sœur?

Enfant de Dieu, qu'elle est souffrante! La pauvreté meurtrit sa chair, Qui, de limpide et transparente, Devient rude et noircit à l'air : Des cités aux champs la poussière, La fange, les chardons sanglants, Et tous les venins de la terre Mordent et rongent ses pieds blancs.

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine: N'étes-vous pas aussi ma sœur? Hélas! quand sa beauté résiste Aux outrages inférieurs, Son printemps n'en est pas moins triste, Ses matins n'en sont pas meilleurs. Que de vipères et d'embûches S'entrecroisent à ses talons! Autour du trésor de ses ruches, Quel bourdonnement de frelons!

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine: N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Qu'une invisible sentinelle Veille au seuil de votre réduit! Usez plutôt votre prunelle Aux lueurs des lampes de nuit; Trempez de sueurs et de larmes Votre pain noir de tous les jours, Plutôt que de livrer sans armes Vos amours frèles aux vautours.

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine; N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

Celle de qui l'âme se donne
Pour des bijoux et pour de l'or,
Se prépare un brumeux automne,
Un hiver plus sinistre encor!
Le jour où sa beauté s'envole
Avec l'essaim des jouvenceaux,
La voyez-vous, la pauvre folle!
Grossir de pleurs l'eau des ruisseaux.

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine: N'étes-vous pas aussi ma sœur?

Mais l'héroïne qui se garde De tout injuste ravisseur Est sacrée, et Dieu la regarde Avec des yeux pleins de douceur. Un souffle emporte Geneviève A la rencontre d'Attila: Jeanne la Pucelle se lève; Saxons et Normands, halte-là!

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine: N'êtes-yous pas aussi ma sœur?

Fille du peuple, sœur aimée, Qui veillez à tous les grabats, Qui, dans le sang et la fumée, Arrachez leur proie aux combats; Que votre joyeux règne advienne, Qu'on brise les fers à vos pieds, Et que l'on vous couronne reine Avec du myrte et-des rosiers!

Oiseau sans nid, fleur sans racine, Cœur aimant qui cherchez un cœur, Racontez-moi votre origine : N'êtes-vous pas aussi ma sœur?

MARGUERITE.

ಜ-೧-ನ

Ma fleur, ce n'est pas la pervenche; Ma fleur d'amour, mon doux trésor, C'est une marguerite blanche Que nuance un beau reffet d'or. Mais, las! autour d'elle bourdonne Essaim folàtre et dangereux: Faut-il que sa blanche couronne S'effeuille aux doigts des amoureux?

> Que Dieu t'abrite Contre l'aquilon, O marguerite, Astre du vallon!

Tes sœurs , moins que toi fortunées , Heureuse fleur ! le plus souvent , Dans la prairie abandonnées , Voient leurs débris jetés au vent ; Mais toi , Pombrage d'un grand chêne Te garantira des autans , Et l'eau d'une claire fontaine Éternisera ton printemps.

> Que Dieu t'abrite Contre l'aquilon, O marguerite, Astre du vallon!

Pourtant, s'il faut que l'on te cueille, Que ce soit un naif amant Qui te répète à chaque feuille: • Je l'aime passionnément. Et, pour prix d'une telle flamme, Je n'ose demander à Dieu Qu'une parcelle de son âme. Blanche fleur! m'aime-t-elle un peu? •

> Que Dieu t'abrite Contre l'aquilon, O marguerite, Astre du vallon!

LE BRACONNIER.

>-0-⊂

Tôt, tôt, partons bon braconnier! Avec la gourde et la besace, Sans oublier dans ton carnier Chevrotines tuant sur place Loups et bêtes de grosse race; Du plomb pour lièvre et pour bécasse, Des balles pour les gardes-chasse, Autre gibier.

Mauvais coucheur et mauvais diable, Mal ficelé, mal culotté, De gros sabots chaussé, botté, Je ne suis point chasseur aimable; Mon fusil n'est point travailié Comme une fine tabatière, Non, c'est un vieux fusil à pierre Dont le canon est tout rouillé, C'est une vieille canardière.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Bes balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

A l'heure où le hibou se lève, Ou bien avant qu'il soit couché, En un clin d'œil enharnaché, A mon lourd sommeil je fais trève. Je m'en vais au chant des grillons, A nos gardes-chasse en découdre, Toujours avare de ma poudre, Qui, pour les bois et les sillons, Est plus sanglante que la foudre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse;
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Devinant toujours ma pensée, Guettant sans bruit comme un serpent, Mon chien qui va clopin clopant, Vaut mieux qu'une meute dressée. Il découvre tout traquenard, Filet tendu, piége ou ficelle. Quand le gibier s'y prend de l'aile Ou de la patte, mon renard Le rapporte à mon escarcelle.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Ghevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bévasse,

Des balles pour les gardes-chasse, Autre gibier.

En braconnant ainsi je gagne De quoi, si j'étais moins buveur, Devenir moi-même un chasseur, Maître de toute une montagne. Moi devenir un muscadin, A train de chasse, à mine altière, Posséder une meute entière, Porter la guêtre en peau de daim! J'aimerais mieux casser mon verre.

Tôt, tôt, partons bon braconnier!
Avec la gourde et la besace,
Sans oublier dans ton carnier
Chevrotines tuant sur place
Loups et bêtes de grosse race;
Du plomb pour lièvre et pour bécasse,
Des balles pour les gardes-chasse,
Autre gibier.

Ces beaux chasseurs de circonstance, Savez-vous à quoi cela sert? Quant ils fêtent leur Saint-Hubert, C'est moi qui fournis la pitance; Ce jour-là, de leur bon argent, Le braconnier refait sa bosse; Il se grise comme un colosse Avec la veuve d'un sergent, Ou'il épouse en sixième noce.

Tôt, tôt, partons bon braconpier! Avec la gourde et la besace. Sans oublier dans ton carnier Chevrotines tuant sur place Loups et bêtes de grosse race : Du plomb pour lièvre et pour bécasse, Des balles pour les gardes-chasse, Autre gibier.

UNE CHAINE.

D-0-0

Vous êtes à l'adolescence La fleur des fleurs de la cité, Des vertus vous êtes l'essence. Et la perle de la beauté. De l'àme et des yeux on vous aime, Parmi tous qui choisirez-vous, Oui ravira le diadême, Oui s'appellera votre époux?

Vous souriez comme une reine A maints discours: Mais vous ne rivez pas la chaîne De vos amours.

L'un pour vous a vidé son coffre, Mais, dans ses écrins vainement, De sa main ridée il vous offre Or, bijoux, perles, diamants; Vainement dans ses flatteries Étincelant avec efforts, Entre vous et ses pierreries Il sait découvrir mille accords.

Vous souriez comme une reine A maints discours, Mais vous ne rivez pas la chaîne De vos amours.

Un autre plus aimant peut-être, Langoureux comme un rossignol, Fait gémir sous votre fenêtre La guitare de l'Espagnol; Il vous mêle en ses folles phrases Aux fleurs du ciel et des sentiers; En des sonnets emplis d'extases, Il met la lune sous vos pieds:

Vous souriez comme une reine A maints discours, Mais vous ne rivez pas la chaîne De vos amours.

Et moi ma belle enchanteresse, N'osant pas même vous parler, Je vajs raconter ma détresse Aux Lois qui savent consoler; Le bouleau fleuri me conseille, Le bouvreuil m'apprend son secret, Qui se dit tout bas à l'oreille Au plus profond de la forêt.

Et vous souriez, ô ma reine, A mon discours; Nous nous aimons, rivez la chaîne De nos amours.

MON AIEULE.

⇒-⊘-⊲

Je ne crois pas qu'elle soit morte Ma belle aieule aux cheveux blancs; Chaque soir, elle ouvre ma porte, Et vers mon lit vient à pas lents: Seulement je la vois plus belle; L'azur vif est moins radieux Que son visage et sa prunelle Ravivés aux splendeurs des cieux.

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour, A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour. Quand le coq matinal vous chasse Et vous renvoie à votre lieu, Nul autre ne tient votre place A votre table au coin du feu. Absente je vous vois encore, l'entends encore où vous étiez Sous vos doigts le fuscau sonore, Le rouet bruyant sous vos pieds.

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour, A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

Quand mon âme penche inquiète Entre deux projets hasardeux, J'attends votre signe de tête Avant d'oser dire : Je veux! Aucune erreur ne vous égare, Victorieuse de la mort, Et vos yeux doivent être un phare Qui mène toujours à bon port.

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour, A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

Quand ma trame sera tissée, Quand mon œil jettera mourant Les vestiges d'une pensée A l'eau du terrestre torrent , Au seuil de la vie éternelle, Mon aieule , je vous attends , C'est vous qui pousserez mon aile A franchir les bornes du temps.

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour, A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

LES LOUIS D'OR.

ಏ.ಥಿ.ಆ

Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds:
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu;
Dans ses cheveux soufflait la bise:
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix, qui sonnait comme un cuivre,
Et qui rendait le son du cor,
Me dit: Au bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Je le suivis sans résistance
Par son œil rouge ensorcelé,
Il m'aurait montré la potence
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre,
Il n'avait pas l'air de courir,
La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir;
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor:
Au fond du bois il faut me suivre,
Je te promets cent louis d'or.

Au fond du bois nous arrivâmes;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes,
Je crus entrer dans les enfers;
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout uu :
Holà! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre,
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre:
Veux-tu gagner cent louis d'or?

Jure ton sang, jure ton âme, Jure le diable et jure Dieu, Que tu n'épouseras pas femme, Ni du hameau ni d'autre lieu Au moins avant ta quarantaine; Et qu'on te verra tous les jours Courir de fredaine en fredaine Sans te fiver dans tes amours; Quand sa griffe eut rougi le livre, Sa voix résonna comme un cor; Il me dit: signe, et je te livre En or sonnant cent louis d'or.

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien-aimée,
Dans une chambre du moulin.
Elle disait: Tiens je te livre
Mon œur, mon moulin, mon trésor:
Elie avait en gros sous de cuivre,
La belle avait cent louis d'or.

LA FÊTE DU CURÉ.

>•0·€

Dans un modeste presbytère, Un bon pasteur des plus anciens, Que Dieu laissait encor sur terre Pour faire le bonheur des siens , Disait , chaque année à sa fête , A tout son troupeau réuni : Mes chers enfants, mon àme est prête A regagner son premier pid.

Pourquoi tromper cenx que l'on aime? Lui répondaient les paysans; Vous nous dites toujours de même Tous les ans.

Vous nous direz encor de même Dans dix ans.

Alors il leur contait sa vie, Qu'il datait déjà de longtemps; En sa jeunesse poursuivie, Il avait eu d'affreux instants. A son arrivée au village, On avait planté ce noyer Dont le soixantième feuillage Ne laissait pas de l'égayer.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime f Lui répondaient les paysans; Vous nous dites toujours de même Tous les ans,

Vous nous direz encor de même Dans dix ans.

Enfin, joyeux de leur tendresse,

Il disait pour les consoler : Mes bons amis rien ne me presse , Et j'attendrai pour m'en aller Que les rameaux dont se couronne Le vieux noyer soient reverdis, Puisque parmi vous bieu me donne Un avant-goût du paradis.

Pourquoi tromper ceux que l'on aime ? Lui répondaient les paysans; Vous nous dites toujours de même Tous les ans, Vous nous direz encor de même Dans dix ans

LE VIN DE LA PLANÈTE.

ాచించ

Tout l'été sur la colline, En visitant mes raisins, Rien qu'à voir leur bonne mine Je prédisais de bons vins; Et la nuit levant la tête Vers les cieux tout grands ouverts, J'appelais une comète Pour dorer mes pampres verts. J'appelais une comète , La planète vient au pas Faire oublier la comète Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

Une influence bénigne, Comme je l'avais rêvé, De loin réchauffait la vigne; Les savants l'ont bien prouvé. Amis, la vendange est belle; Ce n'est jamais sans raison Qu'une planète nouvelle Met le nez à l'horizon.

J'appelais une comète, La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

On dit qu'à notre équilibre Manquait ce monde nouveau; Là-dessus chacun est libre De tourmenter son cerveau. Depuis que sur ma vendange A souffié l'astre clément, Ma tête varie et change D'équilibre à tout moment.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

Les tonneaux et les bonteilles , Les pressoirs et les celliers , Laissent la vendange aux treilles ; Le bois manque aux tonneliers. Qu'il est lampant et limpide Ce vin terrible en naissant! C'est comme un soleil liquide Oui s'allume en votre sans.

J'appelais une comète, La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

Dieu n'est pas un méchant juge, Tout en frappant, il sourit; Le lendemain du déluge Le cep de Noé fleurit. La pluie a noyé les terres; Le soleil a cuit les blés, Mais la vigne emplit nos verres, Buvons à coups redoublés.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

Oh! la bienheureuse année, En dépit de nos revers, Ma Lisctte enluminée Mct sa coiffe de travers. Au lit conjugal fidèle, Le rusé marchand du coin Souffle à minuit sa chandelle; Et laisse dormir son vin.

J'appelais une comète, La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

Le vin de notre planète Dans mille ans sera cité; Voyez, la vapeur en tête, Cheminer l'humanité; C'est une ère qui commence L'âge fleuri de l'amour, Qu'on cisèle un verre immense Où chacun boive à son tour.

J'appelais une comète,

La planète vient au pas Faire oublier la comète, Dont le vin ne valait pas Le vin de la planète.

LES TAUREAUX.

3-0-€

Voyez paitre aux bords des marais Ces taureaux dont les rudes traits, Le fanon superbe, Attirent plus d'un voyageur Qui les regarde, tout songeur, Des prés tondre l'herbe.

On voit s'agiter les roseaux
Partout où leurs larges naseaux
Souffient leur haleine;
Leurs yeux ont des reflets sanglants,
Leur poil flotte sur leurs fronts blancs
En touffes de laine.

Dans ces taureaux à l'œil de feu, L'Égypte aurait choisi son Dicu. Pour ses sacrifices, Rome eût pris le plus argenté, Le plus fier, qui passe en beauté Les blanches génisses. Leurs cornes menacent le ciel
Et perceraient d'un coup moriel,
En rase campagne,
Le plus vaillant toréador
Qui moissonne la gloire et l'or
Aux cirques d'Espagne.

Qu'il vienne à passer par hasard Une génisse au doux regard,

Vers leur marécage, Ils feront, sauvages amants, Retentir de mugissements Rivière et pacage.

Restez libres dans le désert, Broutez le pâturage vert, Fuyez nos entraves! Loin des tyrans et des bourreaux, Paissez en liberté, taureaux: Les hœufs sont esclaves.

LES BORDS DE LA SAONE.

>-©-€

Briller dans les cités N'est point ce que j'envie; Mais aux bords enchantés Où j'essayai la vie Comme un oiseau, sa voix, Qu'un soir ma vie éteinte Tombe comme la plainte D'un oiseau dans les bois:

Oh! qui me rendra tes rivages, Saône que j'aime, et tes ombrages De peupliers, Où les colombes si fidèles Appelaient en battant des ailes

Leurs doux ramiers?

Ohl comme j'aimerais,
Sons tes vertes saulées,
Gouter l'ombre et le frais.

En entendant mélées
Au bruit de leurs troupeaux
Les chansons des bergères
Que ces lieux solitaires
Invitent au repos.

Oh! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient en battant des ailes
Leurs doux ramiers?

Hélas! loin de tes bords La fortune m'exile. Que n'ai-je ses trésors! Pour ton eau si tranquille, On verrait mon esquif Fuir l'océan du monde Qui cache sous son onde Le dangereux récif.

Oh! qui me rendra tes rivages, Saone que j'aime, et tes ombrages De peupliers, Où les colombes si fidèles Appelaient en battant des ailes

Leurs doux ramiers?

CHANT D'AMITIÉ.

A E. L.

21·00·00

Nous sommes deux, âmes et corps, Formant par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées.

Marchons! L'un sur l'autre appuyés, Nous franchirons montagne et plaine, Ne lassant jamais que nos pieds; Nos cœurs sont toujours en haleine. Cédant au poids de la chaleur, Un même fruit nous désaltère, Un même vin qu'on rend meilleur En le buyant au même verre.

Nous sommes deux, âmes et corps, Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées Deux branches d'arbre entrelacées.

Que nous combattions isolés, Le frère éloigné de son frère, Ou comme chevaux attelés Au même char dans la carrière, Faisons toujours un seul faisceau De nos lauriers, de nos couronnes; L'arc de triomphe est un arceau Qui repose sur deux colonnes.

Nous sommes deux, âmes et corps, Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées.

Comme les deux ailes de fer Du vaisseau que la vapeur mêne Tranchent les vagues de la mer, Traversons la tourmente humaine! Notre navire glorieux, Dût le vent déchirer ses voiles, Un jour montera dans les cieux Pour s'y changer en deux étoiles!

Nous sommes deux, âmes et corps Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées.

Ainsi liés peut-on souffrir?
Que l'an ou l'autre on nous accuse,
L'un pour l'autre voudra mourir,
Comme jadis dans Syracuse.
Denis, voyant de tels amis,
Les rendit à leur douce étreinte,
Et supplia pour être admis
En tiers dans leur amitié sainte.

Nous sommes deux, âmes et corps, Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées.

A sa prière ils se sont tus; Ils auraient admis le génie, Ou la science ou les vertus, Mais non jamais la tyrannie. Suivons un exemple si beau D'amitié pure et de courage, Et qu'un jour sur notre tombeau Deux lauriers mèlent leur ombrage. Nous sommes deux, àmes et corps, Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées.

LA SÉRÉNADE.

3-0-G

Les roses pour moi sont pareilles, Pareilles pour moi sont les fleus Que Mai répand de ses corbeilles Sur les vallous, sur les hauteurs; Mais dans la guirlande embaumée Des jeunes filles de vingt ans, Dont chacune est tout un printemps, Je ne vois qu'une bien-aimée!

Les étoiles et les planètes Qui, dansant en rond dans les cieux, Font réver bergers et poêtes Sont toutes des sœur: à mes yeux; Mais sur la terre parsemée D'astres et de rayons épars, Je ue vois rien que les regards De tes yeux, ò ma bien-aimée!

Qu'un rossignol s'épuise et meure!

Au faite du même tilleul, Un autre chantant dans une heure T'apprendra qu'il n'était pas seul. Aucune musique animée Ne peut tromper mes longs ennuis Si ce n'est, entre mille bruits, La chanson de ma bien-aimée.

Que toutes les fleurs se flétrissent! Que les oiseaux meurent d'amour! Et que les étoiles périssent, Périsse la clarté du jour Plutôt que ma fleur parlumée, Ma chanson, mon étoile d'or; Que l'univers périsse encor Plutôt que toi, ma bien-aimée!

LE ROSSIGNOL ET LES BOSES.

>-%-ಆ

Un jour je trouvai près du sol, Au temps des brises les plus chaudes, Dans l'herbe, un nid de rossignol. Au fond brillaient trois émeraudes, Trois œufs, pleins de chansons d'emour, Si Dieu les voulait faire éclore. Appelant son époux sonore, La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes réveries, Espérances fleuries.

> Trois roses fleurissaient auprès, Roses d'une teinte rèvée, Qui semblaient naître tout exprès Pour les amours de la couvée; Alors je sentais doucement Éclore en moi trois douces choses : Il fleurissait en moi trois roses; Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes réveries, Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins, La foi, l'amour, la poésie. Trois jours après, quand je revins, De froid mon âme fut saisie. Le nid gisait, et l'églantier Pleurait ses roses églantines; Le nid divin, les fleurs divines De mon cœur jouchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes réveries, Illusions flétries!

A UN BERCEAU.

A MON AMI M***.

a-0-a

Que Dieu, notre souverain maître, Éloigne tout péril Du bel enfant qui vient de naître Parmi les fleurs d'avril!

Quand les nids sont encore vides, Les nids où soupire l'oiseau, Mère, je vois tes yeux avides Rester fixés sur un berceau. C'est que dans ce berceau repose Le nouveau-né, le bien-aimé; Son œil est bleu, sa lèvre est rose, Son petit souffic est embaumé.

Que Dieu, notre souverain maître, Éloigne tout péril Du bel enfant qui vient de naître Parmi les fleurs d'avril!

Tout célèbre ta bienvenue, Enfant éclos sous les baisers; Le printemps empourpre la nue Et verdit les sommets hoisés; Il vide ses pleines corbeilles Et ses trésors les plus secrets, Sur les prés épand les abeilles Et les oiseaux sur les forêts.

Que Dieu, notre souverain maître, Éloigne tout péril Du bel enfant qui vient de naître Parmi les fleurs d'avril!

La main du Seignenr est ouverte Et tous ses dons ont ruisselé; Sur les coteaux, la vigne est verte; La plaine voit fleurir le blé. Enfant, que ton àme bénie Reçoive ainsi les dons de Dieu l Que ton front couve le génie, Ton cœur l'amour, cet autre feu!

Que Dieu, notre sonverain maître, Éloigne tout péril Du lel enfant qui vient de noitre Parmi les fleurs d'avril!

Fleurissez, rose et violette, Où ses petits pieds marcheront; Qu'une fée, avec sa bagnette, Vienne toucher son petit front. Ne t'écarte pas de la route Qui conduit ton père au bonheur; Que ton ombre soit toujours toute Sous le rayon droit de l'honneur!

Que Dien, notre souverain maître, Éloigne tout péril On bel enfant qui vient de naître Parmi les fleurs d'ayril!

LA VACHE BLANCHE.

≈⊹≎ ಆ

Connaissez-vous ma vache blanche? Elle est plus blanche que son lait: Elle broute les bouts de branche, L'herbe fine et le serpolet.
Tous les printemps elle est génisse, Tous les hivers a deux jumeaux, Toute l'année elle est nourrice be la ville et de nos barreaux.

Une rivière de bon lait: Elle connaît ma main légère; Une autre ne peut pas la traire: Gare au pied fourchu, s'il vous plait!

Elle a jambe de demoiselle, Large flanc, regard caressant

Sa mamelle est une rivière.

Comme la lune encor nouvelle, Ses cornes forment un croissant. A son fanon pend une cloche Qu'on entend d'une lieue au loin, Dès qu'elle flaire mon approche, Elle bondit comme un poulain.

Sa mamelle est une rivière , Une rivière de bon lait: Elle connaît ma main légère ; Une autre ne peut pas la traire : Gare au pied fourchu , s'il vous plait!

Le lait de Blanche est une essence Des fleurs sauvages du pays; Il renferme plus de science Que tous les livres de Paris: Plus d'un visage lamentable, Qui se flétrissait de langueur, A retrouvé dans son étable Le teint rougeaud et la vigueur.

Sa mamelle est une rivière, Une rivière de bon lait : Elle connaît ma main légère; Une autre ne peut pas la traire: Gare au pied fourchu, s'il vous plait!

Depuis tantôt dix-huit cent trente, Mon flanc ne s'est pas reposé, Et tous les ans, comme une rente, Il me vient un poupon rosé : Quel beau garçon! quel brin de fille! Quelles femmes! quels bons maris! Leur sang comme un vin clair pétille: C'est Blanche qui les a nourris.

Sa mamelle est une rivière, Une rivière de bon lait: Elle connait ma main légère; Une autre ne peut pas la traire: Gare au pied fourchu, s'il vous plait!

LA CHANSON DU BANQUET.

(24 ferrier 4848)

₽-⊕-€

Un temps d'arrêt suspend la destinée : Qu'est devenu le mot d'ordre en avant ? Nous naviguons la poupe retournée; Le vaisseau flotte en un calme énervant. Les intérêts ont fait la nuit si noire ! Quatre-vingt-neuf n'est qu'un rêve aujourd'hui; Quand on y songe, on a grand'peine a croire Qu'un tel soleil sur notre France ait lui!

La France dort, mals n'est pas morte; Elle a des sursauts en dormant. Le fruit divin que son flanc porte Va mûrir pour l'enfantement.

Nos trois coulcurs dont la teinte est salie Ne disent rien aux yeux des nations: Suisse, Pologne, Allemagne, Italie, Faites sans nous vos révolutions. En d'auties temps, la France tout entière Se fût levée à la voix du tribun; Et nos fusils n'ont pasé la frontière Que pour servir à l'ennemi commun.

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en dormant. Le fruit divin que son flanc porte Va mûrir pour l'enfantement.

Noir ennemi dont l'engeance pubble Quand on la croit étouffée à jamais, Perçant toujours cellule sur cellule, Il mine tout de la lase aux sommets; Sa mission sur terre est de détruire, Et d'obscureir la céleste clarté; Il asservit, et pourtant fait bruire, cocarde au front, le mot de liberté.

La France dort, mais n'est pas morte, Elle a des sursauts en dormant. Le fruit divin que son flaue porte Va murir pour l'enfantement. La liberté, cette vierge féconde, Vous voudriez l'étouffer au berceau Et que son nom fût effacé du monde, Vous l'attaquez dans Voltaire et Rousseau; Et, malgré vous, quand l'univers l'adore Et la connaît pour la fille de Dieu, Vous essayez de la trahir encore, Sur l'habit noir endossant l'habit bleu.

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en dormant, Le fruit divin que son flanc porte Va mûrir pour l'enfantement.

Quatre-vingt-neuf avait brisé nos chaînes; Mais les cadets sont bien loin des aînés! L'or et la peur sont le mors et les rênes Qui nous tiendront désormais bâillonnés. Plus d'union, rentrez chez vous tout morne; Isoiez-vous dans la terreur des lois; Doanez-nous donc pour enseigne une borne: De nos drapeaux s'enfuit le coq gaulois.

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en dormant. Le fruit divin que son flanc porte Va mûrir pour l'enfantement.

Quelques suppôts de la sainte alliance, Et des vendus, dans le temple introduits. O liberté, sont-ils toute la France? Ils sont à peine un hameau dans Paris. Que l'heure sonnel et la France lassée Efficera leurs œuvres et leurs noms. Un peuple entier, mû par une pensée, Peut d'un veto désarmer les canons.

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en dormant; Le fruit divin que son flanc porte Va murir pour l'enfantement.

LA RÉPUBLICAINE.

(25 férrier 1848)



La République, cette reine Qui donne des leçons aux rois, En trois tours d'horloge a sans peine Ressuscité tous nos vieux droits. On se battait pour des réformes, Pour des semblants de libetté; Elle a brisé les vaines formes, Et rétabli son unité.

Que la terre entonne un cantique! Gloire au peuple, joie en tout lieu! Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique:
La République vient de Dieu,
Vive la République! (bis)

Un roi sorti des barricades, Par un fourbe austère abrité, Osaient de leurs folles bravades

Osaient de leurs folles bravades Menacer le peuple irrité : Cette mer est notre domaine Et ces flots mouvants nos sujets,

Disaient-ils d'une voix hautaine, Le peuple a brisé leurs projets.

Que la terre entonne un cantique! Gloire au peuple, joie en tout lieu! Jurons par l'eau, l'air et le feu De conserver cette relique:

(bis)

La République vient de Dieu, Vive la République!

Des enfants qui pouvaient à peine Lever les moellons à deux mains Ont dépavé sans peur ni haine, Et sans souci des lendemains; Des hommes qui ne savaient guère Ce que disaient les beaux parleurs, Ont cimenté toutes ces pierres Avec leur sang et leurs sueurs.

Que la terre entonne un cantique!

Gloire au peuple, joie en tout lieu!
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cette relique:
La République vient de Dieu,
Vive la République! (bis)

Tucz le peuple! allez mes braves! Mais ee sont vos frères, voyez! Comme eux vous êtes des esclaves; Les soldats s'étaient fourvoyés, Mais ils sont revenus bien vite, Musique en tête et cœuis contents, • Mon cousin, hâtez votre fuite! » Les rois sont partis pour longtemps.

Que la terre entonne un cantique! Gloire au peuple, joie en tout lieu! Jurons par l'eau, l'air et le feu De conserver cette relique: La République vient de Dieu, Vive la République! (bis)

Plus de tyrans bons ou superbes! Valent-ils done la liberté? Laissons pousser les hautes herbes Dans leur palais inhabité. Et vous, belles artilleries, Escadrons, fantassins, spahis, Vous n'étes plus aux Tuileries, Vous c'ets à votre pays! Que la terre entonne un cantique! Gleire au peuple, joie en tout lieu! Jurons par l'eau, l'air et le feu De conserver cette relique: La République vient de Dieu, Vive la République! (bis)

Le monde enfin voit luire une ère que dès longtemps nous prédisions; La République, notre mère, De ses yeux emplis de rayons, A la liberté nous convie, A la douce fraternité: C'est le ciel même en cette vie, En attendant l'éternité.

Que la terre entonne un cantique!
Gloire au peuple, joie en tout heu?
Jurons par l'eau, l'air et le feu
De conserver cett relique:
La République vient de Dieu,
Vive la République! (bis)

L'ÉMIGRÉE DE FRANCE.

(Arril 1848)

> ⊕ -α

Mon mari, que je vénère, En fuite, après Février, M'a poussée en Angleterre, Mais que faire en ce terrier? Je conçois qu'un diplomate Dans tes brouillards s'acclimate, O terre des longs ennuis! Une femme délicate Ne peut vivre qu'à Paris.

Le bruit français incommode La souveraine des mers Qui veut transplanter la mode Dans ses pares froids et déserts. Vous êtes un peu bien vaine ; Laissez ma petite reine , Laissez l'aile aux colibris , Aux Chinois la porcelaine , Et les modes à Paris.

Nos gais artistes de France Ont traversé le détroit; Le théâtre est pris d'avance , Mais l'enthousiasme est froid. On leur jette une guinée , Mais sitôt qu'elle est donnée L'artiste a perdu son prix ; Vous reviendrez l'autre année , On n'admire qu'à Paris.

Pardonnez, chère Angleterre, Si je vous hais sans raison; Ailleurs qu'à Paris la terre N'est pour moi qu'une prison. Je trouve la France infame, Je la déteste en mon âme; Mais je veux revoir les nids Dont est brodé Notre-Dame: Ou'on me ramêne à Paris.

L'Opéra fait-il relâche, Que deviennent les amours? Chacun a repris sa tâche Et la Seine suit son cours. Où montrer cette dentelle? Ma loge vide m'appelle, Au diable tous les maris! Steamer, fuis à tire-d'aile: On n'est belle qu'à Paris.

On dit que des barricades On a remis les pavés, Que du feu des canonnades Nos hôtels sont préservés. On dit que le peuple même Est beau; quant à moi je l'aime, Et jusqu'aux yeuv je rougis Quand j'entends comme un blasphème Parler mal de mon Paris.

LA DÉLAISSÉE.

>-0-≈

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci:
Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (ter)

Parti pour la montagne D'où l'on ne revient pas, En laissant sa compagne Seule avec ses hélas, Seule dans la nuit noire, Dans le jour blanc aussi, N'ayant que ma mémoire Pour me parler de lui.

Je ne suis pas contente,

Mon cœur est en souci:
Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (ter)

Sa mine rouge et fière A l'éclat du soleil; Au ciel et sur la terre Il n'a pas son pareil, Beau comme un capitaine, Comme un tambour-major, Plus beau sous la futaine Ou'un autre en veste d'or.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souci:
Mon âme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (ter)

T'en souvient-il encore De nos soirs amoureux Sous notre sycomore? Alors nous étions deux: Les yeux bleus de la lune Nous jetaient leur clarté, Et je ne suis plus qu'une En ce lieu regretté!

Je ne suis pas contente, Mon cœur est en souci: Mon âme est dans l'attente De mon ami; Il est parti! (ter)

Le chapeau sur l'oreille, Galant et fin parleur, Comme on voit une abeille Errer de fleur en fleur, Il court de belle en belle Leur promettant son cœur: Ma belle demoiselle, Voyez son air moqueur!

Je ne suis pas contente, Mon cœur est en souci: Mon âme est dans l'attente De mon ami; Il est parti! (ter)

C'est un loup qui s'habille En petit mouton blanc, Que femme, veuve et fille, Doivent fuir en tremblant: Si l'on voulait s'entendre, Oh! l'on s'en vengerait; Nous le mènerions pendre Au fond de la forêt.

Je ne suis pas contente, Mon cœur est en souci: Mon âme est dans l'attente De mon ami; Il est parti! (ter)

C'est cruel tout de même D'aimer et de hair, De tuer ce qu'on aime : l'aimerais mieux mourir. Il n'est que la rivière Pour guérir si grand mal, A moins de s'aller faire Sœur dans un hôpital.

Je ne suis pas contente,
Mon cœur est en souei:
Mon àme est dans l'attente
De mon ami;
Il est parti! (ter)

LA FRANCE A PIE IX. *

(4846)

>⊕€

La matrone des sept collines, L'antique veuve des Césais,

Le pape n'a point répondu a cet appei.

Gisait, beau lis dans les épines, Étrangère dans ses remparts, Mordant les pierres de ses places Hurlant des lamentations: Pie, à son rang tu la replaces Sur le trône des nations.

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clarté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Dès que le vote du conclave Par l'esprit céleste inspiré, Met dans tes mains son peuple esclave, Vive Pie! il est délivré. La lumière se fait dans Rome; Une ère nouvelle y fleurit. Bravo! Pio nono! Grand homme, Tu fais revivre Jésus-Christ.

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clarté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Blanche orpheline du Calvaire, La liberté rit à l'amour, Et la justice, moins sévère, Montre sa balance au grand jour. Mais de tout temps la foi punique De Rome guetta les chemins.... Transteverin, prends la tunique Et le casque des vieux Romains!

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clarté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, tends-lui la liberté. (bis)

Un soir le dôme de Saint-Pierre Baignait de sa vive lueur Les Romains et la ville entière Courbés sous l'anneau du pécheur..... Sous tes pieds couvait la tempête : Dans l'ombre des poignards ont lui, Et l'aigle noir à double tête Hors de son aire pousse un cri.

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clarté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Où tend cette menace impie? Le vicaire du Christ est là! Comme a fait Léon, notre Pie Repousserait un Attila. Sur ta mule blauche, en étole, Tiare au front, labarum en main, Tu descendras du Capitole, Entrainant tout dans ton chemin.

Pienx Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clarté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

A ta voix, l'Italie antique Une et libre s'élancerait : D'Albion et de l'Amérique Un secours ailé volerait ; La jeune Allemagne qui rève En glaive allongerait ses fers ; Israël que la manir relève Tenverrait l'or de l'univers.

Pieux Saint-Père , Le monde qui se désespère , Dans tes yeux cherche la clarté ; Regarde-le pour qu'il prospère ; Rends-lui , rends-lui la liberte. (bis)

Et notre France!... ta parole Sans bras armés a tout calmé : Une pacifique auréole Entoure ton front bien-aimé. Désormais l'Italie est libre; Mais que d'enfants captifs ailleurs! Combien ta paternelle fibre Doit tressaillir de leurs douleurs!

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la clatté; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

Veux-tu commencer la croisade? Des Apennins entends l'écho Rouler encor la fusillade Et le canon de Marengo! Des vieilles tombes féodales Où l'on veut nous ensevelir, Nos jeunes preux brisant les dalles, Sauraient encor vainere ou mourir.

Pieux Saint-Père, Le monde qui se désespère, Dans tes yeux cherche la claité; Regarde-le pour qu'il prospère; Rends-lui, rends-lui la liberté. (bis)

LE MALHEUR.

D-0-0

Connaissez vous cet étranger
Dont le regard est toujours sombre,
Dont la présence est un danger :
Est-ce un vivant? n'est-ce qu'une ombre?
S'il s'assied à votre festin,
Son aspect glace vos convives,
Comme le givre du matin
Enlève aux fleurs leurs couleurs vives :
Est-ce la mort ou le destin?

Il transforme tout ce qu'il touche, Les mets en des charbons ardents Qui, consumés à votre bouche, Tombent en cendre sous vos dents; Quand sa main maigre verse à boire, En allant du verre au gosier, Le vin se change en liqueur noire, Qui vous brûle comme un brasier Et vous laisse un affreux déboire.

Par lui, les rois ensorcelés Perdent leur trône et l'espérance; Par lui, les maris désolés Et les joueurs pleurent leur chance, Il fait les lauriers se flétrir Sur le front pâli des poëtes; Il fait les conquérants mourir Avant d'achever leurs conquêtes, Et les avares s'appauvrir.

J'ai vu des pâtres tout en larmes Accuser les lutins jaloux D'avoir attiré par des charmes, Ou la maladie ou les loups. Chaque journée était funeste : Les brebis n'avaient plus de lait, Les moutons mouraient de la peste, Et tout le troupeau s'en allait, Les larrons s'acharmant au reste.

Si vous étes vingt amoureux, Dix touttereaux, dix tourterelles, Par des prestiges ténébreux Il désunit vos blanches ailes; Il pipe les dés au joueur, Vous dupe avec des amulettes, Vous trompe avec une lueur: C'est le grand noueur d'aiguillettes; C'est ce qu'on nomme le malheur.

LA SIBÉRIENNE.

DÉMEMBREMENT DE LA PULOGNE.

(1846 - 1847)

≃-0-€

Nous rentrons dans l'àge de fer : Bourreau, fais l'apprêt du supplice! Liberté, bon droit et justice Ne sont plus que des mots en l'air. Nos pères croyaient voir l'aurere D'un àge libre et florissant; Ils ne voyaient qu'un météore Chargé d'une vapeur de sang.

Adieu patrie Et liberté! Ce qui n'est pas décapité Est fouetté Vers la Sibérie.

Eh quoi! tout un peuple oserait Se dire libre sur la terre! Il faut le contraindre à se taire, Il faut étouffer son secret. A cette horde vagabonde Réfusez le pain et le sei, Qu'il ne soit plus en lien du moode l'astle à ce grand criminel. Adieu patrie Et liberté! Ce qui n'est pas décapité Est fouetté Vers la Sibérie.

Si quelqu'un s'avise ici-bas De redresser un peu la tête, Son front attire la tempête, L'embdehe rampe sous ses pas. Socrate n'est plus qu'un impie, Galilée est chargé de fers; Sur une croix Jésus expie La rédemption des pervers.

Adieu patrie Et liberté! Ce qui n'est pas décapité Est fouetté Vers la Sibérie.

Tyrannie! ô monstre géant!
Ta faim n'est jamais assouvie,
Il faut que toute noble vie
S'abime en ten gosier béant.
Agneaux, taureaux, boues et colonis e
Par centaines sacrifiés,
Sont tes plus humbles hécatombes;
Il te faut des peuples entiers.

Adieu patrie

Et liberté!

Ce qui n'est pas décapité

Est fonetté

Vers la Sibérie

Au moins n'avons-nous pas baisé Le pied fourchu de cette idole: Nous luttons de notre parole, Notre glaive s'étant brisé. Frères! notre cause est la vôtre! Oue le plus petit d'entre vous Se lève et se change en apôtre Pour annoncer les droits de tous!

Adieu patrie Et liberté! Ce qui n'est pas décapité Est fonetté Vers la Sihérie.

L'homme, sitôt qu'il vient au jour. A tout le genre humain pour frère, Et dès le ventre de sa mère. A droit à la vie, à l'amour. En prenant sa part dans l'ouvrage, Il a . pourvu qu'il aime un peu . . Un coin libre dans l'héritage. Et ne doit de compte qu'à Dieu.

> Adieu patrie Et liberté!

Ce qui n'est pas décapité Est fouetté Vers la Sibérie.

Tous ces droits sacrés nous sont pris Par la tyrannie... Anathème! Entendez notre eri supréme, Hommes libres de tous pays. Qu'un hurra lointain nous réponde Quand nous allons nous engloutir; D'eu doit la liberté du monde Au râle d'un peuple martyr.

Adieu patrie, Et liberté! Ce qui n'est pas décapité Est fouetté Vers la Sibérie.

LES FERS A CHEVAL.

>-€-¤

L'horloge au plus prochain nuage Envoyait les copps de minuit, Car tout dormait dans le village, Hors la bête et l'oiseau de nuit; Un bruit sourd traverse l'espace, Puis un homme rouge, à cheval, Court droit à la fenêtre basse De la maisen du maréchal.

Ohé bonhomme (bis), Demain s'achèvera ton somme; Saute du lit bon gré mal gré, Mon cheval blanc est déferré.

Entends-tu? la maison s'ébranle, Dit la femme en le réveillant, A l'homme qui court au chambranle, Et l'ouvre à grand'peine en baillant. Vite, du charbon à la forge, Dit le nocturne cavalier, Ou mon ongie imprime à ta goige L'empreinte d'un rouge collier.

Ohé bonhomme (bis), Demain s'achèvera ton somme; Il fant forger bon gré mal gré, Mon cheval blanc est déferré.

Sous le soufflet la forge éclate, Comme un soupirail de l'enfer, Et dans la fournaise écarlate Le forgeron plonge son fer. Ce n'est pas du fer qu'on attache Au sabot de mon blanc coursier, Oit l'hôte en frisant sa moustache; Si de l'argent, ni de l'acier. Ohé bonhomme (bis), Bemain s'achèvera ton somme; Il faut forger bon gré mal gré, Mon cheval blanc est déferré.

C'est de l'or qu'il vous faut, mon maitre?
Dit l'artisan mort de frayeur;
Car dans l'ombre il voyait paraître
Les lourds tromblons de monseigneur.
Hélas! je ne suis point orfèvre,
Et ne vends point de ce metal.
Monseigneur se pinça la lèvre
D'un air inquisitorial.

Ohé bonhomme (bis), Demain s'achèvera ton somme; Il faut forger bon gré mal gré, Mon cheval blanc est déferré.

N'as-tu pas d'un vieil héritage Conservé trente louis d'or? Et vos bijoux de mariage, Ne les gardez-vous pas encor? Le malheureux crut voir le diable Sous le masque du cavalier, Et comme on sèmerait du sable, Jeta son or dans le brasier.

Ohé bonhomme (bis), Demain s'achèvera ton somme s Il faut forger bon gré mal gré, Mon cheval blanc est déferré.

Sitôt la besogne finie, L'homme rouge monte à cheval, Et riposte par l'ironie Aux prières du maréchal. Tu veux le prix de ta ferrure? Entends sonner sur le pavé Les sabots d'or de ma monture, Et dis si tu n'as point rèvé.

Adieu bonhomme (bis),
Jusqu'à l'aube reprends ton somme;
On n'arrête pas à son grè
Un cheval blanc si bien ferré.

Le forgeron bondit sur place, Brandit ses marteaux dans les airs ; Il a, pour découvrir leur trace, D'un pied de loup marqué les fers; Il veut ameuter une troupe Et chasser l'homme rouge aux bois : « S'il avait mis ta femme en croupe » Oue ferais-tu? » dit une voix.

Allons, men homme (bis), Il faut achever notre somme; On n'arrête pas à son grê Un cheval blanc si bien ferré.

LA JEUNE RÉPUBLIQUE.

(4848)

⊳∂-≅

Paris est sorti du tombeau En renversant la sentinelle, Radieux comme un Christ nouveau; Répandons la bonne nouvelle. Bouches de fer, canons, fusils, Tambours, clairons, bouches de cuivre, Apprenez à tous les pays Comment la France a pu revivre.

Peuples, venez de toutes parts, Voir la République nouvelle, Douce comme une tourterelle, Formidable comme un rempart; Frères, serrons-nous autour d'elle.

Hautaine, et les pieds dans le sang, Nous Pavions vue aux barricades Hurler avec un mâle accent Le cantique des fusillades; Victoricuse, on l'a pu voir, Essuyer le sang de sa pique Et neus rappeler au devoir En nous montrant Polive antique,

Peuples, venez de toutes parts Voir la République nouvelle, Douce comme une tourterelle, Formidable comme un rempart; Frères, serrors-nous autour d'elle.

Que ferons-nous au lendemain? Les nations sont dans l'attente; Si nous succombons en chemin, L'abime est au has de la pente. Au lieu d'enterrer ton argent, Riche, en proie aux fausses alarmes, Va plutôt dire à l'indigent: Formons ensemble un faisceau d'armes!

Peuples, venez de toutes paris Voir la République nouvelle, Bouce comme une touterelle, Formidable comme un rempart; Fières, serrons-nous autour d'elle,

Que l'argent circule à plein bord Comme un fleuve qui vivifie, Que dans un fraternel accord Le riche au pauvre se confie! L'artisan donnant ses labeurs, Que le penseur donne ses veilles; Nous ferons des sucs les meilleurs Le miel des humaines abeilles.

Peuples, venez de toutes parts Voir la République nouvelle, Douce comme une tourterelle, Formidable comme un rempart; Frères, serrons-nous autour d'elle.

Défrichons marais et vallons, Reboisons les chauves montagnes! Peuplons aussi de nos colons L'Afrique et ses riches campagnes. L'abondance ruissellera Comme un fleuve dans une plaine, Et la liherté soufflera Dans nos poumons à pleine haleine.

Peuples, venez de toutes parts Voir la République nouvelle, Douce comme une tourterelle, Formidable comme un rempart; Frères, serrons-nous autour d'elle.

Pauvres filles qui périssiez Comme les roses sous le givre Et vous tous qu'on foulait aux pieds, La République vous délivre. Tes autres fils seront jaloux, O République notre mère, Si tu ne donnes comme à nous A tous les peuples la lumière.

Peuples, venez de toutes parts Voir la République nouveile. Douce comme une tourterelle, Formidable comme un rempart; Frères, serrons-nous autour d'elle.

CHANT RUSTIOUE

(Sur l'air des Borofs),

POUR LA FÊTE DU CHAMP-DE-MARS ES 1848

ବଳ⊹ିକଞ

Allons gaiment à notre fête, Beau laboureur, bon ouvrier! Et vous, grands bœufs, trainez en tête Chêne, olivier et vert laurier. Mêlons nos voix à la musique Des chœurs chantants, des régiments : Dans un refrait simple et rustique Faisons valoir nos sentiments.

Vive la République!
La fête est magnifique.
Les subres, les fusils, les canons, le tambour
Y iont honneur aux outils du labour!

Toutes les gloires de la France Vont à la fête au Champ-de-Mars. La religion, la science, L'honneur, le travail et les arts. La foule avec joie et tendresse Entoure les représentants Et Dieu répand avec largesse Tous les trésors de son printemps.

Vive la République! La fête est magnifique. Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur any outils du labour!

> Asseyons-nous à cette table Et fraternisons tous en chœur. La République est équitable. Au p.uvre elle donne du cour. Nous n'avons pas grand'chose à faire; Il faut l'aimer, la soutenir; Le riche du pauvre est le frère, De là dépend tout l'avenir.

Vive la République! La fète est magnifique. Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur aux outils du labour!

> Puisque ce hanquet nous rallie, Il faut porter une santé

A la Pologne, à l'Italie Qui réclament leur liberté; A l'Alfemagne, à l'Amérique Qui de loin nous tendent la main; Car il faut que la République Règne sur tout le genre humain.

Vive la République! La fête est magnifique. Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur aux outils du labour!

> Nos pères ont pris la Bastille; Leur sang ne s'est pas démenti. Nous sommes bien de leur famille, Mais ne formons plus qu'un parti. Le clairen bruyant de la guerre N'excitera plus les rivaux; Les bœufs labourcroat la terre Accouplés avec les chevaux.

Vive la République! La fête est magnifique. Les sabres, les finsils, les canons, le tambour Y font homeur aux outils du lebour!

FLEUR DES PERLES.

-0-

Perle des fleurs et fleur des perles, Blanche était née un beau matin, Au chant des linois et des merles, Dans la bruyère et dans le thym. Un paysan l'avait trouvée, Braconnier, dénicheur de faons, Et depuis l'avait élevée Entre ses chiens et ses enfants,

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mèche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Fille de quelque blanche fée; Habitante d'un noir donjon; Branche de pommier franc greffée Sur la tige d'un sauvageon; Elle grandit; belle et proprette; En ce chenil des braconniers; On aurait dit une chevrette Perdue avec les sangliers. File, file, ma quenouille, file! Bientôt le fil roux cassera; Lampe buveuse, bois ton huile, Tant que la mèche durera; Bientôt Lucifer l'éteindra.

A quinze ans cette fille fière Avait tous les goûts d'un veneur: Elie chassait avec le père Sur les terres de son seigneur. Était-ce pour piller la chasse Qu'elle suivait les bracomiers? La levrette chassait de race, On le devinait à ses pieds.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buveuse, bois ton huile,
Tant que la mêche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Un matin, avant la lumière, Blanche, pourchassant un renard, Hélas I fut prise la première, Et tomba dans le traquenard. La belle enfant trouvée au piége, En habit de jeune chasseur, Ne put cacher son teint de neige, Ni de ses yeux bleus la douceur.

File, file, ma quenouilie, file!

Bientôt le fil roux cassera; Lampe buveuse, bois ton huile, Tant que la mêche durera; Bientôt Lucifer l'éteindra.

On emmène la pauvre fille Dans la chambre du grand veneur, Çà, mes gens, qu'on la déshabille! Mes yeux verront son déshonneur. A l'instant même que le traitre Frémissait de voir son bras nu, Dans la blancheur il vit paraître Certain signe qu'il reconnut.

File, file, ma quenouille, file!
Bientôt le fil roux cassera;
Lampe buvevse, bois ton huile.
Tant que la mèche durera;
Bientôt Lucifer l'éteindra.

Sortez, mes gens! Avec tendresse Il prend la vierge entre ses bras, Comme un bon père la caresse... Blanche ne voit pas, n'entend pas. Elle saisit, tout indignée, Un coutelas, et, vers le cœur, S'ouvrit une large saignée... C'était la fille du veneur!

File, file, ma quenouille, file! Bientôt le fil roux cassera; Lampe buveuse, bois ton huile, Tant que la mèche durera; Bientôt Lucifer l'éteindra.

LE TUEUR DE LIONS.

=-0-¤

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-là! je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visent à la fauve prunelle, Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Dans la torride solitude
Où vous régnez, rois redoutés,
lien n'offense la quiétude
De vos farouches majestés.
Tigre, léopard et panthère,
Devant vous sont rampants et doux;
Moi, je ris de votre courroux:
Je tiens dans mes mains le tonnerre.

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-là! je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visant à la fauve prunelle, Fait jaillir l'àme en flots pourprés.

Rois chasseurs, faites vos bourrielies Avec les plus nobles gibiers; Éventrez les daims et les biches, Les renards et les sangliers. Tenez-vous à l'écart des tentes Où sont à l'abri nos colons, Ne guettez pas en nos vallons Les bœufs et les vaches errantes.

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Haite-là! je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visant à la fauve pranelle, Fait jaillir l'àme en flots pourprés.

Quand le lion, quand la lionne, Out rôdé près d'une maison, On me hêle, mon arme est bonne Et mon œil perce à l'horizon. Comme un boa j'attends, jo guette, Ma balle, horrible guet-apens, Siffle, et mort comme le scrpent, Tantôt le cœur, tantôt la tête.

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-là! je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle , Visant à la fauve prunelle , Fait jaillir l'âme en flots pourprés.

Je veux à ma mère chérie, Avec la hampe d'un drapeau, F'une lionne d'Algérie, En Hercule, apporter la peau, Près du bois où ma soif guerrière S'allunait à tuer les loups, Je veux clouer avec six clous, Ce grand trophée à ma chaumière.

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-la' je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visant à la fauve prunelle, Fait jaillir l'àme en flots pourprés.

RONDE DES PAYSANNES.

> ○ □

Sur le pré, la brune et la blonde, Menons la ronde, allons bon train: Que le bruit des baisers réponde Et marque le pas au refrain! (bis) Chaque fille qui passe
Demande qu'on l'embrasse:
Celle que l'on embrassera
A la ronde reine sera;
D'églantine on la fleuvira.

La première qui passe Demande qu'on l'embrasse : Belle, tu reviendras demain; Va mendier, tendre la main, Demande un baiser en chemia.

Sur le pré, la brune et la blonde , Menons la ronde , allons bon train : Que le bruit des baisers réponde Et marque le pas au refrain l (bis)

La seconde qui passe, Une fois on l'embrasse Du bout des lèvres sculement; Elle a pourtant minois charmant, Mais c'est un visage qui ment.

La troisième qui passe, A deux fois on l'embrasse: Elle est belle, mais ses yeux doux Qui vous regardent en-dessous Egratignent comme le houx.

Sur le pré, la brune et la blonde, Menons la ronde, allous bon train : Que le bruit des baisers réponde E! marque le pas au refrain! (bis)

La quatrième passe:
C'est la beauté, la grâce
Et la faiblesse en même temps:
Fleur du pêcher, attends, attends,
L'amour gêlerait ton printemps.
Quand la cinquième passe,
On sent un froid de glace;
Elle est bien belie, en vérité;
Elle a du lis blanc la beauté,
Mais du paon doré la fierté.

Sur le pré, la brune et la blonde, Menons la ronde, allons bon train : Que le bruit des baisers réponde Et manque le pos au refrain! (bis)

Plus d'une à son tour passe Que l'une ou l'autre embrasse, Comme entre mille, chaque fleur A son parfum et sa couleur, Chaque fillette a sa valeur.

A la fin Jeanne passe! Tout le monde l'embrasse; Sa beauté simple est sans apprêt, Comme la fleur du blanc muguet On la voix du chardonneret.

Cueillons l'églantine à la ronde;

Jeanne est reine, il faut de l'entrain. Que le bruit des baisers réponde Et marque le pas au refrain! (bis)

LE CERF.

≳.್ರ.-≪

Le cerf est venu boire Sous les coudriers verts; Cors d'argent, cors d'ivoire, Sonnez vos plus doux airs,

Il paissait là, superbe, Sous les verts condriers, On voit encor dans l'herbe La trace de ses pieds.

On dit que les laveuses Souvent ont pu le voir En allant, matineuces, En allant au lavoir.

Battez colline et plaine, Page, écuyer, piqueur! La dame châtelaine Tient le prix du vaiuqueur. C'est une écharpe blanche Où ses mains ont tracé, En couleur de pervenche, Son chiffre entrelacé.

Hurra! voilà la bête, La bête au pied léger: Sa ramure l'arrête, Le cerf est en danger.

Allons, meute altérée, Mets le cerf aux abois, Et poursuis la curée Jusques au fond du bois!

Il faut qu'il tembe et meure ! Point de pitié pour lui, Pas même quand il pleure, Au chant de l'hallali.

LE LAVOIR.

a-⊕-ಆ

Tous les jours, moins le dimanche, On entend (bis) le gai battoir Battre la lessive blanche Dans l'eau verte du lavoir. Une rigole en vieux chêne, Au lavoir amêne l'eau De la colline prochaine Où se tient caché l'écho, L'écho qui jase et babille Et redit tous nos lazzis; Car nous lavons en famille Tout le linge du pays.

Tous les jours, moins le dimanche, On entend (bis) le gai battoir Battre la lessive blanche Dans l'eau verte du lavoir.

La margelle est une pierre Aussi lisse qu'un miroir; Un vieux toit fourni de lierre Tient à l'abri le lavoir; De l'iris les feuilles vives Y dardent leurs dards pointus; Pour embaumer nos lessives, Sa racine a des vertus.

Tous les jours, moins le dimanche, On entend (bisj ie gai battoir Battre la lessive blanche Dans l'eau verte du lavoir.

La vieille branlant mâchoire, Qui se souvient de cent ans, Conte aux jeunes quelque histoire Aussi vieille que le temps. C'est Satan qui se démène Dans le corps d'un vieux crapaud, Ou bien c'est quelque âme en peine Qui, la nuit, vient troubler l'eau-

Tous les jours, moins le dimanche, On entend (bis) le gai battoir Battre la lessive blanche Dans l'eau verte du lavoir.

Tout en jasant, la sorcière Tord son linge à tour de bras; Auprès fume une chaudière, C'est comme aux anciens sabbats. Mais dans un coin la fillette Qui veut plaire à son galant, Mire dans l'eau sa cornette, Sa ceinture et son bras blanc.

Tous les jours, moins le dimenere, On entend (*lis*) le gai battoir Battre la lessive blanche Dans l'eau verte du lavoire

LE NOM DE MA SOEUB!

3- D-E

Savez-vous pourquoi, toute la semaine, Je fais le sauvage, et pourquoi le soir, Sous les noirs tilleuls, seul je me promène? Ne soupçonnez pas d'amoureux espoir : Je cause tout bas avec l'adorée Dont le souvenir ne m'est pas cruel; Je songe au bon temps d'une amour dorée Des plus clairs rayons que Dieu garde au ciel.

Et par instants, avec douceur, Je murmure le nom de fenime Qui vibre le mieux en mon âme, Le nom de ma sœur!

Savez-vous pourquoi j'aime les dimanches Et les jours des saints que l'on chôme encor, Où l'on voit briller, sur les moires blanches Et sur le velours les acanthes d'or? C'est que sous ses doigts ce métal s'effeuille En un saint travail que Dieu doit béniv; A ces rameaux d'or, avide, je cueille Le fruit savoureux de son souvenir. Et par instants, avec douceur, Je murmure le nom de femme Qui vibre le mieux en mon àme, Le nom de ma sœur!

Savez-vous pourquoi j'aime les saulées, Les fleurs et les nids, trésor des buissons, L'argent des ruisseaux, l'ombre des vallées, Les bois parfumés et pleins de chansons? Savez-vous pourquoi j'aime la famille, Le vieillard courbé, l'enfant qui sourit? Je songe à son cœur d'humble jeune fille, Où toute amour pure à l'ombre fleurit.

Et par instants, avec douceur, Je murinure le nom de femme Qui vibre le mieux en mon âme, Le nom de ma sœur!

LES JOURNÉES DE JUIN.

CHANT FUNEBRE.

(4848)

--0-4

La France est pâle comme un lis, Le front ceint de grises verveines; Dans le massacre de ses fils, Son sang a coulé de ses veines. Ses genoux se sont affaissés Dans une longue défaillance. O Niobé des temps passés, Viens vor la douleur de la France!

Offrons à Dieu le sang des morts De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

Quatre jours pleins et quatre nuits , L'ange des rouges funérailles , Ouvrant ses ailes sur Paris , A souffié le vent des batailles. Les fusils , le canon brutal Vomissaient à flots sur la ville Une fournaise de métal Ou'attisait la guerre civile.

Offrons à Dieu le sang des morts De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

Combien de morts et de mourants , Insurgés , soldats , capitaines! Que d'hommes forts dans tous les rangs! Fent-il rester encor des haines? Le pasteur tendant! Joiivier, D'une balle est atteint lui-même :

« Oh! que mon sang soit le dernier! »
Dit-il à son heure suprème.

Offrons à Dieu le sang des morts De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

La faim aux quartiers populeux Est une horrible conseillère; Le lion, que brûlent ses feux, Rugit et quitte sa tanière. Un peu d'or dans l'ombre semé, Un lambeau de pourpre qui brille, Font sortir tout un peuple armé Quant le pain manque à la famille.

Offrons à Dieu le sang des morts De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

Ce n'est pas sans avoir saigné Que notre capitale est sauve; Grâce au canon l'ordre a régné, On a traqué la bête fauve. La mort a souillé l'eau des puits, Des ruisseaux et de la rivière. On n'a fait que peupler depuis Les cachots et le c'inetière. Offrons à Dieu le sang des morts De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

Il ne reste, après ce grand deuil, D'autre profit de la bataille Que des frères dans le cercueil Et des prisonniers sur la paille, O République au front d'airain! Ta justice doit être lasse; Au nom du peuple souverain, Pour la première fois, fais grâce!

Offrons à Dieu le sang des moits De cette terrible hécatombe, Et que la haine et les discords Soient scellés dans leur tombe!

UNE NUIT.



Dans les prés nous allions chaque soir Regarder se lever l'étoile, Et ce soir ma paupière se voile; Je t'attends sans espoir : O ma pensée! O ma fiancée! Sous le bouleau, Dont la feuille tremble, Nous demeurions si longtemps ensemble, Sous le bouleau; Auprès de l'eau.

Les troupeaux s'en vont à l'abreuvoir, Le berger poursuit la bergère; Seul errant sur la noire bruyère, Je t'attends sans espoir : O ma pensée!

Sur nos amours , O belle cruelle ! Le soir discret étendait son aile , Sur nos amours , Hélas ! trop courts.

L'angelus a tinté, viens t'asseoir, Le grillon sur la plaine crie, Sa chanson berçait ma rêverie: Viens combler mon espoir.

Quand vient minuit Heure où l'amour veille, Des rossignols la voix qui s'éveille Charme la nuit, Quand vient minuit. Mon regard cherche en vain ton œil noir, Ma main, ta chevelure blonde,

O heauté perfide comme l'onde!
Je t'attends sans espoir :
O ma pensée!
O ma fiancée!

Plus de serments, A l'heure où la lune Bore ou blanchit la colline brune, Plus de serments, De mots charmants.

O douceur! ô divin nonchaloir,
Que troublait sculement l'aurore,
Ma beauté, t'en souvient-il encore?
Tu fais mon désespoir:
O ma pensée!
O ma fiancée!

Nous revenions, Lorsque l'aube en fête Nous envoyait ses cris d'alouette Et ses rayons, Nous revenions,

LE RÊVE QUE J'AI RÊVÉ.

(4845)

5.0 c

Un jour, du prix de mes legons, Hélas! Je n'enseigne personne, Et du produit de mes chansons, N'oubliez pas que je les donne. Je veux m'acheter à Paris Une maison d'un très-bas prix, Notez que les maisons sont chères, Pour y loger les pauvres hères qui sont logés sur le pavé, C'est un rève que J'ai rèvé.

Un jour, le fusil sous le bras,
Je veux faire une bonne chasse,
Tuer tout gibier gros et gras,
Je n'ai jamais tué bécasse;
Et du prix de la venaison,
Je veux fonder une maison,
Une publique hôtellerie,
où jour et nuit on boive, on rie,
b'où l'on parle le pied levé,
C'est un rève que j'ai rèvé.

Je veux, si jamais je suis roi, On a vu micux, on a vu pire, Octroyer un blanc palefroi A tous les gueux de mon empire, Dégrever mes sujets d'impôt, Donner à tous la poule au pot, Des dots aux pauvres demoiselles, Comme aux veuves, laides ou belles, Un époux neuf et tout trouvé, C'est un rève que l'ai rèvé.

Enfin, mon rêve le plus cher,
Passez-moi cette simple envie,
Serait de souffler sur l'enfer,
Qu'on fait brûler dans l'autre vie.
Je voudrais que le paradis
Ne fût pas un petit taudis,
Bon tout au plus pour cent personnes,
Qu'on en pût gagner les couronnes
Sans réciter toujours l'Ave,
C'est un rêve que j'ai rêvé.

LES PLATANES.

B--⊘-€

A l'heure où l'étoile du soir Jette ses lueurs diaphanes, O ma divine! quel espoir Vous attire sous les platanes? Mon œur suit vos pas cadencés. Oh! qu'allez-vous faire à la brune, Sans moi, dans l'embre ou vous glissez, Blanche comme un rayon de lune?

Des lutins malins et cruels Ne craignez-vous pas les surprises, Ni la rosée aux pleurs mortels, Ni la froide haleine des brises?

J'ai l'oreille et les yeux craintifs; Mon sang dans mes veines se glace Lorsque dans l'ombre des massifs Votre forme blanche s'efface. Une lueur, le moindre bruit, Un rien fait que mon cœur se trouble; Je crois voir des yeux dans la nuit, Je erois que votre pas se double.

Des lutins malins et cruels Ne craignez-vous pas les surprises, Ni la rosée aux pleurs mortéls, Ni la froide haleine des brises?

Vous revenez, et vos cheveux Humides comme les corolles Des lis arrosés par les cieux, Semblent emplis de lucioles. Sur votre cou , sur vos bras blanes Qui sont restés à l'air sans voiles , Je veux de mes baisers tremblants Sécher les larmes des étoiles.

Des lutins malins et cruels Ne craignez-vous pas les surprises, Ni la rosée aux pleurs mortels, Ni la froide haleine des brises?

RÉGINA.

B. Ø. G

J'avais un cœur pour cha que femme,
Plus d'une duchesse à plaisir
Venait se brûler à ma flamme;
Alors je n'avais qu'à choisir.

Mais Régina la brune
Un jour passa,
Et mon cœur se fixa.
Je n'en aimai plus qu'une,
Que Régina,
Dont Pamour me damna;
Gruelle (ter) Régina!

La jeunesse rieuse et folie

Ne la regardait qu'en tremblant; Vit-on jamais une créole A l'œil plus noir et plus brûlant, Qui sût dans sa parure Marier mieux

Pour prendre tous les yeux, La soie et la dorure, Oue Régina

Dont l'amour me damna; Cruelle (ter) Régina!

L'un aimait sa jambe ou sa taille, L'autre exprimait tout bas le vœu De prendre à son chapeau de paille La frange de son rubau bleu.

On aimait sa paupière, Ses cheveux bruns, Ses bagues, ses parfums; Je t'aimai tout entière, O Régina! Dont l'amour me damna; Cruelle (ter) Régina!

Son regard semblait me promettre Qu'un jour finiraient mes douteurs. Pendant six mois sous sa fenètre, Des froides nuits j'ai bu les pleurs.

Jadis à de beaux anges Je promettais Comme elle, et je mentais; Régina, tu te venges! O Régina! Dont l'amour me damna; Cruelle (ter) Régina!

LA JOUEUSE DE GUITARE.

ක-ලි-⊄

Je ne sais pas où je suis née, Sous quelle étoile, en quelle année; Ma mère est morte en m'allaitant. Errante comme l'hirondelle, Du toit de chaume à la tourelle Je gagne ma vie en chantant.

Je suis pauvre, mais bonne fille; Vous riez de ma souquenille Qui se traine dans le ruisseau. Il faudrait me voir le dimanche, Lorsque j'ai mis la guimpe blanche, Où se croise un ruban ponceau.

Si je pouvais savoir mon âge, Je songerais au mariage; Une vieille de mon pays Disait qu'on a dot et fortune, Tendre ou mutine, ou blonde ou brune, Quand on a seize ans à Paris.

Or la vieille bohémienne M'a dit autant qu'il m'en souvienne, Après avoir lu dans ma main : A toi les honneurs, la richesse; Tu seras reine ou bien duchesse Et tu feras un beau chemin.

En croirai-je cette espérance! Si j'étais reine de France, Que ferais-je de tout mon bien? Oh! je n'en serais point avare; P'achèterais une guitare A toute fille qui n'a rien.

SOUS LES TILLEULS.

-0.0

Vous souvient-il de cette allée Qui projetait son ombre au loin, Où la lune, à deni voilée, Était notre unique témoin; Où, subjucué par votre grâce, Pétais à genoux à vos pieds, Et vous demandais à voix basse Si vous m'amiez? (ter)

Vos blanches mains pressant les miennes,
Tous mes tourments étaient finis;
Comme, par d'invisibles chaines,
Je sentais nos deux œurs unis...
Je n'oublirai jamais le charme
De cette heure ou vous me disiez,
Tout en essuyant une larme,
Que vous n'aimiez! (ter)

Vous ajoutiez: C'est pour la vie!...
Après m'avoir longtemps bereé,
Cette espérance m'est ravie,
Votre serment s'est ell'acé!...
Sous les tilleuls, quand le vent pleure
Je viens m'asseoir où vous étiez...
Et là, je songe encore à l'heure
Où vous m'aimiez! (ter)

LA FÊTE.

≥-⊕-≈

Tout le village est à la fête, Tout le village et l'alentour, La grosse caisse et la musette Y marquent le pas à l'amour, Et la montagne danse autour.

Les grands bœufs ruminent, couchés Sur les genoux, dans leur étable, Les laboureurs endimanchés Boivent les condes sur la table, Les garçons marchent tous au pas Avec des habits de soldats; En tête, l'amoureux de Jeanne Fait moulinet avec sa canne, Coitlé d'un ourson à glands d'or, En habit de tambour major.

Tout le village est à la fête, Tout le village et l'alentour, La grosse caisse et la musette Y marquent le pas à l'amour, Et la montagne danse autour.

Loups et filous, quel bon moment Pour dépeupler la bergerie! Finaud dort d'un œil seulement : Gare à vous si la brebis crie! Quel vacarme, quelle rumeur! Tout le monde est en belle humeur : C'est pire que le tintamare Des grenouilles dans une mare. Jeanne entre en danse; tous les yeux Sont sur elle et son amoureux. Tout le village est à la fête, Tout le village et l'alentour, La grosse caisse et la museite Y marquent le pas à l'amour, Et la montagne danse autour.

Sous sa blouse de tous les jours, Le braconnier sent son cœur battre; Le charlatan suspend ses tours : Qu'aurait fait le roi Henri-Quatre? Jeanne a l'œil vif, le chignon lourd, Le bas tiré, le jupon court, Les dents blanches, l'haleine pure, Et les souliers couleur de mure; Elle est blanche et rose à la fois Comme une églantine du bois.

Tout le village est à la fête, Tout le village et l'alentour, La grosse caisse et la musette Y marquent le pas à l'amour, Et la montagne danse autour.

Le tambour major est plus fier Que s'il menait toute une armée; Comme un oiseau s'enlève en l'air, Il soulève sa bien aimée : Une dame pous-e un soupir En voyant leur cour se trahir, Et leurs lèvres l'une sur l'autre. Le diable rode, Lon apôtre; Et fait sonner ses louis d'or... Vieux jaloux, garde ton trésor!

Tout le village est à la fête, Tout le village et l'alentour, La grosse caisse et la musette Y marquent le pas à l'amour, Et la montagne danse autour.

ENTRÉE AU CAVEAU.

→

Maitre Adam que mon grand-père Appelle encor son patron, Je te choisis pour compère; Fais moi boire au liberon. Apprends-moi bien la science De boire mon vin sans eau, Et que dans un mois ma panse Soit large comme un tonneau.

Je veux, dans la confrérie De nos illustres buveurs, Avoir la trogne fleurie Pour mériter leurs faveurs. Je laisse à d'autres la gloire Qui tenaille le cerveau : Car, avant tout, c'est pour boire Que je descends au caveau.

Demain je fals une vente De mes livres, en plein vent; Je ne veux sur ma soupente Ni rimailleur ni savant. J'excepte de la bagarre Tout rimeur buveur et fier Qui s'est raillé du Ténare, Qui se raille de l'enfer.

Des écus de la recette
Je n'irai pas m'amuser
A remplir une cassette;
Le veux d'abord me griser.
Et puis je cours en Bourgogne,
Choisir aux meilleurs coteaux,
De ces vins qui, sans vergogne,
Grisaient l'abbé de Citeaux.

Ah! sortons de dessous terre, Mes bons amis du caveau , Et fondons un monastère, Un monastère nouveau! Le temps est à la prétrise; Prenons les petits collets, Et que chez nous on se grise Comme au temps de Rabelais!

A M. THÉODORE L***.

æ.⊕**-**€

Aux bords où la Saone tranquille S'unit au Rhône mugissant, Dans le bruit d'une grande ville Se perdait le timide accent D'une enfant pauvre et délaissée Qui s'en allait marchant pieds nuz, Et dont la paupière abaissée Retenait des pleurs inconnus.

Or un jour, la tête en délire (Le délire suit la douleur), Elle partit avec sa lyre, En la cachant bien sur son cœur; Car, si ses doigts blancs ou la brise La faisaient vibrer au hasard, Elle s'interrompait, surprise, Et craignait un méchant regard.

Pour ses chansons toujours plaintives La Seine resta sans échos : La Saône et l'émail de ses rives, Le Rhône et l'azur de ses flots Lui revinrent à la pensée; Leur souvenir la fit pleurer, Car la saison était passée De les voir et de s'y mirer!

Il fallait qu'une main amie, Plus forte, la prit par la main, La secouât tout endormie Et la mit dans le vrai chemin, Qu'un bon guide, un de ceux qu'on aime, Et que rien ne peut rebuter, La fit chanter devant ceux même Qui refusaient de l'écouter.

Vous savez comment sur sa route Le Ciel un jour lui fit trouver Cet ami qui jamais ne doute, Et, ce qu'elle n'osait rêver, Deux rivières au flot tranquille, Dont les échos furent puissants, Et jusque vers la grande ville Portèrent ses faibles accents.

Ruisseaux que, dans nos promenades, Nous aimions tant à côtoyer! En écoutant les sérénades Des oiseaux au chant familier; En voyant se pencher les mûres Qui se reflétaient dans leur eau. Nous mélions à leurs doux murmures Le nom d'Hécésiope Moreau!

LE BUCHEBON.

ಾರ್-ಡ

Par mes efforts pesants Et mes grands coups de hache, Il faut que je t'arrache, Vieux chène de cinq cents ans!

Ainsi chantait avant l'aurore Un bücheron dans la forêt; Aux fredons de sa voix sonore La montagne entière vibrait: Dans les rameaux touffus de chêne Un nid d'oiseaux chantait aussi

Criant merci; Et le bûcheron sans souci Chantait toujours à perdre haleine :

Par mes efforts pesants Et mes grands coups de hache, Il faut que je t'arrache, Vieux chène de cinq cents ans!

Lorsque la cognée est trop lourde, Lorsque son front est en sueur, Il s'arrête, il boit à sa gourde Et sent renaître sa vigueur; Il vit content et sans envie, La hache est le sceptre du bois; Mais à sa voix

Mais a sa voix
Les oisillons sont aux abois,
La mère tremble pour leur vie-

Par mes efforts pesants Et mes grands coups de hache, Il faut que je t'arrache Vieux chène de cinq cents ans!

Déjà l'arbre se déracine, Petits oiseaux prenez l'essor; Mais ils n'ont pas d'ailes encor; Bon bûcheron, que l'arbre tombe Tout doucement:

On ne peut pas voir sans tourment Qu'un berceau devienne une tombe,

Par mes efforts pesants Et mes grands coups de hache, Il faut que je t'arrache Vieux chène de cing cents ans t

LA VÉRONIQUE.

>⊚≪

Quand les chênes , à chaque branche, Poussent leurs feuilles par milliers, La véronique bleue et blanche Sème les topis à leurs pieds; Sans haleine , à peine irisée, Ce n'est qu'un reflet de coultur, Pleur d'azur, goutte de rosée, Que l'aurore a changée en fleur :

Douces à voir, ô véroniques, Vous ne durez qu'une heure ou deux, Fugitives et sympathiques Comme des regards amoureux.

Les violettes sont moins claires, Les bleuets moins légers que vous, Les pervenches moins éphémères Et les myosotis moins doux. Le dahlia, non plus la rose, N'imiteront point votre azur; Votre couleur bleue est éclose Simplement comme un amour pur.

Douces à voir, ô véroniques,

Vous ne durez qu'une heure ou deux , Fugitives et sympathiques Comme des regards amoureux.

Le papillon bleu vous courtise, L'insecte vous perce le cœur. D'un coup de bee l'oiseau vous brise, Que guette à son tour l'oiseleur. Rèveurs, anants, race distraite, Vous effeuilleront au hasard, Sans voir votre grâce muette, Ni votre dernier bleu recard.

Douces à voir, ô véroniques, Vous ne durez qu'une heure ou deux, Fugitives et sympathiques Comme des regards amoureux.

Often insaisissable et pure, Saphir dont nut ne sait le prix, Mélez-vons à la chevelure De celle dont je suis épris; Pointillez dans la mousseline De son blane pejgnoir entr'euvent, Et dans la porcelaine fine Où sa lèvre boit le thé vert.

Donces à voir, ô véroniques, Vons ne durez qu'une heure on deux, Fugitives et sympathiques Comme des regards amoureux. Flears touchantes du sacrifice, Mortes, vous savez nous guérir, Je vois dans votre humble calice Le ciel entier s'épanouir. O véroniques, sous les chênes Fleurissez pour les simples cœurs Qui, dans les traverses humaines, Vont cherchant les petites fleurs.

Douces à voir, ô véroniques, Vous ne durcz qu'une houre ou doux, Fugitives et sympathiques Comme des regards amoureux.

DIEU SAUVE LA RÉPUBLIQUE.

⇒∙⊚-∝

La république dure encor Malgré nos fautes et nos crimes, Comme un reflet de pourpre et d'or Son nom rayonne sur nos eimes; L'espoir n'est point anéanti Tant que la raison souveraine, Dominant sur chaque parti, Dans les cœurs étouffe la haine.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs, Et que chaque bouche civique Ajoute en chœur, à la fin de nos chants, Le mot d'ordre patriotique: Dieu sauve la république!

Républicains, nous dominons Par l'idée et par cette crainte Que les tyrans ont des canons Tonnants dans une guerre sainte; Royalistes, que serions-nous? L'objet d'une immense risée: Un roi nous mettrait aux genoux De l'Europe cealisée.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs, Et que chaque bouche civique Ajoute en chœur, à la fin de nos chants, Le mot d'ordre patriotique:

Républicains, les nations Ont mis en nous leur conflance, Et, royalistes, nous serions Geòliers de la sainte alliance; Quand un peuple est prédestiné Pour la défense d'une cause, S'il y manque, il est condamné Et l'humanité le dépose.

Dieu sauve la république!

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs, Et que chaque bouche civique Ajoute en chœur, à la fin de nos chants, Le mot d'ordre patriotique: Dieu sauve la république!

Par ses rades et par ses ports, Qui débouchent sur l'Atlantique, La France échange les trésors Et l'idée avec l'Amérique; Paquebots et chemins de fer, Passez le vent, coupez la brise: La république tient la mer, La terre sera bientôt prise.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs, Et que chaque bouche civique Ajoute en chœur, à la fin de nos chants, Le met d'ordre particique.

Le mot d'ordre patriotique : Dicu sauve la république!

Que font aux éternelles lois De la nature et de l'espace Les vieilles colères des rois! C'est un dernier boulet qui passe; Las des sacrifices humains, Pour ne plus échanger des balles, Les peuples vont porter leurs mains Sur les couronnes féodales.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs Et que chaque bouche civique Aieute en chagur, à la fin de nes chants. Le mot d'ordre patriotique : Dieu sauve la république!

Les Cosaques et les Pandours, Ont, comme nous, d'humaines fibres, Des Romanofs et des Hapsbourgs, Un jour on l'autre ils seront libres; La république règnera Sur tous les peuples, et la terre Dans la paix se reposera De cing ou six mille ans de gnerre.

Drapeaux au vent, tambours, battez aux champs -Et que chaque bouche civique Ajoute en chœur à la fin de nos chants, Le mot d'ordre patriotique :

Dieu sauve la république!

LE COURSIER.

a-⊕-æ

Qu'impatient de servitude Un coursier à demi dempté Se prenne à rèver solitude, Gazon, air pur et liberté; Le plus léger fardeau l'indique, Et les fanfares du clairon L'emportent bien loin de la ligne Où le pousse un faible éperon. En vain l'homne retient les guides; Il ne reconnaît plus sa main; D'un bond..... il est seul, le chemin Semble fuir sous ses pieds rapides.

Vers ses maternelles forêts, Un invincible instinct le pousse. Là des fourrages toujours prêts. De molles litières de mousse; Là, pour abri contre l'été, L'embre que le chêne déploie. En recouvrant sa liberté, Le fier coursier hennit de joie : Quel doux gazon! le cou ployé, Il veut l'atteindre et perd sa pener; Pauvre captif! son frein le gêne, Son frein qu'il avait oublié.

VESPER.

ũ**~**

Lis enfiammé que le soir fait éclore, Et qui fleuris dans les plaines des cenx, Lorqu'en nos champs tout devient incolore De tes clartés tu réjouis mes yeut.: Quand le berger voit poindre la lumière ! Vers le bercail il chasse les troupeaux ; Et, chaque soir , en fermant sa chaumi :: Il chante avant de prendre son repes :

Au ciel sans voile, O mon éteile, Astre du soir, luis doucement Pour le berger et pour l'amant !

Le maiheureux dont la vue est bornée Aux murs étroits d'une obseure prisen, A ses barreaux, quand finit la journée. Vient s'accouder et cherche à l'horizo. Alors, s'il voit aux franges de la nuc, Le doux reflet de ta blanche claité, Le prisonnier chante ta bienvenue. Dans ce refrain, par le vent emporiée.

Au ciel sans voile,
O mon étoile,
Astre du soir, luis doucement
Pour le captif et pour l'amant!

Sous d'autres cirux égaré sans boussole. Le matelot te cherche du regard, Ton doux aspect le charme, le console. Et le reporte à l'instant du départ. Quand il partit, sa chère Manieleine Lui dit au port, essuyant son œil noir : Embrassons-nous et, pour chasser la peine, Disons souvent à l'étoile du soir :

Au ciel sans voile, O notre étoile, Astre du soir, luis doucement Et pour l'amante et pour l'amant!

Tout isolé qu'une triste mansarde Retient capiti ioin du pays natal, Dans l'azur clair chaque soir te regarde Pour oublier que son cœur lui fait mal; Il croit revoir son clocher de village Par ta lueur mollement effleuré, Et la rivière où tremble ton image : Enfin il chante, apres avoir pleuté:

Au ciel sans voile, Sois mon étoile, Pourquoi luirais-tu seulement Pour le berger et pour l'amant?

LA FILLE DU CABARET.

⇒. Ø.≂

Fichu croisé, simple chemise De toile rousse à grain serré, Jupon rayé, voilà sa mise Et bonnet rond à peine ouvré. Pendant que l'on boit elle file, Elle fait chanter son rouet : Et chacun vient voir à la file, La fille du cabaret.

bis.

Dès le matin elle balaye
De la cave jusqu'au grenier;
Le buveur qui la voit s'égaye
Comme au regard de son rosier.
Elle est gentille, elle est accorte;
On boit le double de clairet
Quand c'est elle qui vous l'apporte,
La fille du cabaret.

bis.

Tout buveur est son camarade
Jusqu'à deux doigts de son corset;
Aussi volontiers qu'une œillade
Elle vous aligne un soufflet;
Parfois son bras sert de béquille,
Maint vieillard sans elle choirait;
C'est qu'elle est une bonne fille,
La fille du cabaret.

bis.

Sa mère, une grosse gaillarde, A qui l'on sait plus d'un galant, D'un clin d'œil en dessous la garde Et surveille son corset blanc; Franc buveur dit tout en goguette: Craignez plutôt ce beau discret, Qui voudrait tenir en cachette La fille du cabaret.

bis.

Rose, soyez modeste et sage, N'imitez pas votre maman; Respectez-la, car à son âge On revient de l'égarement. Croyez à son expérience; On va plus loin qu'on ne voudrait, Quand on est par droit de naissance La fille du caberet.

bis.

Rose est modeste autant que belle, Ne la voyez-vous pas rougir Du mement qu'on a l'œil sur elle; Bientôt son cœur pourra choisir. Il faudrait un garçon qui gagne, Un beau compagnon qui dirait: Je vais emmener en campagne La fille du cabaret.

bis.

CASTA.



Avez-vous rencontré Dans un bois, dans un pré, Au bord d'une fontaine Une vierge sereine Qui ne regarde pas Ceux qui suivent ses pas:

C'est Casta! de qui la paupière Voile toujours l'œil bleu; C'est Casta qui jusqu'à Dieu Fait monter sa prière.

O vous tous allez voir Le matin et le soir Cet ange dans l'église; Voyez la foule éprise Entourer de ses flots Ce lis à peine éclos.

C'est Casta! de qui la paupière Voile toujours l'œil bleu; C'est Casta qui jusqu'à Dieu Fait monter sa prière.

Ses longs cheveux tressés, Ses yeux quoique baissés, Sa candeur et sa grâce Attirent sur sa trace Plus d'un adolescent, Qui s'arrête en pensant:

C'est Casta! de qui la paupière Voile toujours l'œil bleu; C'est Casta qui jusqu'à Dieu Fait monter sa prière.

L'HOSPITALITÉ.

A MADAME B***.

⊳:0-∈

N'es-tu que la déesse antique Vivante en un marbre sculpté, Vertu pieuse et domestique Qu'on nomme l'hospitalité? Tu m'apparais sous une image Qui parle mieux à mon regard : C'est en un riant paysage Une hôtesse bonne et sans art.

Eh! bonjour madame l'hôtesse! Du logis tirez les verroux; — α Sur le seuil laissez la tristesse » Et venez, vous êtes chez vous.»

Sa maison est l'hôtellerie Qui d'enseigne n'a pas besoin; L'avenue est verte et fleurie, Son parfum l'annonce de loin. Son escalier de pierre grise Est doux au pas de l'êtranger, Qui sent au passage une brise De chèvrefeuille et d'oranger, Eh! bonjour madame l'hôtesse
Du logis tirez les verroux.

— « Sur le scuil laissez la tristesse
» Et venez, vous étes chez vous.»

Si l'estomac vous sollicite, Entrezi voire couvert est mis; La table n'est point si petite Qu'on n'y reçoive ses amis. Le dressoir chargé de vaisselle Excite un curieux coup d'œil; Le vin rit, la nappe étincelle, Il fant céder à cet accupil.

Eh! bonjour madame l'hôtesse!
Du logis tirez les verroux;
— « Sur le seuil laissez la tristesse
» Et venez, vous êtes chez vous.»

L'hôtesse à manger vous invite, L'hôte joyeux sert d'échanson, Et souvent le diner s'acquitte Avec une simple chanson. Il faut ouir, au choc des verres, Ces accords sans diapason où s'épanchent les cœurs sincères A faire trembler la maison.

Eh! bonjour madame l'hôtesse! Du logis tirez les verroux; — « Sur le seuil laissez la tristesse » Et venez, vous êtes chez vous, »

Voici la clé de la cellule:
Un lit de moine vous attend;
Du crépuscule au crépuscule,
On dort, le rossignol chantant.
A l'aube, un doux bruit vous éveille,
Concert de sons et de couleurs:
De pinson, de bouvreuil, d'abeille,
Dans le feuillace et dans les fleurs.

Eh! bonjour madame l'hôtesse!
Du logis tirez les verroux;
— « Sur le seull laissez la tristesse
• Et venez, vous êtes chez vous.»

Rien ne vous manque, ni l'eau pure, Ni la toile fraiche l'été. Ni tous les soins qu'on se figure En révant l'hospitalité. Oh! la Providence fidèle Protégera votre foyer! On dit que le nid d'hirondelle Bénit le toit hospitalier.

Adieu donc! madame l'hôtesse! Du logis poussez les verroux; Sur le seuil je vois la tristesse Quand il faut quitter de chez vous.

LE CHAUFFEUR DE LOCOMOTIVE.

z. ⊕.≪

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Ancun cheval n'est ton rival.

La braise flambe en tes prunelles Et tu reluis comme un miroir. As-tu des pieds, as-tu des ailes, Ma locomotive au flanc noir? Yoyez ondoyer sa crinière, Entendez son hennissement; Son galop est un roulement D'artillerie et de tonnerre.

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

Jadis on chargeait d'une troupe Le dos large des éléphants; Je traine tout un monde en croupe D'hommes, de femmes et d'enfants. D'après une vieille croyance, Il me semble être Lucifer Qui menait les gens en enfer En levant l'archet de la danse.

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffie! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

Je tiens mon grappin de chauffage, Comme sa barre un vieux forban; En regardant le paysage Se dérouler comme un ruban. Ah! c'est une bien grande ivresse De fendre l'air, comme un oiseau. Avec du charbon et de l'eau. Mes bras noirs font cette vitesse.

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

De la chose la plus commune On peut tirer un grand parti; Longtemps ce moyen de fortune Au fond de l'âtre s'est blotti. Chacun voyait dans sa marmite La vapeur bouillonner et fuir, Sans songer à son avenir; Dien! que notre vue est petite!

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

Les rouliers et les aubergistes En voyant ces nouveaux chemins Font des mines longues et tristes , Nous leur ôtons le pain des mains. Avec la vapeur, patience! La terre se défrichera , Fructifira , s'enrichira , Partont circulera l'aisance.

Donne l'avoine à ton cheval Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

Allons, ô ma locomotive! Tes rails nous mènent au progrès, La génération hàtive Appelle des ombrages frais. Plus de frontières, plus de guerre! Nous sommes las du sang versé. Peuples! de tout le mai passé Buyons l'oubli dans un grand verre.

Donne l'avoine à ton cheval! Sellé, bridé, siffle! et qu'on marche! Au galop, sur le pont, sous l'arche, Tranche montagne, plaine et val; Aucun cheval n'est ton rival.

L'HOMME DE LA ROCHE.

ಎ.ಿ.ಡ

Je suis l'homme de la roche, On tremble à mon approche.

J'ai mon troupeau pour me nourrir, Mon troupeau de chèvres errantes; Et leur lait, qui ne peut tarir, Sent le thym et les amarantes. Un brigand du pays voisin, Pour un peu de lait de ces chèvres, Chaque soir approche à mes lèvres Son eutre de viu. Je suis l'homme de la roche, On tremble à mon approche,

La montagne abonde en chevreuil,
Malheur au gibier qui s'arrête
A la distance de mon œil,
Pai toujours une balle prête.
Je suis bon pour un coup de main,
Et les brigands de la contrée
Me font partager la curée
Sur le grand chemin.

Je suis l'homme de la roche, Ou tremble à mon approche.

J'ai des refrains et des chansons Pour les bergères des collines Qui cueillent parmi les buissons Les mûres et les avelines. Ma voix est un souffle du mal, Malheur à celle qui m'écoute, Mon chant lui verse goutte à goutte Un philtre infernal.

Je suis l'homme de la roche , On tremble à mon approche.

JE VEUX BATTRE LES NOIX.

>-**(**-€

Vite, ma ménagère, Ma bouteille et mon verre Et mon bonnet de molleton! Ce soir je veux tout battre, Faire le diable à quatre, Jeanne, apporte-moi mon bâton.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule! Déjà tu fais ta grosse épaule: Gare au chignon, gare à tes doigts, Je veux battre les noix.

L'année est bonne à pendre, On ne pourra rien vendre, On fera bien comme on pourra S'il arrive une guerre!... Jusqu'aux pommes de terre Qui sont mortes du choléra!

Jeanne, prends garde aux coups de gaule! Déjà tu fais ta grosse épaule : Gare au chignon, gare à tes doigts, Je yeux battre les noix. On a peur d'un déluge*, Moi, j'aurais un refuge Contre le jugement dernier. Quand il pleuvait à verse, J'ai mis ma tonne en perce, Et monté la cave au grenier.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule! Déjà tu fais ta grosse épaule : Gare au chignon, gare à tes doigts, Je veux battre les noix.

La campagne est en perte, Notre vendange est verte... Elle est plus verte qu'un lézard Qui dans un pré s'ennuie Après un mois de pluie.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule? Déjà tu fais ta grosse épaule: Gare au chignon, gare à tes doigts: Le veux battre les noix.

J'aurai la langue noire, Je ne pourrai pas boire Tout mon content de ma boisson; Jeanne! reste tranquille,

De l'inondation de 1845.

A ta quenouille file, Et ne me fais pas de garçons.

Jeanne, prends garde aux coups de gaule? Déjà tu fais ta grosse épaule : Gare au chignon, gare à tes doigts, Je veux battre les noix.

BARCAROLLE.

3-Q-G

Voguons, ma belle amie, Sur l'eau bleue endormie, Sans souci de ramer. (bis) Laissons pendre les rames Et s'en aller nos âmes Sur la pente d'aimer. (bis)

Suivons la pente si douce, Sans regarder la rive fuir : L'amour agite l'aile et pousse Notre barque avec un soupir.

Voguons, ma belle amie, Sur l'eau bleue endormie. Sans souci de ramer. (bis) Laissons pendre les rames Et s'en aller nos âmes Sur la pente d'aimer.

(bis)

J'ai peur quand votre corps se penche l'our cueillir l'iris à fleur d'eau; Voyez-vous! sous l'écume blanche, Dans le sable dort un tombeau.

Voguons , ma belle amie , Sur l'eau bieue endormie , Sans souci de ramer. (bis) Laissons pendre les rames Et s'en aller nos âmes Sur la pente d'aimer. (bis)

Ah! suspendez, sans plus rien dire, A mon cou vos deux bras nacrés; Et si notre barque chavire, Nous ne serons pas séparés.

Voguons, ma belle amie, Sur l'eau bleue endormie, Sans souci de ramer. (bis) Laissons pendre les rames Et s'en aller nos âmes Sur la pente d'aimer. (bis)

Nos corps unis, sur le rivage, Dans l'herbe s'enseveliront, Et dans quelque rose sauvage Nos deux âmes refleuriront.

Voguons , ma belle amie , Sur l'eau bleue endormie , Sans souci de ramer . (bis) Laissons pendre les rames Et s'en aller nos âmes Sur la pente d'aimer . (bis)

LE COCHON.



Entrons-nous dans cette chaumière D'où sort la bonne odeur du lard? La soupe aux choux à sa manière Fait les doux yeux: prenons-y part. Le pauvre que nourrit sa graisse Du cochon ne parle point mal. Laissons l'orgueil et la paresse Insulter ce noble animal.

Saint Antoine ouvre tes oreilles, Retrousse un peu ton capuchon: Nous allons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

Enfant bâtard de la nature Le cochon fut le sanglier; Mais l'homme a remplacé la hure Par le grouin plus familier. Il a de sa vieille origine Gardé l'œil vif, le pied fourchu; Au poids du ventre et de l'échine On reconnaît un roi déchu.

Saint Antoine ouvre tes oreilles , Retrousse un peu ton capuchon : Nous allons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

Le cochon n'est pas difficile:
Dans le fumier, dans les égouts,
La nourriture la plus vile
Ne répugne point à ses goûts.
Mais, en philosophe, il préfère
Le gland, le fruit du châtaignier,
La pomme de terre et l'eau claire
A la fanse, à l'eau du bourbier.

Saint Antoine ouvre tes oreilles , Retrousse un peu ton capachon : Nous allons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

Un bon porcher jamais ne laisse Les verrats pourrir sous leurs toits : En pleine terre il les engraisse Et dans les vieux fournils des bois, Dans la grande mare il les baigne, Les frotte avec du romarin; Quand ils sont malades, les saigne, Et leur fait boire un coup de vin.

Saint Antoine ouvre tes oreilles, Retrousse un peu ton capuchon: Nous allons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

Le porc flaire la truffe noire
Comme un chien d'arrêt la perdrix.
D'aucuns sont vendus à la foire,
Les autres salés au logis.
Sur les feux de réjouissance
Comme on saute à califourchon
Dans nos vieux villages de France,
Quand on saigne et brûle un cochon.

Saint Antoine ouvre tes oreilles, Retrousse un peu ton capuchon: Neus ailons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

C'est tonjonrs aux veilles de i_{so.} Qu'on tue un beau périgourdin, Il est bon des pieds à la têle: D'abord on mange le boudin. Si la fête est carillonnée On décroche le vieux jambon, Qui s'enfume à la cheminée; Le vin blanc le fait trouver bon.

Saint Antoine ouvre tes oreilles, Retrousse un peu ton capuchon : Nous allons chanter les merveilles Et les qualités du cochon.

LA JEUNE FILLE D'INSPRUCK.



Sur la haute branche De l'épine en fleurs , La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

Le matin, elle avait encore Un nid au-dessus des buissons, Un nid qui jetait à l'aurore Sa part de joyeuses chansons : Mais, depuis l'aube, une ingénuc Aimant les ficurs, aimant les nids Jusqu'a ces buissons est venue, Où nids et fleurs sont réunis :

Sur la haute branche De l'épine en fleurs. La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

La vierge à Phumeur enfantine, Capricieuse dans ses vœux, Cueillit d'abord de l'aubépine Pour en mêter à ses cheveux; Le nid de la branche élevée Excita son jeune désir. Hélas! l'innocente couvée A gazouiller prenaît plaisir.

Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

Voyant que la branche était haute, L'enfant se pendit aux rameaux, Sans songer que c'est une faute D'arracher aux nids leurs oiseaux. La mère s'était envolée, De ses plaintes remplissant l'ais, Or, sous l'aubépine étoilée, Dormait un lac profond et clair

> Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

En atteignant au nid de mousse, Son beau corps avait fait ployer L'aubépine dont la secousse La fit tomber et se noyer. Le soir on l'avait retrouvée, Sous l'azur, sur le sable d'or; Tenant encore la couvée, Elle semblait vivante encor.

Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

LA CHANSON DE LA SOIE.

200 C

C'est du pays bleu de la Chine, Contrée où fleurit l'inconnu Et plus d'une plante divine, Que le mûrier blanc est venu. Sa feuille est soyeuse et fertile, Le ver à soie, en la rongeant, A son insu dévide et file Un écheveau d'or et d'argent.

Filez moulins, glissez navettes.

Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours.

Les plus célèbres filandières, Les Parques, Minerve, Arachné, Ont brisé fuseaux et filières, Lorsque le ver à soie est né. On peut comparer la finesse De son linceul, brillant réseau Aux fils blanes que la Vierge laisse S'éparpiller de son fuseau.

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours.

L'an deux mille, une fée en Chine, Surnommée Esprit du mûrier, De ses jardins fit une usine, Du ver à soie un ouvrier, Un beau jour, la France l'accueille, Et, dardant son plus chaud rayon, Du mûrier fait pousser la feuille, La soie est tissée à Lyon.

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours. La soie au courant bleu du Rhône Se trempe aussi bien que le fer; Voyez luire le satin jaune, Le rose ou blanc, le bleu, le vert: Quand une fille ou blanche ou noire Danse dans l'éclat du satin, Dans le velours ou dans la moire, C'est comme un ravon du matin.

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours.

Que de métiers! que de bobines! Que de travaux et d'œuvres d'art! Quel essor donnent aux machines Vaucanson et l'humble Jacquart! Quand l'inscete a fini sa tâche, Des milliers de doigts sont en jeu, Les fils sont croisés sans relâche, L'homme achève l'œuvre de Dieu.

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours,

Dans ce labyrinthe des fées , L'esprit émerveillé se perd. Mais combien d'âmes étouffées Dans ce travail, comme le ver! J'entendais une jeune fille Dire en pleurant sur son fuseau: « Je suis comme l'humble chenille,

» Et je file aussi mon tombeau. »

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours.

A vos fuseaux, chantez fileuses. Chante canut à ton métier, Car vos heures laborieuses Fleuriront comme l'églantier. Voilà votre tour qui s'avance: Voyez le bal étincelant Où chaque épousée entre en danse, En beaux habits de satin blanc.

Filez moulins, glissez navettes, Tissez le satin, le velours; Faites des robes de toilettes, Faites des nids à nos amours.

LE CHANT DU VOTE.

≫-⊘-∈

De Février gardons mémoire, Ne laissons point perdre les fruits Conquis au jour de la victoire Par les pavés et les fusils. Mélant sa blouse à l'uniforme, Le peuple au bourgeois confondu Acclamait: « Vive la Réforme!» La République a répondu:

O République tutélaire, Ne remonte jamais au ciel , Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel!

La République militante Lasse de voir le sang couler, De sa robe a fait une tente Où tous peuvent se rassembler. Plus de paria, plus d'ilote, Chacun a son droit de cité, Et sur son bulletin de vote Peut écrire sa volonté.

O République tutélaire

Ne remonte jamais au ciel, Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel!

Du jour qu'avec indépendance Chacun peut exprimer son vœu, En face de sa conscience, Le scrutin est la voix de Dieu. Plus de tyran qui vous domine Au nom d'un caprice mouvant; Tous ont parlé... chacun s'incline Comme les cèdres sous le vent.

O République tutélaire, Ne remonte jamais au ciel, Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel!

Plus de sujet qui ploie et tremble
Sous le poids d'un sceptre ou d'un nom;
Dans le forum quand on s'assemble,
Chaeun dit oui, chaeun dit non.
Ah! qu'une surprise nocturne
N'attente jamais au scrutin!
Montons la garde autour de l'urne,
C'est l'arche de notre destin.

O République tutélaire, Ne remonte jamais au ciel, Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel. Quand la vapeur est comprimée, Elle couve une explosion, La plainte du pauvre enfermée Fait lever l'insurrection. Faibles nains, vos pieuses ligues Ne font qu'attiser le volcan : Gardez-vous de toucher aux digues Oui tiennent encor l'Océan!

O République tutélaire, Ne remonte jamais au ciel, Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel

S'il est vrai qu'une tourbe infame, Disposant du fer et du feu, Veuille enchaîner le corps et l'âme Du peuple, ce vrai fils de Dieu; Fais voir, en déjouant la ruse, O République! à ces pervers, Ta grande face de Méduse Au milleu de rouges éclairs!

O République tutélaire, Ne remonte jamais au ciel, Idéal incarné sur terre Par le suffrage universel!

LES FILETS.

>-0-α

Le pêcheur tient sur son épaule Son grand filet armé de plomb. Ses enfants pleurent sur le môle, Leur mère trouve le temps long; Le filet se déploie et plonge, De la pêche dépend leur sort. Et bientôt, ce n'est point un songe, Mille poissons dansent au bord.

Que l'eau soit clémente ou perfide,

Que le filet soit lourd ou vide,
Le pécheur aime, et dans l'amour
Il trouve, quand l'onde est trompeuse,
Une péche miraculeuse
Qui le fait vivre au jour le jour.
Pour le chaume, quelle richesse!...
Mais le pécheur sur son chemin
Voit des frères dans la détresse,
A son filet tendre la main:
Hommes et femmes en guenilles,
Enfants nus qui n'ont pas mangé;
Prenez pour vous et vos familles,
Mon grand filet a dégorgé.

Que l'cau soit clémente ou perfide, Que le filet soit lourd ou vide, Le pécheur aime, et dans l'amour Il trouve, quand l'onde est trompeuse, Une pêche miraculeuse Oui le fait vivre au jour le jour.

Le pécheur au logis rapporte. Un seul poisson ! ce sont des cris; Car en le guettant de la porte, En sa bonne œuvre on l'a surpris : On gronde, cependant on mange : L'hôtesse, en partageant la chair Du poisson d'or, bonheur étrange ! Y yoit luire un diamant clair.

Que l'eau soit clémente ou perfide, Que le filet soit lourd ou vide, Le pécheur aime, et dans l'amour Il trouve, quand l'onde est trompeuse, Une péche miraculeuse Oui le fait vivre au jour le jour.

Le rêve de la bonne femme Transforme son chaume en palais; La voilà fière et grande dame, Elle foule aux pieds les filets; L'époux eut de la fine pierre, Chez le joaillier, vingt écus d'or; Mais la famine et la misère, Au retour le guettaient encor.

Que l'eau soit clémente ou perfide, Que le filet soit lourd ou vide, Le pécheur aime, et dans l'amour Il trouve, quand l'onde est trompeuse, Une péche miraculeuse Qui le fait vivre au jour le jour.

Nous n'avons ni filet ni rame, Disent en chœur les malheureux; Le pécheur sent faillir son âme, Et son or se partage entr'eux. Au logis, nouvelle tempéte, Mais lui, certain de l'apaiser, De sa voix aimante répète Son chant suivi d'un long baiser:

Que l'eau soit clémente ou perfide, Que le filet soit lourd ou vide, Le pécheur aime, et dans l'amour Il trouve, quand l'onde est trompeuse, Une péche miraculeuse Qui le fait vivre au jour le jour.

LA ROMANCE DU PEUPLIER.

(Fétrier 1850).

--

Un beau peuplier d'Italie Jusqu'à ma fenêtre montait; A sa pointe, un oiseau chantait Une chansonnette jolie Que ma voix gaiment répétait Pour chasser la mélancolie.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Avant d'être sur cette place Et de briller en plein Paris, Épandant sur nos vieux débris Un air de fraicheur et de grâce, En un vallon, loin de nos cris, Il se balançait dans l'espace.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier,

Pour célébrer une naissance , Un baptéme de liberté, Février l'avait transplanté En un jour de réjouissance ; Ah! pourquoi nous avoir ôté Ce gai symbole d'espérance.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je me sentais bonne et plus pure, Quand je voyais dedans le vent, Mon gentil peuplier mouvant Comme une longue chevelure; Je croyais qu'il était vivent, J'en veux avoir une bouture. En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Je te planterai dans la terre, Rameau chéri, près de mes fleurs, Qui pour moi sont toutes des sœurs, Et je t'appellerai mon frère. Tu m'aimeras, et si je meurs, Tu me suivras au cimetière.

En fagots on vient de lier
Les branches
De mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

LE CUIRASSIER DE WATERLOO.

>••

Lorsque notre moderne France A Waterloo sembla périr, On a vu la Sainte-Alliance En grand gala se réjouir; La province fut rançonnée, Le paysan porta ses liards, Et l'ouvrier sur sa journée Fournit l'appoint de trois milliards.

Rentre ta béte à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterleo!

Géricaut, ta mâle peinture De la France exprime le deuil; Ton cuirassier haut de stature Roule des larmes dans son œil; Son easque d'un acier livide Couvre son front humillé; Son cheval qu'il tient par la bride Marche au pas et traine le pié.

Rentre ta bête à l'écurie,

Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie. Beau cuirassier de Waterloo!

Mais dans l'ombre de sa prunelle, Luttant contre le désespoir, Il point une blanche étincelle Comme un astre dans un ciel noir Sa main froisse encor la dragonne Du sabre au fourreau prisonnier; On dirait que le clairon sonne Et réveille le cuirassier.

Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,
Beau cuirassier de Waterloo.
Dix-huit-cent-trente le relève
Et rattache ses éperons;
Remonté sur sa bête il rêve,
Gagner encor triples chevrons.
Cette moustache grise effleure
Le drapeau de la liberté,
Mais quelques jours passés il pleure
Dix-huit-cent-trente escamoté.
Rentre ta bête à l'écurie,
Ton cheval si fier au galop,
Et va pleurer sur ta patrie,

Bean entrassier de Waterloof

La foule marche aux Tuileries, C'est le vingt-quatre Février. Soudain aux troupes aguerries Apparaît le beau cuirassier: De son grand cheval fantastique Il cutraine tous nos soldats Qui devinant la République, Au nemble tendent leurs deux bras.

Rentre ta bête à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterloo!

Va donc, République guerrière!
Cours affranchir les Apennins,
La Hongrie et l'Europe entière!
Mais nous ne sommes que des nains,
Quand jusqu'aux frontières de France
Les Radetzkis sont revenus,
On n'a pas mis dans la balance
Le sabre du Gaulois Brennus.

Rentre ta bête à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterloo!

Pourtant nos lames étaient bonnes Qui se rouillent dans le fourreau; Nous aurions brisé les couronnes En respectant chaque drapeau. La République s'est trompée. Est-ce aux mains de ses vrais amis Qu'elle a confié son épée Et les clefs de notre pays?

Rentre ta bête à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterloo!

Naguères un reflet de gloire
Illumina notre avenir,
Le plus grand nom de notre histoire
Revint comme pour nous unir.
L'ancien bouleversa la carte,
Que faire avec un pareil nom?
Il fallait rester Bonaparte
Et se rappeler Washington.

Rentre ta bête à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterloo!

Allons, mon cheval de bataille!
Il ne te reste qu'à mourir.
Nous ne faisons plus rien qui vaille,
Nous ne pouvons plus te nourrir.
Sur tes vieux jours la République
Un râtelier d'or te devrait.

Mais une race famélique A ta place mange au budget.

Rentre ta bête à l'écurie, Ton cheval si fier au galop, Et va pleurer sur ta patrie, Beau cuirassier de Waterloo!

LE JOUR DES MORTS A LA CAMPAGNE.

(2 morembre 4847)

>⊹≎-∈

Depuis trente ans que je suis dans ma chambre Seul, sans ma femme, et sans enfants depuis, Dès le matin, quand vient le deux novembre, A mon chapeau j'attache un brin de buis. Le long des prés voilés de brume gtise, Mon crépe au bras, je marche sans rien voir, Je suis le son du glas jusqu'à l'église Dont le portail est habillé de noir:

De profundis! Mon Dicu, conduisez l'âme De mes enfants et de ma femme, De mes parents, de mes amis, Et des morts de tous les pays Dedans votre saint paradis.

L'église encor plus pleine qu'au dimanche De gens qui sont pliés sur leurs genoux, Sous son drap noir semé de larmes blanches Semble une épouse en deuil de son époux. L'orgue tonnant plus fort que la tempête A pleins poumons siffie au dies iræ; Du jugement on dirait la trompette, Dans un étau je sens mon œur serré.

De profundis!

Mon Dieu, conduisez l'âme De mes enfants et de ma femme, De mes parents, de mes amis, Et des morts de tous les pays, Dedans votre saint paradis.

Après on va prier au cimetière, Sous les sureaux, dans l'herbe agenouillés; Ainsi je passe une journée entière Le corps tout raide, et les genoux mouillés; Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure, Eux qui sont là tout le long des hivers; Au moins l'été, leur couchette est moins dure Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.

De profundis! Mon Dieu, conduisez l'àme De mes enfants et de ma femme, De mes parents, de mes amis, Et des morts de tous les pays, Dedans votre saint paradis.

Mon buis béni, sur leur corps je te plante, Conserve-toi vert, jusqu'à la saison Où la fleur point, où la fauvette chante, Adieu mes morts! Je rentre à la maison; Mais dans ma tête, en rentrant, je repasse Tous mes anciens dont j'ai perdu le nom; On dit qu'ils ont tous déserté la place Et les plus grands, même Napoléon.

De profundis!
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
De mes parents, de mes amis,
Et des morts de tous les pays,
Dedans votre saint paradis.

Si ce héros qu'un vieux soldat regrette Est, comme on dit, à Paris enterré, Quand va fleurir, en mars, la violette, Pirai le voir et je le fleurirai Avant d'aller moi-même en la demeure Où l'empereur est l'égal du berger; Car, comme un autre, il faudra que je meure. Depuis trente ans Dieu me doit mon congé.

De profundis! Mon Dieu , conduisez l'âme De mes enfants et de ma femme, De mes parents, de mes amis, Et des morts de tous les pays, Dedans votre saint paradis.

LES DEUX COMPAGNONS DU DEVOIR.

p-€-α

Deux gais compagnons du desoir Cheminaient sur le tour de France, Ayant leurs bras pour tout avoir, Leur travail pour toute espérance. De leurs cannes à long pommeau Ils étayaient leurs pas rapides, Et laissaient dans chaque hameau Rires francs et bouteilles vides.

Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Tous deux ils s'étaient reneontrés A l'embranchement d'une route, Et comme ils étaient altérés, Sous la tonnelle on but la goutte. Mélant aux plus joyeux propos Un petit brin de politique, On cût dit qu'ils vidaient les pots Pour arroser la République.

Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Nous avons le gouvernement, Disaient-ils en choquant les verres; Mais il faut de l'entendement, Et,se consulter entre frères. Nous sommes rois par le serutin, Mais il faut choisir le plus digne. On ne fait que du méchant vin Quand on ne pioche pas la vigne.

Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Méfions-nous du raisonneur Qui tend à l'ouvrier un piège, Parlant de famille et d'honneur, Pour restaurer le privilège. Nous avons aussi femme, enfants, Une mère, un père invalide; Et dans nos deux bras triomphants Une propriété solide. Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Gardons-nous du faux ouvrier Qui se fait élire d'emblée Pour sa blouse et son tablier, Et nous renie à l'assemblée. Pour éviter la trahison, Nommons des hommes à l'épreuve De la balle et de la prison:

Déjà la République est veuve.

Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Si la République périt,
Nous serons à ses funérailles,
Car son droit divin est écrit
Au plus profond de nos entrailles.
Quelques-uns voudraient nous lier
Comme des bœufs à l'attelage;
Mais nos œurs ue savent plier,
Et nos âmes pas dayantage.

Où marches-tu, gai compagnon? Je m'en vais conquérir la terre; J'ai remplacé Napoléon, Je suis le prolétaire.

Tandis que les deux compagnons Jasaient en frappant sur la table, Deux servantes, aux gros chignons, Les reluquaient d'un air aimable. Ce doit être de bons maris, Dit l'une à la joue empourprée... Leurs entretiens furent surpris : Fut dit, fut fait dans la soirée.

Où marches-tu, gai compagnon?

Je m'en vais conquérir la terre;

J'ai remplacé Napoléon,

Je suis le prolétaire.

LE PAIN.

(4846 - 4847)

>◊-

Quand dans l'air et sur la rivière Des moulins se tait le tic-tac, Lorsque l'âne de la meunière Broute et ne porte plus le sac, La famine, comme une louve, Entre en plein jour dans la maison; Dans les airs un orage couve, Un grand cri monte à l'horizon.

On n'arrête pas le murmure Du peuple, quand il dit : J'ai faim; Car c'est le cri de la nature : Il faut du pain!

La faim arrive du village Dans la ville par les faubourgs, Allez donc barrer le passage Avec le bruit de vos tambours; Malgré la poudre et la mitraille, Elle traverse à vol d'oiseau, Et sur la plus haute muraille Elle plante son noir drapeau.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain!

Que feront vos troupes réglées ?

La faim donne à ses bataillons
Des armes en plein champ volées
Aux prés, aux fermes, aux sillons:
Fourches, pelles, faux et fancilles;
Dans la ville, au glas du toesin,
On voit jusqu'à des jeunes filles
Sous le fusil broyer leur sein.

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit: J'ai falm;
Car c'est le cri de la nature;
Il faut du pain!

Arrêtez dans la populace Ceux qui portent fusils et faux; Faites dresser en pleine place La charpente des échafands : Aux yeux des foules consternées, Après que le conteau sanglant Aura tranché leurs destinées , Un eri s'élèvera du sang.

On n'arrête pas le murmure Du peuple, quand il det : J'ai faim ; Car c'est le cri de la nature : Il faut du pain!

C'est que le pain est nécessaire Antant que l'eau, l'air et le feu. Sans le pain on ne peut rien faire; Le pain est la dette de Dieu. Mais Dieu nous a payé sa dette A-t-il refusé le terrain? Le soleil luit sur notre tête, Et peut toujours mûrir le crain.

On n'arrête pas le murmure Du peuple, quand il dit : J'ai faim; Car c'est le cri de la nature : Il faut du pain!

La terre n'est pas labourée, Et le blé devrait, abondant, Jaunir la zône tempérée, Et, du pôle au tropique ardent; Déchirons le sein de la terre, Et, pour ce combat tout d'amour, Changeons les armes de la guerre En des instruments de labour.

On n'arrête pas le murmore
Du peuple, quand il dit: J'ai faim;
Car c'est le cri de la nature:
Il fant du pain!

Que nous font les querelles vaines Des cabinets européens? Faudrait-il encor pour ces haines Armer nos bras cyclopéens? Du peuple océan qui se rue Craignez le flux ou le reflux; Donnez la terre à la charrue, Et le pain ne manquera plus.

On n'arrête pas le murmure Du peuple, quand il dit: J'ai faim; Car c'est le cri de la nature; Il faut du pain!

LA CHANSON DES PRÉS.

⊳-0--**q**

Savez-vous la chanson des prés, Qui porte à la mélancolie? Allez l'entendre, et vous verrez Qu'elle est jolie. (bis)

C'est la chanson que l'on entend Dans la saison de la verdure, Quand dans la grande herbe on s'étend, Et qu'on n'a pas l'oreille dure. Le vent dans les chalumeaux verts, L'insecte dans les fleurs mi-closes, Chantent et modulent des airs Dont pâmeraient les virtuoses.

Savez-vous la chanson des prés, Qui porte à la mélancolie? Allez l'entendre, et vous verrez Qu'elle est jolie. (bis)

Entendez-vous au creux du val Ce long murmure qui serpente? Est-ce une flûte de cistal? Non, c'est la voix de l'eau qui chante; Et ces gémissements partis De ce feuillage de noisette : Ne touchez pas à ses petits! C'est la chanson de la fauvette.

Savez-vous la chanson des prés, Qui porte à la mélancolie? Allez l'entendre, et vous verrez Qu'elle est jolie. (bis)

Les bœufs, les vaches, les brebis Dans les prés ont la voir moins rude; A l'étable c'est du pain bis, C'est du miel dans la solitude. Bélements et mugissements, Là vous me plaisez davantage; Les airs des pâtres sont charmants Dans la senteur du pâturage.

Savez-vous la chanson des prés, Qui porte à la mélancolie? Allez l'entendre, et vous verrez Qu'elle est jolie- (bis)

Voyez derrière ce buisson Luire ce jupon d'écarlate; Écoutez bien cette chanson, Comme une fusée elle éclate. Cette bergère au tein thâlé, Sous le charme de sa roulade, Va vous tenir ensorcelé Tant que durera sa ballade.

Savez-vous la chanson des prés, Qui porte à la mélancolie? Allez l'entendre, et vous verrez Qu'elle est jolie. (bis)

LA COMPLAINTE DE CLAUDIE.

A GEORGE SAND,



Je voudrais avec mélodie En prenant le ton-langoureux Chanter l'histoire de Claudie Aux paysans, aux amoureux.

Claudie était jolie et sage. Un séducteur, un beau diseur, Lui promettant le mariage Parvint à lui ravir son cœur.

Claudie en secret fiancée , Sans être épouse mit au jour Un fils , et , mère délaissée N'abandonna point son amour. Cher nouveau-né! de la mamelle Sa mère en pleurant le nourrit, Mais douce à la fois et cruelle, Un beau matin, la mort le prit.

Depuis, seule avec son vieux père, Faisant la moisson avec lui, Elle glane son dur salaire Aussi triste que Noēmi.

Le père est vieux, la fille est fréle, lls ne font qu'une raie à deux: Sylvain qui moissonne près d'elle A la paye, en tombe amoureux.

Mais Grand-Rose (c'est la fermière) Brûlant en secret pour Sylvain, Veut chasser la fille et le père Qui font obstacle à son dessein.

Or le séducteur de Claudie A Grand-Rose fait les doux yeux Et redoutant quelque infamie Tient de méchants propos contre eux.

Cet homme, par ses caquetages, Les met tous comme chat et chien; Il aurait brouillé vingt ménages Plutôt que d'arranger le sien.

Le vieillard abrite sa fille Entre ses deux bras vacillants Brisés par l'âge et la fancille, A l'ombre de ses cheveux blancs.

Puis il bénit la gerbe haute, Sépare la paille du blé, Confond le crime, absout la faute Et le coupable est dévoilé.

Donc Sylvain épouse Claudie Et l'on chasse le ravisseur; La dot par Grand-Rose arrondie Assure aux époux le bonhenr.

Devant les scènes de ce drame J'ai pleuré, mêmement j'ai ri; L'auteur, dit-on, est une dame Qui l'a glané dans le Berri.

1852.

>⊕≪

C'est dans deux ans, deux ans à peine Que le coq gaulois chantera; Tendez l'oreille vers la plaine, Entendez-vous ce qu'il dira? Il dit aux enfants de la terre Qui sont courbés sous leur fardeau; Voici la fin de la misère, Mangeurs de pain noir, buveurs d'eau.

Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux , Viens , en déployant ta bannière , Dix-huit cent cinquante-deux (bis):

Du peuple enfin voici le règne,
Tout autre prétendant n'est rieu,
A moins toutefois qu'il ne daigne
Se dire un simple citoyen.
Est-il une place plus haute,
Un plus grand honneur sous le ciel
Que d'être accueilli comme un hôte
A ce banquet universel!

Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux , Viens , en déployant ta bannière , Dix-huit cent cinquante-deux (bis/!

Des Bourbons la double famille En France ne réussit plus ; Qu'un instant leur fortune brille . Ce n'est que flux et que reflux . Sur son rocher de Sainte-Hélène Napoléon s'est vu briser; Maitre de la puissance humaine , Charles-Quint sut la déposer. Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux , Viens , en déployant ta bannière , Dix-huit cent cinquante-deux (bis)!

O rois! votre pourpre est fanée, Ne la teignez pas dans le sang; Ne disputez pas une année Au progrès toujours grandissant. L'idée est aujourd'hui rapide Plus que les chevaux et les cerfs; Elle dépasse qui la guide, Elle broiera tous nos vieux fers.

Des monts sacrés où a lumière Forge ses éclairs et ses feux, Viens, en déployant ta bannière, Dix-huit cent cinquante-deux (bis)!

La République jusqu'à Vienne, Et jusqu'à Rome a pris son vol; Il faudra bien qu'elle y revienne, Elle a son germe dans le sol. D'ailleurs de Paris elle guette L'Eurepe, les rois et les cours, Comme on voit pendant la tempête La foudre menacer les tours.

Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux, Viens, en déployant ta bannière, Dix-huit cent cinquante-deux (bis)!

Rois, faites-vous tirer les cartes, Assis au coin de votre feu. Fortune, faut-il que tu partes! Tous les piques sont dans le jeu-Encore ce valet de pique! Paris vous envoie un courrier; Son message est la République: Faites brûler vif le sorcier.

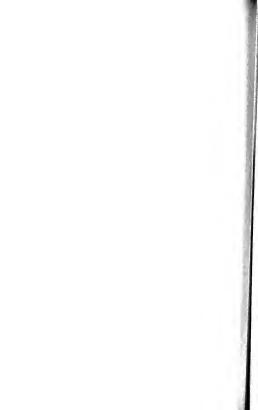
Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux, Viens, en déployant ta bannière, Dix-huit cent cinquante-deux (bis)!

C'est donc un bandeau symbolique Dont le temps a couvert vos yeux, Qu'il dérobe la République A vos regards insoucieux? Votre grandeur fut un nuage; Vos sceptres, désormais ternis, Seront des bâtons de voyage. Allez, rois, yous êtes bannis!

Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux. Viens, en déployant ta bannière, bix-huit cent cinquante-deux (bis)! Faudra-t-il que vos doigts débiles, Réduits aux vils expédients, Usent nos dernières sébiles? Nous n'aurons plus de mendiants! Bon vieillard, mettez-vous à table, Mangez, faites-nous la leçon; Buvez, contez-nous une fable, Ou chantez-nous une chanson.

Des monts sacrés où la lumière Forge ses éclairs et ses feux , Viens , en déployant ta bannière , Dix-huit cent cinquante deux (bis):





CHANTS NOUVEAUX.

LA CHANSON DU BLÉ.

⇒0~

C'est par grand soin et grand courage Qu'on fait aux champs venir le blé, A la sueur de son visage Et le corps du soleil brûlé: De ses ongles gratter la terre, Être sans trêve à la merci De pluie ou vent, grêle ou tonnerre, Du laboureur c'est le souci:

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

Quand la terre à point reposée Est échauffée avec l'engrais, Dans le brouillard et la rosée On laboure et l'on sême après. Ce travail du semeur exerce Homme, grands bœufs, ânes, chevaux; Le rouleau passe avec la herse Laissant du grain pour les corbeaux.

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

Les corbeaux amènent la neige, Mais ne craignons rien des hivers; Cette blanche hermine protége Et tient chaudement les blés verts. C'est ainsi qu'aux yeux toujours dure De Dieu la vivante bonté: Du blé la naissante verdure En hiver annonce l'été.

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

Du printemps à la canicule, Rien n'est beau comme un champ de blé, Quand la sève en l'herbe circule, Quand l'épi de lait est gonfié; Le sol où frissonnent la paille Et les rouges coquelicots Est comme une armée en bataille Où brillent lances et shakos.

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

Le malin esprit glisse en fraude, Au moment de la floraison, Dans les blés couleur d'émeraude, Rougeole et nielle à foison; L'ivraie et le pavot superbe, Les bluets doux comme des yeux: Paysannes, partez à l'herbe

Avec yos grands tabliers blens!

Chemine, chemine,
Pauvre paysan!
Travaille et rumine,
Sinon ta ruine
Est au bout de l'an.

Le lion rugit solitaire Au ciel enflammé, les sillons Que Juillet de ses feux altère Sont noyés de fauves rayons. La paille avec peine balance Ses épis lourds chargés d'or fin : Voici la Moisson qui s'avance Sa grande faucille à la main!

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

Fuyez, gentilles alouettes, Désertez, cailles et perdrix! Nous allons couper vos retraites, Nous emportons vos blonds épis! Au milieu des éclats de rire, Buvant du vin, mangeant du lard; Que nul en secret ne soupire! Car la glaneuse en a sa part;

Chemine, chemine, Pauvre paysan! Travaille et rumine, Sinon ta ruine Est au bout de l'an.

KOSSUTII.

(4854)

E-0-5

Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patric. » La dernière fois que ses veux Ont pu regarder la Hongrie.

Des hautes cimes du pays Quand il vit sa terre livrée, Une parole de mépris Sortit de son âme navrée: Des profondeurs de sa douleur Jaillit une sublime plainte Qui fut pour le monde en stupeur La trêve de la guerre sainte.

Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont pu regarder la Hongrie.

- « O Georgey, dit-il, c'est en toi,
- » Mon brillant compagnon de guerre.
- » Oue i'avais mis toute ma foi.
- » Je t'aimais à l'égal d'un frère:

- » L'or a donc été plus puissant » Sur ta vue aujourd'hui flétrie
- » Sur ta vue aujonra nui netrie » Oue la belle couleur du sang
- » Oui se répand pour la patrie? »
- Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patrie , » La dernière fois que ses yeux

Ont pu regarder la Hongrie.

Puis, l'œil tourné vers les créneaux De ses forteresses rendues, Du Danube voyant les eaux Et les campagnes étendues, Il dit, de sa vibrante voix, Aux monts, aux vallons, aux coltincs: « Je viendrai dans quatorze mois » Belever toutes ces ruines. »

Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont pu regarder la llongrie.

Or. depuis, que de sang versé! Les balles ont troué les têtes, Et plus d'un gibet s'est dressé Où pendent encor les squelettes. Kossuth est libre cependant Comme son àme et sa parole: Est-il un front de prétendant Où luise une telle auréole?

Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont nu recarder la Honerie.

Le sultan l'a sauvé du czar Et de l'Aufriche sanguinaire. Planant au plus loin, son regard Peut choisir dans toute la terre. L'Amérique frète un vaisseau, Notre Paris ardeut l'appelle: On voudrait voir sous un arceau Passer une tête aussi belle.

Kossuth l'a dit en ses adieux; « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont pu regarder la Hongrie.

Prenez garde, messieurs les rois? L'homme sans sujets ni provincez, Qui suit toujours ses chemins droits, Passe chez nons avant les princes. Il n'est au-dessus du promit Qui survit plus grand à sa crasse, Que l'obscur martyr qui prait Et dans la tombe se repese. Kossuth l'a dit en ses adieux : « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont pu regarder la Hongrie.

O terre des libres chevaux, Où des vins le goût est si rare, Hongrie! il en faut de nouveaux, Pour le grand jour qui se prépare! Selle un cheval éblouissant, Comme les coursiers de l'aurore, Dans le hamap verse ton sang, Le grand Kossuth respire encore.

Kossuth l'a dit en ses adieux: « Je reviendrai dans ma patrie, » La dernière fois que ses yeux Ont pu regarder la Hongrie.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

(20 décembre 1851)



Au cimetière Mont-Parnasse, Parmi la foule de ces morts Que le temps inflexible entasse Comme un avare ses trésors, Une tombe git sous la mousse, Dépassant à peine le sol, Où dort une mémoire douce Comme le chant du rossignol.

Passant, sur la pierre qui s'use Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse : Ilégésippe Moreau.

N'ayant jamais connu sa mère, Par les étrangers accueilli, Mendiant comme au temps d'Homère, Dans l'opprobre il aurait vicilii; Chantant pour emplir sa besace, Les méchants l'auraient maltraité, Car par la vérité qui passe Le monde se croit insulté.

Passant, sur la pierre qui s'use Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse : Hégésippe Moreau.

Il est mort à l'âge où l'on aime, Après avoir souffert, aimé; Au fond de ce double problème Son doux esprit s'est abimé. Son âme, rompant les lisières Qui la séparaient du repos, A gagné les célestes sphères; La nature a repris ses os.

Passant, sur la pierre qui s'use Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse : Hégésippe Moreau.

L'arbre mordu pendant la séve Par la dent de chèvre du mal N'a donné que ses fleurs : son rève Etait loin de son idéal. Quel gazouillis sa poèsie, Sœur des oiseaux, fille des fleurs, Kous rapporta de sa Voulzie¹, Charme de l'oreille et des cœurs!

Passant, sur la pierre qui s'use Aux l'aisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse : Hénésippe Morcan.

A côté de Burns 2 le rustique, Et de Perse 3, mort comme lui, Il rayenne au ciel poétique Et nous fait defaut aujourd'hui. Son délain noble et sans colère Irait au cœur des prétendants.

¹ Buisseau.

^{2 (}lelebre poête rustique écossais

Satirique latin , mort a la fleur de l'ège comme Il. y

Calemnie, horrible vipère, Comme il aurait brisé tes dents!

Passant, sur la pierre qui s'use, Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse : Hégésippe Moreau.

Sur sa casse d'imprimerie, Accoudé, méditant des vers, Entrainé par sa réverie, Il travaillant tout de travers. Ilélas! la muse son amante Lui préparait son piédestal! Il exhala son âme ardente Sur le grabat d'un bôpita!.

Passant, sur la pierre qui s'use Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse: Hégésippe Moreau.

Réparons l'injustice noire
De son àge contemporain;
Couronnons de fleurs sa mémoire
Aussi durable que l'airain.
Et, puisque des morts la poussière
Aime l'hommage des petits;
Courts simples, allez sur sa pierre
Déposer des myosotis!

Passant, sur la pierre qui s'use Aux baisers de l'air et de l'eau, Lisez un nom cher à la muse: Hégésippe Moreau.

LA CHANSON DE JEANNETTE.

B-0-5

Sitôt que je me lève, Je songe à mon ami, C'est la fin de mon rève, Car je rèvais de lui. C'est pour lui que je peigne Et frise mes cheveux, Et lorsqu'il me dédaigne Il fait pleurer mes yeux.

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blême D'y penser sculement.

Pour lui seul je m'habille, Propre comme un bijou, Et c'est pour lui que brille La croix d'or à mon cou; C'est pour lui que j'achète De jolis tabliers, Et que les jours de fête Le mets de beaux souliers.

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Ei j'en suis toute blème D'y penser seulement.

Quoiqu'étant du village, Il a si bon maintien, Un si riant visage, Un si bel entretien; Sa main carrée et rousse Au besoin vous défend; Mais il a la voix douce Et les yeux d'un enfant.

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blême D'y penser seulement,

Que ne suis-je hirondelle , Ou bien martin-pêcheur, Pour guetter s'il m'appelle Dans l'ombre et la fraicheur, Quand il rôde et s'arrête Autour de son moulin! Pense-t-il à Jeannette Lorsque Jeannette est loin?

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blème B'y penser seulement.

La preuve qu'il y pense, C'est qu'il vient pour me voir D'une grande distance, Lorsque tombe le soir; A l'heure qu'il s'échappe Je le sens accourir, Lorsqu'à ma vitre il frappe... Je manque d'en mourir.

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blême D'y penser seulement.

En semaine à la lune, Le dimanche au soleit, Quelle bonne fortune, Quel amour sans parcit! Nous nous parions ensemble Sans rien dire souvent, Sous la feuille qui treuble Au caprice du vent. Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blême b'y penser sculement.

Mais, hélas! la prière Des pauvres amourenx Sert autant qu'une pierre Qui roule dans un creux; Jeannette sur la route S'en va loin du meunier, Et le meunier sans doute Commence à l'oublier.

Ah! Dieu sait que je l'aime Invariablement! Et j'en suis toute blème D'y penser senlement.

LE GARÇON DE MOULIN.

ಶ∙೦ೆ.ಡ

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour. Quand l'eau verte bat les palettes De ma roue et les chasse en l'air, Quand retombent en gouttelettes Les flots de moire et d'argent clair; Je ne songe qu'à mon amie, Elle est fine comme un bouleau; Ses yeux ont la couleur de l'eau; Mais sa joue est un peu blémie.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour, Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tictac, tic tac, pour plus d'un jour.

Pendant que ma mie est à coudre Et pique son joil doigt blanc, Je regarde ma menle mondre, Toujours tournant, grondant, roulant; Mon Dieu! que l'eau du moulin gêle, Si, pendant que je veille au grain. Le cœur de quelque beau voisin Allait faire tie tac chez elle.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

Si j'avais sur une rivière Un joli moulin battant l'eau , Dès demain j'aurais ma meunière Installée en mon gai château. De soie et de toilette fine Je la nipperais joliment; Quelques jours de bon traitement Auraient bientôt rougi sa mine.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

Elle aurait cent aunes de toile, Autant qu'on en peut employer, Une chaîne en or, un beau voile, Une grande armoire en noyer, Douze chaîses de fine paille, Un lit avec un baldaquin: Il faut savoir user le gain Et s'amuser quand on travaille.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

Puisqu'en travaillant je m'amuse, Seulement pour les effrayer, Sur les poissons de mon écluse Je traînerais mon épervier. Ma meule en état, par semaine, Plus de cent sacs de blé moudrait, Et le malheurenx trouverait De beau pain blanc ma huche pleine.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

Jeannette aurait une couronne De beaux enfants, dans quelque temps; Ainsi le cerisier boutonne; Ainsi l'oiscau niche au printemps; Mais hélas! au clair de la lune; Comme chez Pierrot j'ai révé; Mon père ne m'a pas trouvé Sur le chemin de la fortune.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la , j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

Mon amour me tourne la tête, Je sens que j'en deviendrai fou. Quand nfeme j'obtiendrais Jeannette, Que peut-on faire sans un sou? Je veux trouver une machine Pour seier d'un coup la moisson, Ou pour changer un sac de son En un sac de blanche farine.

Tie tae, tie tae, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour; Tra la la la, j'ai de l'amour, Tie tae, tie tae, pour plus d'un jour.

LE COO DE VILLAGE.



Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le coq de mon village.

Quand, sur mes deux ergots planté, Je chante clair, la poule guette: Elle coquette, et, la coquette Ferme son œil tout velouté.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le coq de mon village.

Filles et femmes d'alentour Viennent me raconter leurs peines, Rousses, blondes, brunes, chataines, Elles s'arrachent mon amour! Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le cog de mon village.

Jeanne, Marianne, Marton, Goton, sont toujours à m'attendre; J'en ai peur, et pour me défendre Je sors armé d'un gros bâton.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le cog de mon village.

Cependant quelquefols je ris Et, par ci par là, j'en aime une, Pas en plein jour, au clair de lûne: A minuit tous les chats sont gris.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le cog de mon village.

A minuit, au fin fond d'un bois, La belle en pleurs se désespère Le petit n'aura pas de père; Belle, repasse dans neuf mois.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le coq de mon village.

Le poulailler s'est alarmé,

Le sérail dans l'ombre conspire, On veut me plumer, et pour rire, Me faire courir teut plumé.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le coq de mon village.

Qui donc osera me toucher? J'ai mes ergots pour ma défense, Aussi fier que le coq'de France Sur la cime d'un vieux clocher.

Mon gosier clair, mon clair plumage Font du bruit dans le voisinage, Je suis le coq de mon village.

LE VOYAGEUR A PIED.

≥•0•≪

Au premier cri de l'hirondelle, Sitôt que la route blanchit, Le voyageur que l'aube appelle S'éveille et saute à bas du lit; Guêtré, lavé, la tête fraiche, L'œil limpide comme un miroir, Le sac au dos; qu'on se dépêche! Dame hôtesse! bonjour, bossoir. Gai, chantant en route, Le joycux piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

Son noueux bâton de voyage Marqué d'avance, il l'a coupé Au front d'un néfiler sauvage, Et dans la flamme il l'a trempé; Ge n'est qu'une arme défensive Pour écarter les chieus errants Et les gens dont l'humeur trop vive Se prend de querelle aux passants.

Gai, chantant en route, Le joyenx piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

Au roulier il tient compagnie, Riant du scepticisme amer De ce vieux mércéant qui nie Le succès du chemin de fer. Il lui répond: mais que sera-ce, Quand les ballons vont se frayer Un nouveau chemin dans l'espace, Emportant charrette et roulier?

Gai, chantant en route,

Le joyeux piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

Qu'une chaise de poste roule Laissant flotter un voile vert! Son cœur bat, son gosier roucoule Et sa lèvre siffie un donx air; Dans sa tête un roman commence Dont il voit le dénoûment fuir, On en ferait une romanee Mais il n'en reste qu'un soupir.

Gai, chantant en route, Le jayeux piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

A cette image funitive Succède un tableau plus certain: C'est l'amoureuse plus naive Qui l'appelle dans le lointain; De sa fenètre elle regarde, L'ereille ouverte au moindre bruit, Et, si le gai pièton s'attarde, Elle pleurera cette nuit.

> Gai, chantant en route. Le joyeux piéton

En marchant s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

LA SÉRÉNADE DU PAYSAN.

>-೧-ಡ

Sur mon visage aux frais contours, Quand fleurit la cire des prunes Et des pêches le doux velours, J'aimais les blondes et les brunes; Je les guettais à l'herbe, aux champs, Aux noisettes, jusqu'à l'église, Perdant mes amours et mon temps: Je ne connaissais pas Denise.

L'une avait le pied pas plus grand Qu'au jour même de son baptême; Une autre, l'œil bleu transparent, De la fleur qui dit je vous aime; Une était rouge, s'il vous plait; Une, blonde au teint de cerise; Une autre, brune au teint de lait; Je ne connaissais pas Denise.

L'oiseau bleu n'avait pas chanté Cette romance langoureuse Qui nous fait mettre de côté Toute autre que notre amourcuse. Mais il a chanté, Dieu merei! Depuis j'en ai la tête prise, Tout le corps et le cœur aussi: Depuis j'ai rencontré Denise.

Elle demeurait loin de tous, Toujours close dans sa chambrette, Aussi piquanto que le houx Pour ceux qui lui contaient fleurette. Quand je l'ai vue, elle a souri Du coup à ma bonne franchise. « Je veux être votre mari, »

Elle vaut cinq dots à la fois, Trait les vaches comme une reine Fait ce qu'elle veut de ses doigts Sans avoir l'air d'y prendre peine. Elle est belle comme le jour, Paréo ou simple dans sa mise, Je l'appellerais fleur d'amour, Si je n'aimais pas mieux: Denise.

L'AIGUILLE.

> 2-ce

Alemille gentille. Va. vlats, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta donce he ur brille Sur ses tristes jours.

Active, polic et rapid.

Ayant plan ruille un jeii doist.

Ayant plan ruille un jeii doist.

An lem, de Peurlet qu'elle rile.

Uniquitée suit son chemin droit.

An de sonnise elle travaile.

Nut chief ne la jeit lesser.

Comme deus Peurle deus chemin.

L'evil à jeine la volt glasser.

Alguille portille, Va, viens, voltine et cours, Quer diploir, 1000,000 Taide de locar larille Sur sea triste, Jones,

Comma la lama d'aute égéa Faite de l'aut rele plus par, Elle est fourbie, elle est trempée, On le comait à son azur ; Voyez! à princ il est visible Le trou par où parse le fil; La guépe en son courroux terrible N'a pas l'alguillon plus subtil.

Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses tristes jours.

Pendant que l'épingle s'arrête Et five l'étoffe au genou, L'aignille mobile, inquiète, Perce toujours un nouveau frou; L'épingle sérieuse et sage Se repose le plus soutent; Du progrès l'ai-uille est l'image, Elle va toujours en avant.

> Aiguille sentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses trisies jours.

Combien de diverses pensées L'amour, de douleur ou d'espoir, Par les aiguilles retracées, S'attachent au fil blanc ou noir! A l'aicuille sa confidente La conturière dit ses soins; Que de fois une larme ardente A mouillé la trace des points!

> Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses tristes jours.

Mais à quoi bon pleurer sans cesse! La conturière a de beaux jours; Après les lougnes muits de presse, Le travail fait place aux amours; L'orchestre anime la feuillée, Les chèvrefeuilles sont en fleur; Gentil bonnet, mine éveillée Ont bientôt fait de prendre un cœur.

Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses tristes jours.

Tout ce qui de la belle fille Couvre le corps si bien tourné, Jupe ou chiffon, sa leste aiguille L'a couen, brodé, festonné; Au liséré de sa bottine, Au corset qui garde le sein, Son aiguille nerveuse et fine Sait coudre un œillet au besoin.

> Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses tristes jours.

Pour le fiancé quelle chance! Cette fille est un beau parti; C'est un vrai titre de naissance Qu'un doigt par l'aiguille bleui. N'est-ce pas un trésor, l'épouse Qui, retirée en sa maison, Peut montrer sans qu'on la jalouse; Une aiguille sur son blason?

> Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille Sur ses tristes jours.

ENVOLA GAVARMI,

Sur son tableau : Le Jour de l'un de l'ouvrier.

B. () - 7

Sons des ais de charpente, en des murs bien bâtis. Je vois un atelier et de simples outils: L'engrenage, le tour, l'étau, le T. l'équerre, Ce qui mesure, broie, assombit la matière, Devant son établi , debout , un grand vicillard Oui porte sur son front les soncis de son art, Dont au premier aspect la physionomie Tempère la finesse avec la bonhomie, Supporte doucement sur son dos mi-vouté Son fils : hemme de fer, doux et plein de fierté. Une enfant déjà grande et sa mère, deux anges, Dissemblables beautés et vertus sans mélanges. Présentent par la main et sur le premier plan-Deux beaux petits garcons. Le premier jour de l'an Se devine aux joucts qu'ils montrent au grand-père. Le vieillard, affectant une mine sévère, Cache derrière soi pour les montrer après Avec plus de plaisir, des joujoux qu'il tient prêts : C'est un moulin à vent aux denx ailes croisées Avec un bilboquet. Oh! les douces visées

Oni naissent dans l'esprit de ces naifs parents! Les moins enfants, je crois, ne sont pas les plus grands, Un artiste railleur dont le crayon s'aiguise Sur le déshabillé de mainte Cydalise, Par un contraste heureux qui retrempe son eœur Et donne à son talent une jeune vigueur. A buriné ces traits où vit tant d'esnérance. Où d'une belle eau blene on voit la transparence. Que d'avenir sommeille en ce tableau pieux! Il met du baume à l'âme et renose les veux, Les enfants élevés dans cette humble atmosphère. Gavarni! scrout grands sans sortir de leur subère. Cette fête naive et ce recueillement Font aimer le travail. Ce bel enseignement A découlé sans art de ton heureux génie Oui laisse reposer un instant l'ironie. C'est le cœur tout empreint de la douce lecon. Cue ie t'ai dédié cette frèle chanson.

LA CHANSON DU JOUR DE L'AN.

≅-⊙•≅

Petits enfants, je sais lire Dans ce rire, Ce rire si rose et si blanc: C'est aujourd'hui le jour de l'an. Le bean jour de l'an, pour l'enfance, Est toujours un événement; De brimborions quelle abondance, En échange d'un compliment! Pour leurs dents fines, mieux rangées Que les petites dents des rats, Que de bonbons et de dragées! Ils ont des joujoux à pleins bras!

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blane:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

L'arbre de Noël, cette année, Avait déjà porté son fruit; Jésns, sur votre cheminée, Avait mis son présent, la nuit; Huit jours sont un siècle, peut-être, Pour vos petits gosiers d'oiseaux; Le jour de l'an, par la fenêtre, Éclaire des présents nouveaux.

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blane:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Chacun d'entre eux se précipite Sur ses bonbons, sur ses joujoux; Vingt fois les prend, vingt fois les quitte, Glisse dessus , roule dessous...
A chaque fois qu'on vous embrasse ,
C'est un déluge de cadeaux ;
Du pantin la ficelle casse ,
Et Polichinelle a bon dos.

Petits enfants, je sais lire
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc:
C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Un tambour derrière l'épaule,
Trompette en bouche ou fifre aux denis
C'est un petit-fils de la Gaule,
Sabre au poing, et les yeux ardents.
Prends plutôt ce petit navire,
Ou cette béche, ou ce compas l
Dans ton alphabet sais-tu lire,
Toi qui marches si bien au pas?

Petits enfants, je sais lire Dans ce rire, Ce rire si rose et si blanc: C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Dans le jour pâle des mansardes, Je vois des enfants demi-nus Jouer avec de vieilles hardes, De petits martyrs inconnus. Enfants riches! de leurs guenilles N'ayez jamais peur en chemin; Donnez-leur un peu de vos billes, Et tendez-Jeur de votre pain.

Petits enfants, je sals lire Dans ce rire, Ge rire si rose et si blane: C'est aujourd'hui le jour de l'an.

LE VAGUE.

Dans le vaque où je suis plongée Et dans les intimes douleurs; Je ne suis jamais soulatée Que par mes soupirs et mes pleurs : Au milieu du luxe où je nage; Sur mes lèvres étincelant Comme un éclair dans un nuage; Mon rire n'est qu'un faux semblant.

O recherche incertaine,
O problème fatal!
Ah! que grande est ma peine
A chercher l'idéal!

Rien ne me charme et ne m'attire Parmi les choses que je vo's, Et c'est à peine si j'a limite La voûte du ciel on des hois, Quand j'erre dans les avenues De mon pare aux arbres taillés, Je rêve par delà les nues Des horizons plus émaillés.

O recherche incertaine, O problème fatal! Ah! que grande est ma peine A chercher l'idéal!

Des fleurs si rares de mes serres Je n'ai plus souci désormais, Ni des hôtes de mes volières, De mille choses que j'aimais, Je verrais, sans pleurer, la perte De mes oiseaux de paradis, Même de ma perruche verte Qui répête ce que je dis!

> O recherche incertaine, O problème fatai! Ah! que grande est ma peine A chercher l'idéa!!

Que me fait ma jument de race bont l'eil noir est pleia de doueeur, Vite comme le v. et qui passe, Qui m'aime à l'éjal d'une racer; Que me font ma colombe blanche Mon angora, mon épagneul? Qu'avec eux je joue et m'épanche, Mon cœur n'en reste pas moins seul.

O recherche incertaine,
O problème fatal!
Ah! que grande est ma peine
A chercher l'idéal!

Au sein de la foule dorée Qui tourbillonne autour de mei, Et m'appelle son adorée, Plus d'un veut m'engager sa foi; Lequel choisir, lequel est digne, De cet amour illimité? Qui veut être pur comme un cygne, Et durer une éternité?

O recherche incertaine,
O problème fatal!
Ah! que grande est ma peine
A chercher l'idéal!

L'INCENDIE.

CHANT DES POMPIERS.

ಶ∗್≎≪

A Theure calme ou tout sommeille, Hormis l'inflexible destin, L'incendie en secret s'éveille: D'abord il vacille incertain; Longtemps se traine la fumée, Arrive un grand souffle du vent : Les étincelles vont pleuvant, Enfin la torche est allumée.

> Au fen! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu.

Le toesin dans les capitales Annone au loin que le fléau Combat de ses larges rafales Les luttes sifflantes de l'eau; La foule se rue inquiète; Au sein du brasier étoufant, La mère emporte son enfant, L'avare serre sa cassette.

> Au feu! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu. Au feu!

Avez-vous vu dans la campagne, Quand le chaume enflammé se tord Le paysan et sa compagne Errer plus pàles que la mort; Le bétail pris sous la toiture Musit dans le fourrage ardent, Le coq mêle son cri strident A cette navrante peinture.

Au feu! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu.

En ces calamités publiques, Toujours les premiers à courir, Nos pompiers, soldats pacifiques, Savent aussi vainere et mourir. Que de familles éplorées, Au dés spoir, les yeux hagards, Hommes, femmes, enfants, viciliards, Par eux des flammes retirées!

Au fen! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le cici bleu. Au f.u!

Sous le choc d's maisons croûlanter; Ils mottent leurs pompes en jeu; Marchant sur les poutres branlantes; Ils disputent sa prole au feu; La lance au poing, le casque en téte, Par la ceinture suspendus; Que de beaux services rendus Et quelle modeste conquête!

Au feu! au feu! L'incendie éciate, La flamme écarlate Rougit le cicl bleu. Au feu!

L'histoire, de qui la louange Élève si haut les guerriers, A cette intrépide phalange Devrait garder ses purs lauriers. Quand un de ces héros succombe, Comme on fait pour tous les vainqueurs, On devrait des plus grands honneurs Entourer cette simple tombe.

> An feu! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu. Au feu!

LE CHANT DU DANUBE.

Janvier 4854;

≥0•3

Les Balkans et les Dardanelles Ont Lean protéger notre port, Les Russes nous tembint du Nord Comme un troughau de sauterelles. De loin, l'orthodoxe empereur Assis sur son trône de glace, De sa parole de menteur, Excite leur farouche audace!

Contre ton joug abrutissant Le doux sultan lève la tête, O czar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang.

- « Là, dit-il, jamais l'air ne change,
- » Chargé d'essences, tout ambré;
- » Là mûrit le café doré ,
- La figue, l'olive et l'orange.
 Leurs kiosques, leurs minarets,
- » Et leurs terrasses du Bosphore
- » Recèlent de brûlants secrets
- » Sous le myrte et le sycomore! »

Contre ton joug abrutissant Le doux sultan lève la tête, O ezar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang.

Il excite leur convoitise Par l'appât de tous les plaisirs; Il fait flamboyer leurs désirs Comme un bûcher que l'on attisc.

- « Là-bas, dit-il, sont les houris
- » Sur des tapis semés de rose; » A moitié chemin de Paris
- » Constantinople your repose. »

Contre ton joug abrutissant Le doux sultan lève la tête, O ezar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang,

Puis s'armant du ton dogmatique, Il présente au serf, au boyard, D'une main le glaive du czar, De l'autre la croix schismatique. Contre le Sud et l'Occident, Quand ce pape botté fulmine, Rallions contre l'impudent Le croissant et la croix latine.

Contre ton joug abrutissant

Le doux sultan lève la tête, O czar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang,

Déjà l'Angleterre et la France, Contre ce vieux Moloch du Nord, Ont marché d'un commun accord, Oublieuses de la vengeance; Et sur leur double pavillon Que divisait jadis la haine, Brille comme un divin rayon L'espoir de l'alliance humaine!

Contre ton joug abrutissant Le doux sultan lève la tête, O ezar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang.

La volv du Broit sera comprise De la Seine au Niagara, Bu mont Cauca-se au Sahara, Du Nil fécond à la Tamise. Vieux partis, formez tons un clan; Mettez en commun vos colères! Chassons ensemble cet ours blane Jusque sous ses glaces pólaires!

Contre ton joug abrutissant Le doux sultan lève la tête, O czar! l'injure du croissant S'effacera par ta défaite Dans le Danube teint de sang,

LA NOUVELLE ALLIANCE.

(Mars 1854)

≅-0•≅

Le Cosaque du Don galope Sur le sol du droit violé; Et dens le brasièr de Sinope Le sang de s'Turcs a ruisselé; Rendons justice à leur mémoire: Plutôt que forfaire à l'honneur, On les a vus dans la mer Noire Couler bas comme le Vengeur.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons! La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons,

Les siècles sont loin où le pôle, A la débàcle du printemps, Inondait notre verte Gaule Du trop-plein de ses habitants. Ce n'est plus par la force onverte Que les czars peuvent s'agrandir; Ils rusent, mais en pure perte. De loin nous les voyons venir.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons! La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

Faire un pas de plus dans l'histoire En dissimulant ses efforts, Empiéter sur un territoire Comme un flot qui ronge ses bords, Par une borne déplacée Un sillon qu'au voisin l'on prend : Voilà l'immuable pensée, Le rève de Pierre le Grand!

Cette fois sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons' La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

Ce fameux testament de Pierre, Par Catherine eimenté, Enveloppe la terre entière Dans une inflexible unité. La mort même ne peut suspendre Cet agrandissement secret. Paul est tué; reste Alexandre; Enfin Nicolas apparaît.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons! La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

Le front toujours couvert d'un easque, Toujours en extase ou botté, Nicolas a jeté le masque, On sait enfin la vérité. Puisqu'en sa folie il s'entête, Nos flottes vont, au premier jour, S'abattre comme la tempéte Sur Cronstadt et Saint-Pétersbourg.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons! La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

Depuis la récente alliance, Qui met notre honneur en commun, De l'Angleterre et de la France Les pavillons ne font plus qu'un. Il s'y joindra d'autres bannières De tous les bouts de l'horizon, Pour en finir avec ces guerres Où l'injustice avait raison. Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons! La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos emons.

TOM.

CHANT DES NOIRS.

(1852)

₽• **⊘**• ≈

Nègres que l'antique esclavage Sous un joug de fer tient courbés, Du Créateur la vive image Ne luit plus sur nos fronts plombés; A peine si notre œil recèle Du divin soleil un éclair; Et quand il jette une étincelle Le fouet du Blanc s'agite en Pair.

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Pour des colons ardents au Incre, Qui nous menacent du bâton, Nos labeurs font venir le suere, Le café d'or, le blane coton. Kous leur apportons la vanille, Les grains du riz, le cacao; Ils nons laissent une guenille, Un per de mais et de l'eau.

Quand anira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Pourtant il arrive qu'un maitre, Prenant pitié de notre sort, S'applique à nous faire connaître Qu'un Homme-Dieu pour tous est mort; Bans la nuit où notre âme rampe C'est un rayon tremblant d'espoir, Comme la lueur d'une lampe An sombrail d'un cachot noir.

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanan?

fom, dans une gentale case, De ses négrillons entouré, Près de sa femme paraphrase Les versets du livre sacré; Maitre indulgent, douce maitresse, Lui font ee précieux loisir; On le vend, un jour de détresse, Tom! loin des tiens il faut partir!

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Mais Tom ne perd point trop au change : Évangéline aux youx d'azur, Aux chevenx d'or, véritable ange, Le fait conduire en un port sûr. Le vieux Tom de soins l'environne , Met des fleurs dans ses vases blancs, S'en fait comme une autre madone Et ne la sert qu'à pas tremblants.

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Il faut qu'Évangéline meure, Et son père bientôt la suit; Voilà de nouveau Tom qui pleure Et qui retombe dans sa nuit. Que sa destinée est amère! Adieu l'espoir longtemps goûté De voir ses enfants et leur mère Et d'obtenir sa liberté!

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Un nouveau maître le torture; Au sentiment de son devoir Immolant sa forte nature, Tom succombe comme un Christ noir. Instruments de la barbarie, Quand ils expirent sous vos coups, Le sang des noirs vers le ciel crie, Craignez qu'il retombe sur vous.

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Mais voici qu'une grande aurore Blanchit la cime des palmiers; L'Évangile nous dit encore : Les derniers seront les premiers. Une femme, ange à la voix douce ¹, Fait appel à tout l'univers

¹ Mistress Harriett Beecher Stowe.

Pour que sans meurtre et sans secousse Les nègres voient tomber leurs fers.

Quand finira notre misère! Qui nous tirera du néant? Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

LA BIVIÈRE.

ಶ∙ಿ.ಆ

De l'abime des mers Les gouttes d'eau venues, Et par les arbres veris Filtrant du haut des nues, Ont formé le ruisseau, Le torrent plus rapide; Enfin la goutte d'eau Coule eu nappe l'impide,

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

On voit se réfléchir Dans ses eaux les nuages; Elle semble dormir Entre les pâturages Où paissent les grands Lœufs Et les grasses génisses. Aux pâtres amoureux Que ses bords sont propices!

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant.
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Près des iris du bord, Sous une berge haute, La carpe aux refiets d'or Ou le barbeau ressaute, Les goujons font le guet; L'ablette qui scirtille Fuit la dent du brochet : Au fond rampe l'anquille.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière!

Au matin le pêcheur Naviguant en silence, Dans l'ombre et la fraicheur Cherche une petite anse; On le voit tournoyer, Observer tous les signes. It jette l'épervier Et relève ses lignes.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma helle rivière!

Là, menant les bateaux, De bruyants équipages, Mariniers et chevaux Font sonner les rivages, Ou bien c'est la vapeur Troublant ces eaux tranquilles : Le poisson qui prend peur, Se cache vers les iles.

O miroir ondoyant!

Je rève en te voyant,

Harmonie et lumière,

O ma rivière,

O ma belle rivière!

Quand les feux des étés, Semblent brûler la terre, Un essaim de beautés Descend vers la rivière; Sous ses hauts peupliers, À l'ombre des bleus saules, L'eau rafraichit leurs pieds Et leurs blanches épaules.

O miroir ondoyant!
Je rêve en te voyant,
Harmonie et lumière,
O ma rivière,
O ma belle rivière!

Les jours sont différents! Cette rivière douce S'il a plu par torrents Se gonfle et se courrouce; Sur les épis en fleurs Elle porte sa rage: Du pauvre laboureur L'espoir est à la nace.

O gouffre tournoyant,
Je frémis en voyant
Ta fougueuse colère,
O ma rivière,
O terrible rivière?

LA NATURE COMIQUE.

ಶ್ವಾ

Nature, cette mère-grand Qui déjà doit être un peu vieille, Ayant travaillé dans le grand, Fait les humains, épis et treille; Sans doute, à force de créer, Sentant sa verve refroidle, Résolut pour se récréer De neus denner la comédie :

Eh! pauvres humains riez done!

La nature comique

Du rire franc nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon

Devant sa lanterne macique.

Les chevreaux ont de la gaité Et les agneaux, sitôt qu'ils naissent; Avec quelle vivacite Ils têtent leurs mères qui ¡aissent! On rit de l'ânon, du peulain, Bu petit chien qui tend la patte; Le petit chat vif et malin Fait son ron ron quand on le flatte. Eh! pauvres humains riez done! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique,

Le singe, aux yenx mouvants et clairs, Devine, et sait d'une grimace Parodier mille travers Qu'il surprend à l'humaine race. Le dindon se croit admiré; Sa gorge en est rouge-cerise, S'étalant comme un paon doré : C'est le type de la bétise.

Eh! pauvres humains riez done! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Le paon lui-même en son orgueil Fait la roue avec plus de grâce; Sur chaque plume luit un œil, Ses pieds sont laids, sa voix croasse; Giogne et girafe aux cous longs, Guêpes et longues demoiselles Critiquent de certains salons Les longs cous et les tailles fréles.

Eh! pauvres humains riez donc!

La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Étes-vous méchant cavalier? Le coursier, à la main rebelle, Vous faisant perdre l'étrier, Vous démontera de la selle; La perdrix d'un vol effrayant Vous part au nez, sous vos yeux glisse Et vous fait la nique en fuyant, Si vous êtes chasseur novice.

Eh! pauvres humains riez done! La nature comique D'un rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Le coucou, ce jaune glouton Mangcant les œufs des tourterelles, Et chantant sur le même ton, Raille jusqu'aux amours fidèles. L'ours à la foire fait des tours; L'éléphant et l'hippopotame Sont facétieux quoique lourds; Ce sont les grotesques du drame.

Eh! panvres humains riez donc! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Voyez-vous ce méchant roquet Aboyer à ce boule-dogue; Entendez-vous ce perroquet En bavardant prendre un ton rogue! Jaune, vert, d'un beau rouge orné, Bélices d'une donairière Qui l'admet à son déjeuner Et le fait boire dans son verre.

Eh! pauvres humains riez donc! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour tire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Noire et blanche, avec reflet bleu, Voyez-vous pas Margot la ple Sautiller, et, trichant au jeu, Commettre un vol qu'un autre expie; Toujours jasant et jacassant, Maligne comme une commère, Elle insulte chaque passant F! n'épargne pas la grammaire.

Eh! pauvres humains riez donc! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

Il existe l'oiseau Moqueur Dans l'Inde, et chez nous, la linotte Sait les airs des oiseaux yar œur Et les siffie note pour note; Moi-même quand je fais des vers, Les enfilant comme des perles, Lorsque je rime de travers N'entends-je pas siffier des merles.

Eh! pauvres humains riez done!
La nature comique
Du rire frane nous a fait don,
C'est pour rire avec abandon
Devant sa lanterne magique.

Or je conclus en finissant Qu'avant d'entrer au sombre empire Il faut se faire du bon sang Et ne point se lasser de rire. Arrière ce bonnet de nnit Et ee visage de carème Qui nous feraient mourir d'ennui! Dieu yeut que l'on ric et qu'on aime.

Eh! pauvres humains riez done! La nature comique Du rire franc nous a fait don, C'est pour rire avec abandon Devant sa lanterne magique.

LE LIVRE.

20·0·0

Dans les jasmins en fleur, sous la vigne grimpante Mon amie est assise, un beau livre à la main; Sous ses cheveux soyeux sa joue est rougissante, Et sous le blanc linou je vois battre son sein.

> Le doux livre Qui l'enivre Et lui cause tant d'émoi, Lui parle-t-il de moi?

Dans les rayons du soir sa forme se dessine; Comme la fleur du lin, l'œil bleu dans l'or des cils, Voilant l'émotion que mon regard devine, Éclaire vaguement le plus pur des profils.

> Le doux livre Qui l'enivre Et lui cause tant d'émoi, Lui parle-t-il de moi?

Le front méditatif sur le livre se penche Et fait se replier le cou pur comme un lis; Son pied vif et charmant point soussa robe blanche, Dont la brise dérange et rajuste les plis.

> Le doux livre Qui l'enivre Et lui cause tant d'émoi, Lui parle-t-il de moi?

Ses doigts blanes et rosés semblent ceux de l'aurore; Le litre lumineux où je les vois errer De reflets chatoyants les rougit ou les dore. Sait-elle que je suis tremblant à l'admirer?

Le donx livre
Qui l'enivre
Et lui cause tant d'émoi,
Lui parle-t-il de moi?

Le livre où ton regard avec amour se pose Est-ce le livre Saint , le double Testament? Est-ce un poëme antique, ou l'œuvre fraiche éclose En un jeune cerveau, d'un naîf sentiment?

> Le doux livre Qui l'enivre Et lui cause tant d'émoi , Lui parle-t-il de moi?

Quel qu'il soit, je l'arrache à ta douce lecture, Ce livre dont mes yeux et men eœur sont jaloux. Respire ces jasmins, regarde la nature, Relève tes yeux bleus, je suis à tes genoux. Le doux livre Qui l'enivre Et lui cause tant d'émoi, Lui parle-t-il de moi?

LE BON CHEMIN.

50.0

A l'aube de l'adolescence, A cet âge où tout semble beau, Un fils, ivre d'impatience, Quitte le nid comme un oiseau; Entrainé par une chimère Qui lui sourit dans le lointain: Adieu, mon fils! lui dit sa mère, Et suis toujours le bon chemin!

En sa naïve étourderie, Il va des ailes s'ébattant, Parcourant la lande fleurie, Comme une abeille s'arrétant A toute fleur ou blanche ou rose, Fleur de pommier, fleur de sainfoin, Fleur d'aubépine ou d'autre chose; Était-ce là le bon chemin?

Un paysan d'humeur gauloise , En le voyant tout interdit D want un chemin qui se croise 11t qui fait la forrelle, lui dit: 1 une homme! as-te peur que la terre Man que à tes pas? Elle va loin. La terre est grande, comment faire Pour y trouver le bon chemin?

Le bon chemin est-ce la route Où les humains vont se foulant, Montons de Panurge en déroute, Troupeau craintif toujours bélant. Est-ce le portique où se presse Et bourdonne comme un essaim La foule avide de richesse, Est-ce bien là le bon chemin?

Est-ce le grand chemin de l'Inde, L'Océan, plein de noire secrets; Est-ce le vert sentier du Pinde Où croissent lauriers et cyprès? Est-ce le chemin de la gloire, Tant abreuvé de sang humain? Écartons ce rève illusoire: Non ce n'est pas le lon chemin.

Est-ce la route de Cythère Où Vénus préside aux amours? Non, c'est le sentier solitaire Où l'on s'aime à deux pour toujours, Pendant que l'aicule caresse De beaux enfants dans le lointain. Voilà l'image enchanteresse Du vrai bonheur, du bon chemin.

LA LYRE D'OR.

23.0.0

Regardez cette beauté fière : Ses cheveux sur son front pleuvant Jaillissent comme la lumière Des sources roses du Levant; Et, signe d'invincible force, Au-dessus du cou ses cheveux Se dressent en colonne torse, En branche d'érable noueux.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour on l'appelle : La lyre d'or.

Cette voix sonore et vibrante Tient à la fois du chant d'oiseau Et de la forêt murmurante, Des bruits du vent, des bruits de l'eau. Comme au sein des flots une rame Produit mille ondulations, Elle remue au fond de l'âme Les plus sourdes émotions.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour on l'appelle: La lyre d'or.

La montagne à cime glacée
Cache les métaux précieux :
Son front mat couvre une pensée
Qui se révèle par ses yeux!
Ses yeux bleus comme les grands fleuves
Et voilés d'un glauque reflet,
Disent des choses toutes neuves
Où l'on est pris comme au filet.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour on l'appelle: La lyre d'or.

Ondoyant comme la panthère; Et dédaignant les vains atours , Sen heau corps apprend à la terre Le secret des divins contours. Quelle adorable nonchalance! Faites approcher ce coursier! D'un bond de tigre elle s'élance Et galope à franc étrier.

DE PIERRE DEPART.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour on l'appelle: La lyre d'or.

Elle passe montagne et plaine; Du Caucase au sable africain, Elle s'en va tout d'une Italeine Poursuivant le secret divin. Vents! ramenez-la sur vos ailes, Que je vive encore une fois A la clarté de ses prunelles, Que je meure au son de sa voix.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour on l'appelle : La lyre d'or.

LA FANFARE DU LOUP.

≈. ©- ≈

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup! Dans les prés que la brume Couvre d'un manteau bleu, La soif du loup s'allume Avec ses yeux de feu, La soif du loup s'allume.

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Par les flocons de laine Le loup est alléché; Sur le ventre il se traine Par les buissons caché, Sur le ventre il se traine.

Au loup! au loup! au loup! De l'épanle à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Dans les moutons qu'on parque Il choisit les plus beaux, Et ses dents de la Parque Remplacent les ciscaux, Les ciscaux de la Parque.

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, DE PIERRE DUPONT,

Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Du troupeau qu'il décime, Emportant le bélier, Il mange sa victime A l'ombre du hallier, Il mange sa victime.

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Voyez-vous ses dents blanches, Et ses yeux, flambeaux clairs, Luire à travers les branches Comme de grands éclairs! Voyez-vous ses dents blanches?

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la béte, Chasseur, c'est un beau coup!

Que chacun reste en place! Attention, chasseur, Voilà le loup qui passe, Mets-lui ta balle au cœur : Voilà le loup qui passe! Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Piqueurs, lancez la louve Aux sanglants appétits: Trois hurrahs! pour qui trouve La louve et ses petits, Piqueurs, lancez la louve!

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quant on atteint la bête, Chasseur, c'est un heau coup!

Il faut purger la terre De ces vils animaux Dont la dent meurtrière Est l'essroi des troupeaux; Il faut purger la terre.

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

Jouez dans les bruyères, Chevreuils, lièvres, lapins. Menez en paix, bergères,

DE PIERRE DUPONT.

Vos brebis sous les pins. Jouez dans les bruyères.

Au loup! au loup! au loup! De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup!

PRIÈRE DES ENFANTS.

≥-⊘-∈

Dieu! le petit enfant Sur ta gloire infinie En sait autant Que le savant, Que le plus grand génie.

Le plus petit oiseau S'évertue à te plaire; L'humble roseau, La terre et l'eau Te chantent leur prière.

Répands à pleines mains Tes dons sur la nature : Les fruits, les grains, Les doux raisins; Que tous aient leur pâture! Fais que les ennemis, Oubliant leurs querelles, Vivent unis Et soient épris Des beautés éternelles!

Dieu de bonté, répands Des trésors de tendresse Sur nos parents : Que leurs enfants Honorent leur vieillesse!

LE PRÉLUDE.

ಶ⊶್ರಿ∹ಾ

Amis, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit; On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

De mes pipeaux, de ma vieille musette Mon soullle grêle a su tirer des sons, Et maintes fois, embouchant la trompefte, l'ai fait vibrer la foule à mes chansons; Lassé déjà, si mon soufile moins rude Enfie au hasard l'un ou l'autre instrument, Mes chants mûris par l'âge ou par l'étude Respireront le même sentiment. Amis, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit; On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons de l'aube à la nuit brune Les dons sacrés que le ciel nous départ, Et réclamons d'une voix importune Pour que chacun bientôt en ait sa part. Ennoblissons le travail qui féconde Le sol aride, et fait, dans l'atelier, De la matière éclore un nouveau monde Par les sueurs et l'art de l'ouvrier.

Amis , il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit , On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons la science inventive Qui d'heure en heure active le progrès, Et dit: Je veux que tout le monde vive, De la nature éventant les secrets. Gloire au savant penché sur sa cornue, Dont le calcul pèse chaque élément, Et dont l'œil d'aigle au-dessus de la nue Sait découvrir les lois du mouvement.

Amis, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit: On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

Rendons honneur à l'artiste sincère Dont le crayon, la lyre ou le ciscau, itans l'harmonie et la pure lumière Font entrevoir à l'homme un jour plus beau; Qui du réel à l'idéal promène Sa fantaisie aux longues ailes d'or Et, sur sa trace, éblouis nous entraine Du chaume obseur aux clartés du Thabor.

Amis, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit; On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

Amis, chantons la moderne alchimie Qui change en or le sable et le recher, Et des humains fait une race amie, Les condammant tous à se rapprocher. En attendant cette calme victoire, Qui ne devrait coûter aucun trépas, Chantons le vin tant qu'ils n'ent pas à hoire, Chantons l'amour tant qu'ils ne s'aiment pas.

Anus, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit; On voit toujours poindre une aurore An sein de la plus sombre nuit. Chantons la terre et de notre planète Dont les contours désormais sont connus, Prophétisons la prochaine conquête Par le progrès et les dieux inconnus. Trombe de feu, la vapeur nous disperse Aux lieux déserts comme des grains de blé; L'Agriculture appelle le Commerce, L'Art fleurira quand tout sera peuplé.

Amis, il faut chanter encore Pour charmer le temps qui s'enfuit; On voit toujours poindre une aurore Au sein de la plus sombre nuit.

L'AS DE COEUR.

>-⊕-=

Maitre Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur. Vers le collége, en petite casquette, Quand il marchait enfant, mordant son pain, Il avait soin d'en jeter quelques miettes Aux gais moineaux accourus au chemin. S'il rencontrait un enfant en guenilles, Il s'arrétait, sauf à doubler le pas, Lui partageait son modeste repas, Et par-dessus lui donnait de ses billes. Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

A dix-huit ans il fit quelques prouesses Par qui son nom bien vite s'illustra; Il ent des chiens, des chevaux, des maîtresses, Et son blason célèbre à l'Opéra; Mais bientôt pris de ces fièvres sans trève, Longs désespoirs qu'on nomme spleen,... enfin, Las de mat vivre, il sut faire une fin, En épousant la forme de son rève.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Imaginez qu'elle était blanche et pure, Vrai lis des bois dans nos murs transplanté, Bijou vivant, miracle de nature, Type accompli de grâce et de beanté; Elle était bonne et ses lèvres mi-closes Avaient des mots prévenants pour chacun; La belle fleur avait un bon parfom, Rare attribut, privilége des roses.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

De cet hymen jaillit une lignée, Une fillette et deux garçons rosés, A mine ouverte et jamais rechignée, Vrais diablotins en anges déguisés;

325

On leur disait, mainte leçon apprise, « Ayez du cœur, et marchez toujours droit! » On les rendait plus savants qu'on ne croit En leur donnant cette simple devise.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujeurs pour l'as de cœur.

Maitre Onésime, hélas! n'étant pas riche, Eut à lutter avec les éléments; Il défricha plus d'une terre en friche Et sur la mer lança des bâtiments; En tous périls, l'honneur fut sa boussole, Il eut toujours son œur pour gouvernail; Donnant à tous l'exemple du travail, Il ne manqua jamais à sa parole.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Or écoutez le mot de la légende: En sa jeunesse, un jour perdant au jeu, Maitre Onésime en criant: Dieu m'entende! Sur l'as de cœur avait mis double enjeu; Il regagna le double de la somme; Mis hors de lui par cet événement, Maitre Onésime avait fait le sement Sur l'as de cœur d'être toujours un homme.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

DUO D'AMOUR.

b-@-€

Dans la forêt mystique, aux yeux jaloux fermée, Où le rosier d'amour fleurit tous les cent ans, Le bien-aimé vient seul avec sa bien-aimée Bavir la fleur de pourpre au centième printemps.

Is vont, et sous leurs pas la fleur des prés s'effeuille L'oiseau vient se poser sur le cou des amants; Aux senteurs du bois frais leur **â**me se recueille Et passe tout entière en leurs chuchotements.

- . Oh! » dit le bien-aimé d'une voix aussi douce Que vos légers parfums, pâles fleurs des lilas, Ou qu'un rayon brisé du soleil dans la mousse, « Je vous aime, et d'aimer ne serai jamais las, »
- « Oh! » dit la bien-aimée avec mollesse et grâce, Comme répond l'écho d'un son plus affaibli ,
- Je vous aime, et d'aimer ne serai jamais lasse;
- t Je sens que mon amour est plus fort que l'oubli, »
- « Oh! disent-ils encore, pour que notre amour vive,
- » Élevons-le vers Dieu, son principe et sa fin:
- » L'amour qui se retrempe à cette source vive,
- » Comme l'éternité, n'a pas de lendemain.

- ▶ Étendons son bienfait à l'humaine famille ,
- » Cette race d'enfants qui n'aiment pas encor :
- » Quand les fauves épis abondent , la faueille
- » Doit laisser aux glaneurs quelques parcelles d'or.
- » De ce fover divin jetons les étincelles
- » A tous les vents; les cœnrs sont prompts à s'enflammer;
- » Qu'en nous voyant unis comme des tourterelles,
- » Tous ceux qui n'aimaient pas soient désireux d'aimer!
- » Car l'amour est fécond : il a créé le monde :
- » Par Iui, l'œuvre immortel croît et se rajeunit;
- » Il germe sous la glèbe, il tressaille dans l'onde ;
- » Il luit avec l'étoile et chante au fond du nid.
- » Dans nos bras enlacés et dans nos chevelures
- » Il fait à notre insu glisser le doux frisson ;
- » C'est un archet divin par qui les créatures
- » Comme un seul instrument vibrent à l'unisson. »

Ils devisaient encor... D'une touffe embaumée Jaillit la rose rouge avec mille parfums. Le bien-aimé la voit, l'offre à la bien-aimée, Et la rose d'amour luit dans ses cheveux bruns.

L'AUBERGE DU NAUFRAGÉ.

LÉGENDE.

æ. ⊕.æ

Encore cette histoire : Écoutez-la bien ! Je l'ai fue en un grímoire Ancien.

Un jour d'automne, par la pluie, Un pélerin marche essouffé, Et, sur sa barbe qu'il essuie Aussi des pleurs ont ruisselé. Il est en quête d'une grâce Où son bonheur est attaché; Sa femme en son hameau trépasse D'un mal aux médecins caché.

Encore cette histoire, Écoutez-la bien! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

Fille d'une grande origine, A n'en juger que par ses traits, La sourde langueur qui la mine Ajoute un charme à ses attraits. Son front lisse n'a pas de ride, Ses yeux ont des regards pâlis; Sa chair, délicate et candide, Est faite du tissu des lis.

Encore cette histoire : Écoutez-la bien ! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

Le pèlerin, par la pensée, La voit mourante sur son lit; Cependant sa marche forcée Par la fatigue, s'affaiblit; Le tableau d'une vieille auberge S'offre à son œil découragé; C'est un vaisseau que l'eau submerge A l'enseieme du naufracé.

Encore cette histoire: Ecoutez-la bien! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

Notre homme entre, s'essuie et mange; Sur une autre table, accoudés, Deux hommes, à figure étrange, Sans rien dire, jouaient aux dés. Sur le tapis on ne voit luire Ni pièce d'or ni marc d'argent; A peine on distingue un sourire De l'un à l'autre s'échangeant.

Encore cette histoire : Écoutez-la bien! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

Seigneurs, votre jeu m'intéresse, Dit le pêlerin curieux, J'y hasarderais quelque pièce Si le gain luisait à mes yeux, On ne joue ici que son âme, Dit l'un des deux, un vrai sorcier, Dont l'œil aigu comme une lame, A des éclairs comme l'acier.

Encore cette histoire : Écoutez-la bien ! Je l'ai luc en un grimoire Ancien.

Si vous pouvez guérir ma femme ; Dit le passant, je tiens l'enjeu. En deux coups il perdit son àme Et regagna sa femme au jeu. Au retour, sa femme guérie Lui dit d'un air mystérieux : Votre àme s'est évanouie, Je ne la vois plus dans vos yeux.

Encore cette histoire : Écoutez-la bien ! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

A ces mots, il chancelle et tombe; il va descendre chez les morts, Quand un baiser de sa colombe Rappelle son àme en son corps. Du pacte infernal qui l'engage, Par l'amour il est dégagé. N'allez pas en pèlerinage A l'auberge du naufragé.

Ainsi finit l'histoire, Vous m'en croirez bien! Je l'ai lue en un grimoire Ancien.

LE BOUVREUIL.

æ-⊕-≅

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plait à l'oreille, Et ton plumage à l'œil : Chante, gai bouvreuil!

Quand le rossignol cesse De chanter sa tendresse Quand il voit ses petits, Le bouvreuil continue, Et sa voix, moins connue, A des fredons gentils.

Ta voie m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plait à l'oreille, Et ton plumage à l'œil : Chante, gai bouvreuil!

Dans le fouillis des lierres, Ces vieux rongeurs des pierres, Son nid est abrité; Hélas! quand il repose En des touffes de rose, Il est bien plus guetté.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plait à l'oreille, Et ton plumage à l'œil : Chante, gai bouvreuil!

Chaque beauté qui passe

Du regard le menace; Le rosier est si beau! Ses branches purpurines N'ont pas assez d'épines Pour défendre l'oiseau.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plaît à l'oreille, Et ton plumage à l'œil: Chante, gai bouvreuil!

Le noir serpent le guette; Tenant sa griffe prête, Et dardant son œil clair, Le chat joue et se roule, Rampe, se met en houle, Et fond comme un éclair.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plaît à l'oreille, Et ton plumage à l'œil: Chante, gai bouvreuil!

Au bouvrenil, fleur vivante, Qui, dans le rosier, chante, Laissons la liberté! Il perdrait dans sa cage La fleur de son plumage, L'éclat de sa gaité. Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil! Ta voix plait à l'oreille, Et ton plumage à l'œil! Chante, gai bouvreuil!

LA VIERGE AUX OISEAUX.

≈.0.⊲

Par un de ces beaux soirs d'automne Où, sur les feuillages rouillés, Le soleil pose une couronne De pourpre et de rayons mouillés, * Berthe s'en va sur la colline, Ses doigts couverts de fin chamois, A son cou blanc portant hermine Pour conjurer les premiers froids;

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son chant, Dans les roses et les topazes Du soleil conchant.

Tournés vers la voûte céleste, Ses yeux en reflètent l'azur; Les biches ont le pied moins leste, Les mules ont le pas moins sûr. Comme un ormeau jauni qui plonge Ses longs rameaux dans le saphir, Dans l'ombre du soir qui s'allonge, Vous verriez sa taille grandir,

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son chant, Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

Elle mêle à sa chevelure
Le chène d'or avec ses glands ,
Et , dernier don de la nature ,
Des arbrisseaux les fruits sanglants ;
Si bien qu'elle a comme un cortége
De grives , merles et pinsons ,
D'oiseaux nourris , pendant qu'il neige ,
Par ces fruits rouges des buissons .

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son chant , Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

Or voilà ce qui nous arrive De ces chants dispersés dans l'air . Dieu I que le petit oiseau vive Et passe chaudement l'hiver! Préservez-le de la gelée Et des ouragans de la nuit , Afin qu'il revoie étoilée La branche en fleur où fut son nid.

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son chant, Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

La lune des cimes s'élance Comme un croissant de diamants; La nuit d'étoiles ensemence Les vastes champs des cieux dormants; La voix de Berthe, dans l'espace, Se mête aux cadences du ciel, Son ombre descend et s'efface Au scuil du lozis maternel.

On croit toujours our ses phrases Jaillir en gerbes de son chant , Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

LES AMIS.

>o-

Tonnelle verte embaumée et petite Où l'on tient six ou sept, assis en rond, I'on chèvrefeuille avec ta clématite Font ressortir le bleu du liseron; Ta vigne folle aux houblons enlacée Me laisse voir à travers le treillis Des hôtes gais dont jaillit la pensée Comme un bourgeon; ce sont de yrais amis!

Vigne et houblon font bien sur les tonnelles: Ces nourriciers de la bière et du vin Arroseront les amitiés fidèles Qu'on voit fleurir aux deux rives du Rhin. Les deux liqueurs ont passé la frontière, C'est un échange entre les deux pays: Faire alterner le vin avec la bière, Le verre en main, c'est l'usage entre amis.

Il faut les voir un matin du dimanche Tons devancer l'heure du rendez-vous, Francs du collier, dégagés de la hanche: Allons aux champs, le soleit est à nous! Et les voilà devant le paysage Tondant les prés et battant les taillis: La belle fille attirée au passage Fait les yeux doux à ces joyeux amis.

Jusques au soir menons la promenade, Laissant aux vieux la halte aux cabarets, Et, s'il fait chaud, qu'une simple rasade, Buc en passant, tienne les gosiers frais. Quand vient la nuit, la faim est aiguisée: Sur le diner, on ouvre les avis. De s'accorder la chose est malaisée Quand on commence à crier entre amis.

La faim grondeuse apaisera l'orage; L'hôtesse arrive et propose un rôti, Une salade, un lapin, du fromage, Du vin clairet; on en prend son parti. Apportez-nous des nappes, des serviettes, Nous voulons être, et vite, et bien servis! L'hôtesse aura des façons très-honnétes, N'étes-vous pas, dit-elle, des amis?

A table on mange, on boit, ensuite on jase, Et, comme l'ait parfume le gigot, Chacun se croit obligé, dans sa phrase, De faufiler par instants un bon mot. Vient le dessert, une chanson l'égaye Puis ce quart d'houre où souvent l'on est pris; On se consulte et l'un pour l'autre on paye, Cela se fait volontiers entre amis.

Sur la journée une ombre se détache; Un des amis, hélas! va nous quitter; Il a beau rire en frisant sa moustache, Un boulet noir pourrait bien l'emporter. Non! sur ses jours l'amitié tend son aile; S'il pense à nous, ses coups seront hardis. Il reviendra sous la verte tonnelle Trinquer encore avec ses vieux amis.

SOUVENIRS D'ALORS,

ಾ∙⊘∘ಡ

«Alors c'était le bon temps!» Répète le vieil adage.
Qui donc a vu le printemps
Sans neige, pluie et muage?
En Bohème comme ailleurs
Tout n'était pas rose et fraise:
J'en connais et des meilleurs
Qui soutiendraient cette thèse.

Alors, vers la fin du mois, Quand on avait fait ripaille, Le second jour, aux abois, On restait sans sou ni maille. En jeûnant on soupirait Après deux jours de bien-être; Le liseron bleu mourait Desséché sur la fenêtre,

Alors quelques faux amis, A notre table commune Fraternellement admis Y nourrissaient la rancune; Ils faisaient beaucoup de bruit, Aux autres barraient l'issue... Où grelotte leur esprit Et leur vanité déçue.

Aiors ce qui semblait bon L'est encor: qui donc en doute? Un bohémien barbon Déjà rangé par la goutte, Gens à qui demain fait peur Tremblant devant une ride: A la porte de leur cœur Ne frappez pas, il est vide.

A l'angle fleuri des toits Que plus d'un rapin dessine, Il niche comme autrefois Pierrot et sa Colombine. Il sort de maint soupirail Entr'ouvert avant l'aurore Comme un parfum de travail: La France étudie encore.

Allons blasé que je hais! Mets de l'argent dans ta poche; Porte sur ces deux étais Un poulet froid cuit en broche; De ton vin non frelaté Débouche mainte bouteille, Et fais boire à ta santé Cette jeunesse qui veille.

LES GRANDS ENFANTS.

≥-⊕-α

Enfants, nous jouons à tout âge, Notre vie est un badinage; Le plus vieux comme le plus sage N'est qu'un enfant.

Elle est enfant, la belle enfant Qui rève tont en s'agrafant Devant sa glace de Venise D'un bel espoir dont elle a peur, Et qui sentant battre son cœur Devient rouge comme cerise. La rose et le myrte amoureux Ne sont que fleurs et tiges frèles; Beau papillon garde tes ailes Si tu yeux t'envoler aux cieux.

Enfants, nous jouons à tout âge, Notre vie est un badinage; Le plus vieux comme le plus sage N'est qu'un enfant.

ll est enfant ce grand enfant Qui se voit déjà triomphant A peine entré dans la carrière; Son harna's d'écarlate et d'or A beau luire, il est vierze encor De sang, de pondre et de poussière, Attends demain beau clorieux, Le laurier que ta gaîté raille Croît arrosé par la mitraille Et se moissonne dans les cieux.

Enfants, nous jouens à tout âge, Notre vie est un badinage; Le plus vieux comme le plus sage N'est qu'un enfant.

Tout homme n'est qu'un grand enfant; Sa mère austère lui défend D'approcher de trop près la flamme. It touche à tout, le grand mutin! Aux charbons ardents du destin, Anx sombres mystères de l'àme. Arrête, mandit curieux, A moins qu'un éclair de génie Dechirant la voûte infinie Ne t'ait fait entrevoir les cieux.

Enfants, nous jouons à tout âge, Notre vie est un badinage; Le plus vieux comme le plus sage N'est qu'un enfant.

LA CHANSON DES FOINS.

=0°

Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton marteau, ta pierre noire, Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

L'étoile du berger dispute Un coin du ciel au matin blane : Le faucheur a quitté sa hutte, Il arrive au pré d'un pas lent. Il monte sa faux amincie Par les coups du marteau carré, Il l'aiguise afin qu'elle scie Ras terre les herbes du pré.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton marteau, ta pierre noire, Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

L'herbe au soleil levant moutonne Peinte de toutes les couleurs; Dans les fleurs l'insecte bourdonne; De la rosée il boit les pleurs. Les épis sèment leur ponssière Dans le feu de la fforaison; On sent une odeur printanière Monter des foins à l'horizon.

Prends ta faux, ton bidon pour boire Prends ton marteau, ta pierre noire Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

La faux s'en va de droite à gauche, Avec un rhytlime cadencé; L'herbe, à mesure qu'on la fauche, Tombe et s'aligne en rang pressé. De mulots une bande folle Est interrompue en ses jeux; Oiseaux, abeilles, tout s'envole; La couleuvre est eoupée en deux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton martean, ta pierre noire Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

Courbé, le faucheur se démène, Inondé de larges sueurs; Sur ses pas la mort se promène, Elle tranche le fil des fleurs. De temps en temps il fait sa pause Pour mouiller son gosier en feu; A midi son frond lourd se pose Sur l'herbe sèche; il dort un peu.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton marteau, ta pierre noire Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

Pendant ce chaud sommeil il réve D'éclatante prospérité : Deux fois les arbres ont la sève, Deux fois les brebis ont porté. Le fenil , le grenier, la grange, Par les récoltes sont rompus; On chante, on danse, on boit, on mange : Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Oue l'on fauche le foin.

Réveille-toi de ce beau songe; Travaille encore jusqu'au soir: Seulement que vers toi s'allonge Le rayon lointain de l'espoir. L'herbe est coupée, et les faneuses Viennent avec leurs longs râteaux, En chantant des chansons joyeuses... Faucheur, laisse dormir ta faux! Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton marteau, ta pierre noire Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

LE PESEUR D'OR.

E-0-C

Dans une verte houppelande Bordée au ceu de petit gris, Un juif expulsé de Hollande Vivait d'usures à Paris. Il pesait avec des balances Dont les plateaux étaient faussés: Or, diamants et consciences, Ses doigts étaient fort exercés.

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au peseur d'or.

On allait chercher la piqure De ce serpent dans un trou noir, Baillant sur une cour obscure: Ce repaire était son comptoir. A ceux qui de cette cachette Osaient railler l'obscurité, Le soleil est dans ma cassette, Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au pescur d'or.

Ses yeux étaient deux escarboucles. Son nez un triangle effilé; Il portait des sonliers à boucles, Du linge, en Hollande filé; Il prisait avec des mains sèches Du fin tabac de Portugal; Son crâne erné de blanches mèches Eût effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au peseur d'or.

De tout calcul indéchiffrable Il se tirait en un instant, Et d'une voix imperturbable Il disait au chaland : c'est tant! C'est tant, ce virginal sourire, C'est tant votre anneau conjugal, C'est tant le sceptre et tant la lyre, Tant la tombe et le piédestal!

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au peseur d'or.

Qu'il monnaya d'âmes flétries, Qu'il serra dans ses coffres forts D'or, de bijoux, de pierreries, De châles, de tous les trésors! La mort longtemps le laissa faire. Un jour de hausse et de grand gain, Elle emmena notre homme en terte Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au pescur d'or.

Le diable qui toujours existe Ayant vu la nuit, en rôdant, Notre squelette jaune et triste Qui perdait sa dernière dent, Bans un plateau de sa balance Mit les restes du pauvre corps, Et dans l'autre avec violence Fit entrer ses nombreux trésors. Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au peseur d'or.

« Tu pèses moins que tes richesses, Dit le diable, viens en enfer! Nous y vivrons de tes largesses, Tes os sees feront un feu clair! » Tirez profit de cette fable Vous tous qui rognez sur un liard! Vous thésaurisez pour le diable, Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre Au chat qui dort, Et chacun allait vendre Au peseur d'or.

LA FILLE DES CHAMPS.

>-0-a

Fauve sous son chapeau de paille Qui garde à peine son cou blanc, Sans nul relàche elle travaille; La fatigue amaigrit son flanc. Son bleu sarreau de grosse toile Laisse voir ses jambes à nu; Sur ses doux yeux s'étend un voile, Un nuage du cœur venu.

Guèpes, vipères, doux langage Que suivent les propos méchants, Ne troublez pas dans son ouvrage La fille des champs.

Avec l'aube elle se réveille, Tord vaillamment son chienon lourd, Et s'en va , diligente abeille , Vaquer à tous les soins du jour ; Compte les œufs , court à l'étable , Trait les vaches , donne le foin , Et , providence véritable , A ses oiseaux jette le grain-

Guèpes, vipères, doux langage Que suivent les propos méchants, Ne troublez pas dans son ouvrage La fille des champs.

Un fichu noué sur l'épaule, Mordant un morceau de pain noir, Elle chasse avec une gaule Ses bêtes jusqu'à l'abreuvoir. Elle guette au passage et compte Ses vaches lentes, ses grands bœufs, Le taureau dru que nul ne dompte Devant elle incline ses yeux.

Guépes, vipères, doux langage Que suivent les propos méchants, Ne troublez pas dans son ouvrage La fille des champs.

Que sa journée est accablante Et longue pendant la moisson! Sa joue est toute ruisselante, L'air lourd étouffe sa chanson. La besogne avec le temps change Et les jours deviennent plus doux, Elle s'égaye à la vendange, Et parfois y trouve un époux.

Guêpes, vipères, doux langage Que suivent les propos méchants, Ne troublez pas dans son ouvrage La fille des champs.

Mais le bonheur de la bergère Est de veiller sur son troupeau, Assise à filer quand il erre, En fredonnant un air nouveau, Les oiseaux chantent avec elle Et s'elforcent à la charmer : Aux champs que la bergère est belle! S'il passe un cour, il va l'aimer. Guépes, vipères, doux langage Que suivent les propos méchants, Ne troublez pas dans son ouvrage La fille des champs.

LES CERISES.

⇒-€>-€

La nuit s'enfuit d'un pied léger, N'eilleurant que du hout de l'aile Les coteaux qu'on voit s'oranger Aux lueurs de l'aube nouvelle : Les grands chemins sont tournoyants, Du voyageur la soif s'irrite, Du sein des rameaux verdoyants La cerise rouge l'invite.

Quelle chance pour les oiseaux! Pour les enfants quelles surprises! Les pentes vertes des coteaux Sont toutes rouges de cerises.

Dans ces feuilles à plein gosier, Il semble qu'on jase et qu'on rie; Pour les oiseaux un cerisier Est une bonne hôtellerie. De ce jaune chardonneret Gorgé de vermeille cerise, Le chant semble plus guilleret; Ne dirait-on pas qu'il se grise!

Quelle chance pour les oiseaux! Pour les enfants quelles surprises! Les pentes vertes des coteaux Sont toutes rouges de cerises.

Du beau cerisier rougissant, Des bambins la troupe s'empare. Ils se déchirent jusqu'au sang, Se bouseulent sans crier gare! Mal peignés, querelleurs, jouffus, Leur poids fait craquer le branchage, Pour quelques cerises de plus On brave la mort à cet âge.

Quelle chance pour les oiscaux! Pour les enfants quelles surprises! Les pentes vertes des coteaux Sont toutes ronges de cerises.

L'ombre s'étend sur les vallons : Viens sous le cerisier, ma belle! J'ai taillé les blancs échelons Moi-mème, et j'ai dressé l'échelle. Te souvient-il du jour d'été Où nos âmes se sont éprises L'une de l'autre, ò ma beauté! Un soir, en cueillant des cerises?

Quelle chance pour les oiseaux! Pour les enfants quelles surprises! Les pentes vertes des coteaux Sont toutes rouges de cerises.

Pour nos enfants tes doigts, plus tard, Pétriront avec la farine Ces cerises dont ton regard Aime la couleur purpurine, Et quand un hôte nous viendra, En souvenir de cette histoire, Ta blanche main lui versera Le vieux kirch de la forét Noire,

Quelle chance pour les oiseanx! Pour les enfants quelles surprises! Les pentes vertes des coteaux Sont toutes rouges de cerises.

LE CHEVAL.

⇒ ∅ • €

Viens ça! mon beau cheval de race, Anglais pur sang, mais tout français Par le feu, l'orgueil et la grâce, Aimant la poudre et le succès. Ses crins sont des cheveux de femme, Sa robe est un beau satin noir, Ses nascaux jettent sang et fiamme, Son oil est comme un grand miroir.

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encor frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vont! Hope! mon cheval, en avant!

De l'épi du front à la croupe, En ondulant vers le garot Sa belle courbe se découpe, Quand il se déploie au grand trot. On voit le réseau de ses veines S'entrelacer à fleur de peau; Dès qu'il part, collines et plaines Et montagues sont de niveau.

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encor frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vent! Hope! mon cheval, en avant!

Dans un long ruban de poussière On voit ses fers étinceler Et se dérouler sa crinière, Sa course ne peut l'essouffler. Comme le marteau sur l'enclume : La corne en mesure s'abat, La bouche se blanchit d'écume, La queue ondoie et le flanc bat.

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encore frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vent! Hope! mon cheval, en avant!

Terrible et doux, souple et rebelle, Ferme sur ses jarrets d'acier, Corps de lion, pieds de gazelle Et vol d'oiscau! C'est mon coursiet On dirait une sensitive : Si dans l'herbage du vallon L'odeur de la cavale arrive, On voit se dresser l'étalon.

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encor frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vent! Hope! mon cheval, en avant!

Tout fier de sa housse écarlate, Il quitte les airs triomphants Pour lécher la main qui le flatte Et jouer avec les enfants. Il hemnit à la jeune fille Qu'il caresse d'un air soumis, Enfin il est de la famille, Et c'est le plus sûr des amis.

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encor frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vent! Hope! mon cheval, en avant!

Il ne manque ni de litière Ni d'avoine, et d'autres chevaux Trainant le bois, trainant la pierre, Succombent aux plus durs travaux. Mais voici la vapeur qui passe Comme un coursier noir indompté; Chevaux de trait qu'elle remplace, Elle yous rend la liberté!

Traverse tous les bruits de guerre Qui font encor frémir la terre, Passe le sang et la poussière, Passe la guerre, passe le vent! Hope! mon cheval, en ayant!

LE SECRET.

≈-3-≪

L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

L'autre jour goûtant le silence Et l'ombre du bois verdoyant, Je vis arriver à distance Deux filles au minois riant: C'était Jeanne avec Madeleine Qui parlaient bas et, sans me voir, Tont près de moi vinrent s'asseoir; Tremblant, je retins mon haleine.

L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

Je les vis s'asseoir sous un chêne; Jeanne est blonde comme les blés; Les cheveux noirs de Madeleine Sont par un nœud rouge assemblés. Madeleine a pour sa parure Des soins qu'elle voudrait cacher; Comme une fieur sous un rocher, Jeanne est l'enfant de la nature.

> L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

Baissant ses yeux bleus en amande, Madeleine écoute et rougit; Jeanne fait répense et demande, Sans savoir ce dont il s'agit. Madeleine est la tourterelle Qui se lamente dans le bois; Jeanne a des rires dans le voix, C'est Valouette ou l'hirandelle.

L'autre jour, j'ai surpris Un secret saus prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

Madeleine est le triste saule Que sous le deuil on voit ployer, Mais Jeanne est une verte gaule De noisetier on de rosier. Madeleine est l'eau de la pluie, Jeanne est la rosée, au matin, Parsemant les tiges du thym Des pleurs que le soleil essuie.

L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

Quand vient midi, Jeanne rejette Un monchoir bleu qui l'oppressait; Madeleine, toute inquiète, Lui dit : « Oh! si queiqu'un passait! » Jeanne, plus belle qu'une rose, Plus simple qu'un oiseau du ciel, Lui répond d'un air naturel: « Ah! l'on ne verrait pas grand'chose! »

L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oni, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

Lorsqu'on en vint aux confidences, Je sentis mon sang tout glacé; J'entendis, entre deux silences, Mon nom par Jeanne prononcé.

DE PIERRE DUPONT.

Oh! si jamais sans Madeleine Elle revient dans la forèt, Je veux lui rendre son secret. Que je garde avec trop de peine.

L'autre jour, j'ai surpris Un secret sans prix; Oui, j'ai pu l'entendre, Et je veux le rendre A celle à qui l'ai pris.

SCHAMYL.

≅•⊚·≔

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril : Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamyl!

Schamyl est un nouveau prophète Qui longtemps seul a tenu tête A Nicolas, dans son orgueil; D'Allah, cet envoyé mystique A dit au pape schismatique: Tu ne passeras pas mon seuil!

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamyl!

Dans le jeune et dans la prière Puisant une vertu guerrière Qui lui fait braver mille morts, Il rit du plomb et de la fimmne A faire penser que son âme Est la cuirasse de son corps.

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril , Le plus solide sur sa base , C'est la volonté de Schamy!!

Aux cimes d'où part le tonnerre Il a fortifié son aire Dans les rochers du Daghestan, Convulsions de la nature Dont chacune est la sépulture De quelque audacieux Titan.

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamyl!

Q'une armée entière le cerne, Que la bombe sur sa caverne Décrive son arc enflammé : Il sort des combattants de terre : Chaque montagne est un cratère, Chaque buisson est animé.

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamyl!

Dans ces effroyables mélées, Euménides échevelées, Les femmes, seins nus, œil hagard, Roulent des rochers plus grands qu'elles, Et font tuer à leurs mamelles Leurs fils, pour les rayir au crar.

De tous les rochers du Caucase, Dont chaeun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamy!!

Regardez la crinière fauve Et l'œil bleu de celui qui sauve Son peuple d'un immense affront? Le Nord se livrait sans défense, Seul are-boutant d'indépendance, Schamyl a redressé le front.

De tous les rochers du Cancase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamy!! Depuis, tont l'Occident s'élève Contre le gigantesque rêve, Héritage des czars mourants! On va resserrer leur frontière; Le sultan et l'Europe entière De Schamyl grossissent les rangs.

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base, C'est la volonté de Schamyl!

Il s'ouvre une nouvelle phase : Aux flancs antiques du Caucase Nicolas va voir à son tour Son ambition garrottée. De ce moderne Prométhée Schamyl tu seras le vautour!

De tous les rochers du Caucase, Dont chacun recèle un péril, Le plus solide sur sa base : C'est la volonté de Schamy!!

LA PLAINTE DU RUSSE.

z-(-≪

Un prisonnier qui de la Sibérie S'était enfui miraculeusement, M'a dit les maux dont souffrait ma patrie; Je les raédite en mon isolement: Pauvres mougiks! on escompte nos âmes! Troupeau de serfs à la glèbe attaché! On nous vend nous, nos enfants et nos femmes, Comme un bétail que l'on mène au marché.

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que, cette fois, la lumière Du soleil couchant doit venir.

De la Russie il m'a peint la légende, Orgie infàme où le sang coule à flots! On est grand ezar, on est ezarine grande Quand on ourdit de funèbres complots. Pierre le Grand tient lui-même la hache Et Catherine a tué son mari; Sur le velours le sang laisse une tache: La peur fera changer le favori.

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que, cette fois, la lumière Du soleil couchant doit venir.

Et ce sont là nos pontifes suprêmes, Ceux devant qui nous sommes à genoux, Bénis par eux ou chargés d'anathèmes, C'est la rosée ou la foudre pour nous! Ah! plaise à Dicu que l'univers échappe Au double joug dont ils pressent nos fronts, A cette tiare, à cette double chappe Dont les plis neufs cachent des éperons!

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que, cette fois, la lumière Du soleil couchant doit venir.

De temps en temps le tambour nous déplace; Le knout en l'air, un soldat nous instruit; Et, qu'on nous fouette ou qu'on nous tue en masse, La discipline en nos ceurs fait la nuit. L'aigle noir double, en ses quadruples serres Tenant le sceptre avec la ponume d'or, Nous crie: « Il faut des peuples tributaires « Pour apporter des roubles au trésor! »

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que, cette fois, la lumière Du soleil conchant doit venir.

Ce prisonnier dont la barbe était blanche, Dont chaque ride accusait un chagrin , Dont l'œil avait une expression franche, Et dont le front semblait être d'airain, Me dit, un jour d'intime confidence, Tout bas, un mot des Russes ignoré, Qui de ma nuit a rompu le silence Depuis qu'il a dans mon esprit vibré.

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que cette fois la lumière Du soleil couchant doit venir.

O liberté! nom que mon peuple ignore, Que le vieillard a prononcé tout bas, Tu m'apparais comme la belle aurore Qui mettra fin à nos sangiants combats. Brisons le knout! rails, sillonnez le monde! Peuples lointains, la Russie a du blé: Apportez-lui la science féconde Et l'art divin qui chez nous est voilé.

Mais il ajoutait que la terre Verrait bientôt ces maux finir, Et que cette fois la lumière Du solcil couchant doit venir.

LE DERNIER BEAU JOUR.

¥.0.€

Les feuilles rauges du coteau Disent que la vendange est faite; L'automne, de son long manteau. Secoue encore un jour de fête. Ne restons pas à la maison: Profitons de l'heure sacrée Où le soleil, à l'horizon, Tamise une poussière ambrée.

L'autonne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fétons, sans attendre plus tard, Le déclin si doux de l'année!

Dans le sol fraichement creusé, Le laboureur marche en cadence, On voit jaillir le blé rosé De ses mains pleines d'espérance; Les étourneaux, sur les sillons, S'abattent comme un noir nuage, Ou s'envolent par tourbillons Sur les pommiers du voisinage.

L'automne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fétons, sans attendre plus tard, Le déclin si doux de l'année!

Plus d'hirondelles dans l'azur! Une seule, vraie ame en peine, Reste à l'écart sans abri sûr Contre la froidure prochait e-

DE PIERRE DEPONT

Tes sœnrs, pauvre oiseau du bon Dieu, Ne reviendront que l'autre année; Viens, pour attendre an coin du fen, Te blottir sous ma cheminée!

L'antomne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fêtons, sans attendre plus tard. Le déclin si doux de l'année!

A notre nébuleux climat Plus d'un oiseau reste fidèle; Le peuplier est un grand mât Où la pie agite son aile; En haut, chante un chardonneret, Le roitelet grimpe et s'abrite Au vieux chêne de la forêt; En bas pousse une marguerite.

L'automne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fètons, sans attendre plus tard, Le déclin si doux de l'année!

C'est que l'année a beau finir, On dirait qu'elle recommence, Et rien n'étouffe l'avenir, Herbe, fleurette, oiseau, semence : Quand sur les arbres dépouillés Corbeau des hivers tu te poses, A la cime des cornouillers On voit déjà des bourgeons roses.

L'automne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fètons, sans attendre plus tard, Le déclin si doux de l'année!

Le ciel rougit, l'air devient froid, Le sarment dans l'âtre petille, Allons nous chauffer à l'Étroit Au cercle aimé de la famille; Et là, devisant, espérant, Chacun racontera la sienne; Doux fruits, vin doux et rire frane Combattront le froid et la peine.

L'automne, d'un dernier regard Charme et dore cette journée, Fétons, sans attendre plus tard Le déclin si doux de l'année!

LA MUSIQUE.

≥-0-∈

Langue de l'univers, musique aérienne, Contraste harmonieux du silence et du bruit, O puissance nouvelle et cependant ancienne Comme l'invention du jour et de la nuit, Tu nais du roulement des sphères dans l'espace Par le souffie divin qui jamais ne se lasse, Produite incessamment comme l'air et le feu, O musique, fille de Dieu.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

De tes sons répandus, l'enfant qui vient de naître Essaye en bégayant à former un faisceau; Tout chante à son oreille, il vent prouver son être En modulant un son comme un petit oiscau; Mais cette voix, plus tard, agrandie et rhythmée, Change en pas de géant les pas de ce pygmée; Amphyon fait monter, une lyre à la main, Les pierres du grand mur thébain.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

La musique est la clef des plus profonds mystères; Elle n'a pas besoin d'antres ni de trépieds : Orphée avec sa lyre attire les panthères, 1.t les tigres soumis viennent lécher ses pieds; Le vieil Homère, aveugle, en parcourant la Grèce, A pour guider ses pas la douce enchanteresse, Et son rhythme, surpris aux lois de l'univers, Rend impérissables ses vers.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

Les harpes qu'on voit pendre aux saules de l'Euphrate D'un peuple de captifs exprimaient les douleurs : C'était la mélodie , et l'harmonie éclate Lorsque la foi du Christ a jeté ses lueurs. La cloche réunit tous les sons de la gamme En son airain sonore et tous les cris de l'âme, Et de l'aube vermeille aux derniers feux du soir, Porte aux cieux le terrestre espoir.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine, Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

L'orgue enfle ses tuyaux sous la voûte ogivale, Et vaguement traduit les murmures des bois. Hommes, femmes, enfants chantent dans l'intervalle, Et l'airain, prisonnier dans l'étain, suit les voix; La tempête s'annonce aux éclats de la foudre, L'harmonie est intense, elle va se dissoudre Comme en gouttes de pluie, enfin monte un chant pur De rossignol en plein azur.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

Arrache-toi d'un bond à ces voûtes de pierre; Musique, vole aux champs où sont les laboureurs; Beethoven dira la sublime prière Du travail arrosé par leurs larges sueurs; Il rhythme en la guidant vers la terre promise Cette lente cohorte, à la douleur soumise, Qui tendaux fleurs, aux fruits, ses lèvres et ses mains Pour abréger les longs chemins.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

Descends dans les cités où la foule s'agite , Et , même après Mozart , appelle du nouveau. Au-devant du Freyschutz elle se précipite; Rien ne peut apaiser sa grande soif du beau, Bossini vous enivre, et, par ses accents mâles, Le maitre Meyerbeer vous frappe et vous rend pâles Comme seront les morts au dernier jugement Dans leur sombre épouvantement.

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

Ton pouvoir est si grand, ò musique sublime, Que Paganini seul, de son archet fiévreux, Tenait une assemblée, en faisait sa victime, Et d'un son vous rendait heureux ou malheureux: On se fait égorger aux durs accents du cuivre. Mais, ò frèles beautés, on désire de vivre Quand les touches d'ivoire, agiles sous vos doigts, Accompament vos douces voix!

En rhythmant notre joie, En charmant notre peine, Guide la caravane humaine Dans le grand chemin bleu, O musique, fille de Dieu!

LE BEPOS DII SOIB.

ع-∞-ھ

Quand le soleil se couche horizontal, De longs rayons noyant la plaine immense, Comme un blé mûr le ciel occidental De pourpre vive et d'or pur se nuance; L'ombre est plus grande et la clarté s'éteint Sur le versant des peutes opposées; Enfin le ciel par degré se déteint, Le jour s'efface en des brumes rosées.

> Reposons-nous! Le repos est si doux : Que la peine sommeille Jusqu'à l'aube vermeille!

Dans le sillon , la charrue au repos Attend l'aurore et la terre mouillée; Bergers, comptez et parquez les troupeaux , L'oiseau s'endort dans l'épaisse feuillée. Gaules en main , bergères aux doux yeux , A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire ; Les laboureurs vont délier les bœufs , Et les chevaux souffient dans la mangeoire.

Reposons-nous!

Le repos est si doux: Que la peine sommeille Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les fuseaux s'arrêtent dans les doigts: La lampe brille, une blanche fumée Bans l'air du soir monte de tous les toits; C'est du repas l'annonce accoutumée: Les ouvriers, si las, quand vient la nuit, Peuvent partir, enfin la cloche sonne; Ils vont gagner leur modeste réduit, Où sur le feu la marmite bouillonne.

> Reposons-nous! Le repos est si doux : Que la peine sommeille Jusqu'à l'aube vermeille!

La ménagère et les enfants sont là, Du chef de l'âtre attendant la présence, Dès qu'il parait, un grand cri : « Le voilà! » S'élève au ciel, comme en réjouissance; De bons baisers, la soupe, un doigt de vin. Rendent la joie à sa figure blème; Il peut dormir, ses enfants ont du pain, Et n'a-t-il pas une femme qui l'aime!

> Reposons-nous! Le repos est si doux : Que la peine sommeille Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les foyers s'éteignent lentement, bans le lointain une usine qui fume Pousse de terre un sourd mugissement, Les lourds marteaux expirent sur l'enclume : Ah! détournons nos âmes du vain bruit Et nos regards du faux éclat des villes; Endormons-nous sous l'aile de la nuit, Qui mène en rond ses étoiles tranquilles!

> Reposons-nous! Le repos est si doux : Que la peine sommeille Jusqu'à l'aube vermeille!

LES ABEILLES.

>-0-4

Quand de sa baguette de fée L'aurore a touché l'horizon, A ses feux bientôt échauffée, La ruche fait entendre un son; Ses bourdonnantes ouvrières Ouvrent, secouant le sommeil, Leur alle argentée aux lumières Qu'allume le nouveau soleil. Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Et des sommets touffus aux plaines, Sur chaque tige qui fleurit, A ces matinales haleines, Se fait entendre un léger bruit : Ce sont des cadences coupées, Des tremblements de violon Que les abeilles occupées Font en récoltant le miel blond.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Oui font le miel, qui font le miel.

Comme une ouvrière, l'abeille, Si de près on veut l'observer, A sa brosse avec sa corbeille, Pour amasser et conserver; Avec ardeur elle s'attache Aux petites lèvres des fleurs, Dans leur poussière elle se cache, Et leur prend les sucs les meilleurs.

Diligentes abeilles, Dans les blés, dans les treilles, Dans les fleurs qu'irise le ciel, Butinez, étincelantes, Les sucs les plus purs des plantes, Qui font le miel, qui font le miel.

Trèfles, serpolet, saxifrages, Gerbes d'or, tilleul, oranger, Fleurs des jardins et fleurs sauvages, Elles sauront tout mélanger; Gardez-les de la tithymale Et de tous les sues vénéneux, Comme de l'orage et du hâle, Du froid et du temps pluvieux.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel,

Préservez-les de toute embûche, D'oiseaux, frelons et papillons; Car c'est un trésor, une ruche Pleine de ses fauves rayons; Si le vin pur nous fortifie, Le miel contient un doux esprit Qui, bien portants, nous purifie, Et qui, malades, nous guérit-

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sucs les plus purs des plantes,
Qui font le miel, qui font le miel.

Sous la paille de sa toiture, La ruche a son gouvernement, Ses castes, son architecture, Même on y combat fréqueniment; Jadis, pour les seules abeilles Le mont Hymète avait des fleurs, Et la Fable de cent merveilles A su poétiser leurs mœurs.

Diligentes abeilles,
Dans les blés, dans les treilles,
Dans les fleurs, qu'irise le ciel,
Butinez, étincelantes,
Les sues les plus purs des plantes,
Oui font le miel, qui font le miel.

Mais les abeilles sont bannies : La betterave en nos guérets, La canne à sucre, aux colonies, Les exilent dans les forêts; Ah! que ce miel si doux alterne Avec le sucre plus nouveau, L'antique est père du moderne, L'utile n'exclut pas le beau.

Diligentes abeilles, Dans les blés, dans les treilles, Dans les fleurs qu'irise le ciel, Butinez, étincelantes, Les sucs les plus purs des plantes, Qui font le miel, qui font le miel.

LA FÈVE.

>-**0**•**c**€

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève:
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Charbonnier est maître chez soi; A mes yeux, c'est un très-bon roi. Un forgeron à son enclume Vaut bien un roi taillant sa plume; Et, quand un de mes vers vous plait, Mon esprit est un roitelet.

Fille d'Ève, Vous m'avez tenté, Me donnant la fève : l'accepte cette royauté, C'est la seule que je rêve.

J'accepte avec grande gaité
Ce quart d'heure de royauté;
Mais, ce soir, perdant ma couronne;
Quelle existence monotone!
Non, car ce charmant souvenir
Au fond de mon cœur va ficurir.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève:
J'accepte cette royauté,
C'est la scule que je rêve.

Mais j'entends mon peuple en rumeur? Il est jaloux de mon bonheur Et s'insurge contre ma chance. Une fraude, une connivence, Un caprice m'aurait fait roi: Eh bien! je suis despote, moi!

> Fille d'Ève, Vous m'avez tenté,

Me donnant la fève. l'accepte cette royauté, C'est la seule que je rêve.

Je dénonce à tous mes féaux, L'oidium, tous les fléaux. J'ordonne une moisson splendide, Avec une paix bien solide, Et j'étends mon large pardon, Roi de fève, à tout l'horizon.

Fille d'Ève,
Vous m'avez tenté,
Me donnant la fève:
J'accepte cette royauté,
C'est la seule que je rêve.

Quant à vous, reine de beauté, Puisque votre témérité Vous fait ma vassale et sujette, Du gâteau jetez quelque miette! De vos yeux bleus qui sont si doux, Rezardez au-dessous de vous!

Fille d'Ève,
Vous r''avez tenté,
Me do ant la fève:
l'accepte ette royauté,
C'est la seule que je rêve.

LE CAMÉE.

P-0-0

Je t'envoie un petit camée, O ma bien aimée! Ciselé délicatement, En aimant.

Sur une agate très-fine, Ton beau profil se burine; Effilée en petit bec, Ta lèvre est un bijou grec; Ton oreille est faite et brille Comme une fraiche coquille; Ton menton a le fini D'un œuf posé dans le nid.

Je t'envoie un petit camée, O ma bien-aimée! Ciselé délicatement, En aimant.

Ta joue est un nid de roses; Au coin de tes lèvres closes. Du sourire poind la fleur; Ton wil jette une lueur, Comme un bleu rayon de lune A travers la forèt brune; Tes cils voilent sa clarté, Ton sourcil peint ta fierté.

Je t'envoie un petit camée, O ma bien-aimée! Ciselé délicatement, En aimant.

Ton front, blanc comme les eygnes, S'enfle avec de belles lignes; C'est comme un raisin serré
Où couve le feu sacré.
Pour compléter la figure
Il manque la chevelure,
Le cou si pur et le sein,
Dont j'ébauche le dessin.

Je t'envoie un petit camée, O ma bien-aimée! Ciselé délicatement, En aimant.

Tes cheveux, je les dénouc; Sur ta nuque, sur ta joue, J'aime à les voir voltiger; Faut-il mieux les arranger En grappes, fresses ou natte, Avec ruban d'écarlate, Rose on bluet? tout va bien; Ils sont plus beaux avec rien.

Je t'envoie un petit camée, O ma bien-aimée Cisclé délicatement, En aimant.

Vite, encore une retonche, Un baiser sur cette bouche; Qu'il pende tout alentour Une guirlande d'amour, bes roses, des tourterelles, Croisant leurs bees et leurs ailes. Cher camée! il faut encor L'armer d'une aiguille d'or!

Je t'envoie un petit camée, O ma bien-aimée! Ciselé délicatement En aimant.

GOLO.

\$0.0.ca

Golo, tu me cherches noise, Et voudrais vendre mon lit! Ma muse est une sournoise Qui se plaît à ce conflit; Elle raille ta sottise, Elle est plus belle en chemise, Ta colère l'embellit.

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

Sur le fil et les aiguilles, Pour faire un gain suffisant, Qu'il faut abuser de filles! Te voilà riche à présent. L'esprit du voisin t'ennuie, Tu fais à la poésie Un procès de paysan.

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

Ton long nez en bec de canne, Fourré dans les vieilles lois ; Tu ne rèves que chicane, Toujours de nouveaux exploits ! Je brûle tes paperasses; Tu seras puni des Grâces ; Ton front poussera du bois. Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

On a raillé ta tournure Et ton ventre de melon, Même on a sur ta figure Compté plus d'un grain de plomb-Ton odeur est une peste, Enumèrer tout le reste, Ma foi ce serait trop long.

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

Sans exciter ma colère, Sans atteindre à mon mépris, Prends garde en ton atmosphère De respirer mes lazzis Et de voir à ta poursuite, Comme un vieux rat mis en fuite, Tous les gamins de Paris.

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal! Prends garde que sous ta porte, N'arrive certain papier, D'où monte une odeur moins forte Que celle de ton soulier; Que, par derrière, on t'attache Un chat mort, et qu'on te làche Tous les pétards du quartier.

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

Ta méchanceté me peine, Tu m'oses persécuter, Tu ne fais qu'enfier ma veine, Et m'animer à chanter. Vieux grigon! je te pardonne, Je vais percer une tonne, Et veux t'en faire goûter!

Golo, prends garde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

Que ce vin est beau, sa flamme Fait pétiller ton œil rond, l'en ferai boire à ta femme, Et les amours en riront. Golo, tu changes de face! Regarde-toi dans la glace, Porte la main à ton front!

Golo, prends sarde à ma chienne, Tu lui fais mal; Prends garde qu'elle t'apprenne Un air de bal!

LE FROID.

20.040

Le soleil, à l'horizon, trace En arc, tous les jours, plus étroit; La terre se couvre de glace; Les nuits sont longues... il fait froid! Dans l'azur, les astres sans nombre Semblent aviver leur lucur; Au loin, la neige efface l'ombre, On voit scintiller sa blancheur.

Quoique sa rigueur nous défie, Il faut chanter l'hiver: C'est lui qui purifie, Durcit et fortifie Les germes de la vie Au creuset bleu de l'air. G'est aux pôies que la nature A ládi ses palais d'hiver, D'une splendide architecture De cristal et de Jaspe clair. Aux remparts de glace éternelle, Par les siècles consolidés, Le givre ajoute une dentelle Et mille caprices brodés.

Quoique sa rigueur nous défie, il fant chanter l'hiver: C'est lui qui purifie, Dureit et fortifie Les germes de la vie au creuset bleu de l'air.

Bijh les oiseaux de passage, Cherchant le climat tempéré, La grue et le canard sauvage, En triangles ont émigré. A peine si dans les grisailles De l'air, qui semble une toison, Les corbeaux, amants des batailles, Peraissent noirs à l'horizon,

Ouoique sa rigueur nous défle, Il faut chanter l'hiver : C'est lui qui purifle, Darcit et fortifle Les germes de la vie An crenset bleu de l'air.

Les rennes, de leurs larges cornes, Le verglas hérissant leur peau, A travers des steppes sans bornes, Guident un rapide traineau. Le Lapon, du lait des femelles Et de leur chair sait se nourrir; Méme il se taille des semelles Et des vêtements dans leur cuir.

Quoique sa rigueur nous défie, Il faut chanter l'hiver : C'est lui qui purifie, Durcit et fortifie Les germes de la vie Au creuset bleu de l'air.

Ceux qui chassent en Sibérie Les martres et le renard bleu Des nuits bravent l'intempérie Sous la tente, autour d'un grand feu. Le matin, plus de sentinelle! Elle est gelée, et les ours blancs Ont aiguisé leur dent cruelle Au marbre durci de ses flancs.

Quoique sa rigueur nons défie ,
- Il faut chanter l'hiver :
- C'est lui qui purifie ,

Dureit et fortifie Les germes de la vie Au creuset bleu de l'air,

Mais des aurores boréales Le petillement argenté Transporte en ces nuits glaciales Comme un reflet des jours d'été. Du plus loin qu'on voit la lumière, On croit encore à la chaleur. Vous qui grelottez sur la terre, Demain vous garde un jour meilleur.

Quoique sa rigueur nous défie, Il faut chanter l'hiver : C'est lui qui purifie, Durcit et fortifie Les germes de la vie Au creuset bleu de l'air.

LE RENOUVEAU.

\$ 8 mg

Quelque chose me dit : « Chante! » Je chanterai volontiers ; Une brise murmurante Caresse les peupliers. Au moment qu'on désespère, Luit le soleil,

Et Dieu nous fait voir, bon père! L'espoir vermeil.

Sur les cachots les plus sombres Un astre luit:

Que de clarté dans tes ombres , O poire puit!

Quelque chose me dit: a Chante! = Je chanterai volontiers; Une brise murmurante Caresse les peupliers.

L'espoir descend, bon génie! Me visiter: J'entends, dans mon insomnie, Les cogs chanter. Les vents avec des bruits d'ailes,

De maints pays
M'apportent de vos nouvelles,
O mes amis!

Quelque chose me dit : « Chante ! « Je chanterai volontiers ; Une brise murmurante Caresse les peupliers.

Quand la fatigue m'accable, Je trouve encor Du pain, du vin, sur la table, Et, ce trésor Qu'on nomme un ami : j'arrête L'élan du cœur ; L'amitié simple et discrète A sa pudeur.

Quelque chose me dit : « Chante ! » Je chanterai volontiers; Une brise murmurante Caresse les peupliers.

Je vois nos champs de bataille,
Où les corbeaux
Naguère faisaient ripaille,
Devenir beaux;
L'herbe y couvre les squelettes;
J'y vois fleurir
Des touffes de violettes;
J'en veux cueillir.

Quelque chose me dit : « Chante ! » Je chanterai volontiers; Une brise murmurante Caresse les peupliers.

Si mon amie est absente, De loin j'entends Sa voix fraiche et caressante Comme un printempsIf vient one odeur de rose

De ce côté;

Mon cœur sur ton cœur se pose,

O ma beauté!

Quelque chose me dit: » Chante! » Je chanterai volontiers; Une brise murmorante Caresse les peupliers.

LE MOIS DE MARS.

> ∅·⊄

Le soleil blanc dans le ciel bleu A travers la vitre t'invite, Ne quitte pas le coin du feu, Tant qu'une toux àpre t'acite; De mars les rayons sont trompeurs : Ta cheminée a des jacisthes, Des tulipes aux cent conleurs; Ne va pas éveiller mes craintes.

Ne quitte pas ton doux abri , Ma fleur voilée , La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée. Je vois dans le calendrier Mars ouvrir la saison ficurie Avec sa tête de bélier; Il fait reverdir la prairie. Lucine accomplit ses travaux; S'allégeant du poids qui l'oppresse, La brebis met bas ses agneaux Si vifs, quand ta main les caresse!

Ne quitte pas ton doux abri, Ma fleur voilée, La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée.

Le hâle souffle et les guérets Recouvrent les jaunes charrues; Bœufs et chevaux rompent leurs traits; L'air se remplit du bruit des grues. Hâle en mars annonce produit, Dit un vieux proverbe, de même, Le laboureur se réjouit, S'il voit mars tomber en carême.

Ne quitte pas ton doux abri, Ma fleur voilée La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée. De ta fonètre en tous les sens Tu vois le premier vert s'étendre Sur les plaines et les versants; Peut-en réver rien de plus tendre? Dans le lointain les hois sont roux Et gardent leur belle fourrure: Imite-les tant que la toux Ébranle ta frèle structure.

Ne quitte pas ton doux abri, Ma fleur voilée, La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée.

Avant d'être verts, les buissons Se couronnent d'épines blanches Faut-il te dire les chansons Qui traversent l'air et les branches? C'est une joyense rumeur, Les merles raillent les fauvettes : J'oubliais! aspire l'odeur De ces premières violettes!

Ne quitte pas ton doux abri, Ma fleur voilée, La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée. Mars est vaincu*, plus de hasards! Et le zouque s'en console En buvant la bière de mars Côte à côte avec son idole. Ce mois fatal me semble long: Quand done reviendra l'hirondelle, Et le rossignol du vallon, Pour qu'elle aussi rouvre son aile?

Ne quitte pas ton doux abri , Ma fleur voilée , La rose du pêcher fleuri Périt A la moindre gelée.

LES OEUFS DE PAQUES.

≽⊹ಿ∹∷

O saison diaprée, Démerande parée, Fête Pâques verneil! Printemps doux et splendide, Rompant ta chrysalide, Ressuscite au soleil!

Allusion à la prise de Sébastopol.

Aux douceurs d'un paisible somme Un grand bruit arrache vos yeux : Les cloches reviennent de Rome En carillonnant à pleins cieux; Tout respire un bel air de fête, Enfin Pâques est de retour; On ne voit que fraiche toilette, Souliers fins et has blancs à jour.

O saison diaprée, D'émeraude parée, Fête Pâques vermeil! Printemps doux et splendide, Rompant ta chrysalide, Ressuscite au soleil!

Les forêts qui l'hiver sont veuves, Sentent revivre leurs coulenrs; Les prés ont mis des roles neuve. D'un vert tendre semé de fleurs. Ce sont tapis de pàquerette; Même pour ce jour il y a De l'oscraie, humble fleurette Que l'on appelle alleluia.

O saison diaprée, D'émeraude parée, Fète Pàques vermeil! Printemps doux et splendide Rompant ta chrysalide, Ressuscite au soleil.

Du printemps les molles haleines Font aux poules un clair gosier, Les œufs de Pâques par douzaines Tombent frais dans le poulailler. Aux champs les bambins vont en bande Quêter des œufs sur chaque seuil; La fermière a sa blanche offrande Toute prête, et son bel accueil.

O saison diaprée, D'émerande parée, Féte Pàques vermeil! Printemps doux et splendide, Rompant ta chrysalide, Ressuscite au soleil!

D'enfents une troupe éveillée A la vitre d'un confiseur Regarde une poule empaillée Dont l'aile couve leur bonheur. Ces œufs recèlent un mystère : Bonhons, joujoux, douce leçon! Ainsi, quand il fait froid, la terre Cache l'espoir de la moisson.

O saison diaprée, D'émeraude parée, Fète Pàques vermeil! Printemps doux et splendide, Rompant ta chrysalide, Ressuscite au soleil!

Jésus du tombeau ressuscite Après trois jours enseveli, Confondant la race hypecrite Qui croit au néant, à l'oubli; Rien ne meurt, la moindre parcelle Trouve place au céleste azur; Au seuil de la vie éternelle Il faut apporter un courr pur.

O saison diaprée, D'émerande parée, Fête Pâques vert..cil! Printemps deux et splendide. Rempant ta chrysalide. Ressuscite au solcil!

LE SIÈGE DE SÉBASTOPOL.

(4855)

>-⊘-⊲

D'Odessa la blanche fumée, Et de Bomarsund le canon, Au gré de notre double armée Ont-ils vengé Sinope? Non. De l'A'ma la claire victoire D'inkarman le sanglant succès, N'étalent que des arrhes de gloire, Ce n'étalt pas encore assez.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,

Et l'on a beau

Tirer sur cet oiseau;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats, il faut

Viser plus haut!

Nous avions débarqué sans peine, Et nous pensions, d'un tour de main , Après avoir battu la plaine, Battre les forts le lendemain. Ces tours de granit imprenables N'ont d'accès que par le ciel bleu; Nos seldats, quoique vulnérables, Sont des salamandres au feu.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle, Et l'on a beau Tirer sur cet oisean Il crie encore et leat toujours de l'aile, Soldats II dun

Viser plus haut!

Dans ces lamentables batailles, Quel mutuel acharnement! Les Russes comme des murailles Résistaient au bombardement, Les zouaves comme des chèvres Escaladaient les déflés: Les ennemis comme des lièvres Fuyaient, une fois ébranlés.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle,
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut!

Embourbés jusqu'à la ceinture, Dans la pluie et le froid des nuits, Les fléaux, la température Sont nos plus cruels ennemis. De nos chasseurs la carabine Ajuste à plus de mille pas, Et leur calcul certain devine Le but que leur œil ne voit pas,

L'aigle double tient bon sur cette citadelle, Et l'on a beau Tirer sur cet oiseau; Il crie encore et bat toniours de l'aile. Soldats il faut Viser plus haut!

Vers les murs la tranchée avance On les enjamberait d'un saut: On bride notre impatience; Que le clairon sonne l'assaut! Prenons le chemin de la bombe , Qui s'élève au-dessus du sol , Trace une courbe immense et tombe Sur les toits de Sébastopol.

L'aigle double tient bon sur cette citadelle.
Et l'on a beau
Tirer sur cet oiseau;
Il crie encore et bat toujours de l'aile,
Soldats il faut
Viser plus haut!

Des deux parts, quelle boucherie!
Que de morts! Il faut en finir,
Mais non pas sans que la Patrie
N'ait, au retour, à nous bénir:
Du droit des gens elle est jalouse,
Appuyons-le de nos fusils,
Et songeons qu'en dix-huit cent douze,
En autre ezar nous a trabis.

^{*} La veille du traité de Tillsitt, l'empereur Alexandre était à notre merci, et, le lendemain, il preparait la coalition des puissances contre nous.

L'aigle double tient ion sur cette citadelle. Et l'on a beau Tirer sur ect dis au; Il crie encore et bat (sujours de l'aile) Soldats il faut Viser dus haut!

COURTE ET BONNE*.

Courte et bonne, Tel est mon refrair.

Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne,

Je me moque du genr humain.

Il me faut, lorsque je m'habille. Des has finement tricstés Par une filiette dentille De seizz ans au plus, Lout comptes, Grand feu des la fin des ptembre Jusqu'a la Saint-Jean tout au moins, Pantoutes et rebe de chamile: Toute sorte de petits soins

Il n'est pas besoin de dire que ce e chanson, légerement satirique, n'exprime pas du tout des sentiments personnels à l'auleur.
 P. D.

Courte et bonne Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

Au saut du lit un petit verre De cognae de vingt ou trente ans, Pour chasser de mon atmosphère Les brouillards et les méconfents: J'ai pris le genre humain en grippe, Mais Rose avance à petits ; as: —Rose, tu vas bourrer ma pipe Et dire que je n'y suis pas.

Courte et bonne, Tel est mon refrain. Au plaisir je m'abonne. Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

l'aspire de larges bouffées Que J'exhale en faisant des ronds. Dans ce nuage on voit des fées, Des sylphes dans ces fumerons. Midi sonne, la table est prête, Et l'appêtit me fient rieneur! -- Rose, fais monter ce poête, Qui déjeune de si bon cœur. Courte et bonne, Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

Cher, abandonne ce madère Qui se récolte à Carpentras; Je verse dans ce petit verre D'un vieux cru que tu goûteras. Ce matin, tu n'es pas en verve. Est-ce que ton cerveau maigrit? Voyons, que faut-il qu'on te serve Pour te donner un pen d'esprit?

Courte et bonne, Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

Qu'on attelle! De ma pouliche Viens voir l'allure et les harnais! C'est tout ce qu'on fait de plus riche. Regarde aussi mes deux poneys. Au bois, de nos grandes coquettes Viens voir le plumage muer. Je fais tourner toutes les têtes: C'est très-génant de saluer. Courte et bonne, Tel est mon refrain. Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

Est-ce au Palais-Royal qu'on dinc? Va-t-on ce soir à l'Opéra, Au bal? Les vins et la cuisine Inspireront ce qu'on fera. Diable, diable! quelle existence! Cela peut-il durer toujours? Un soir, il faut donner quittance A ces pauvres petits amours.

Courte et boune, Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre humain.

Il me faudra, pour la campagne, Un char à bane américain, Ferré d'acier pour la montagne, Et doublé de frais maroquin; Plus, droit de chasse, droit de pêche, Plaines, grand bois et bel étang. On jasera. Qui vous empêche, Mes beaux parleurs d'en faire autant? Courte et bonne, Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre hamain.

Si Page Pordonne, on se range: On coiffe un bonnet de coton Enrubanné d'une fontange, Comme un joil petit mouton. On se fait chanter des prières, On siège au hane des marguilliers, Et Pon couronne des rosières Qui vous brodent des oreillers.

Courte et bonne, Tel est mon refrain, Au plaisir je m'abonne; Je ne dois rien à personne, Je me moque du genre hamain.

LA BLESSURE.

S4. -S

Le ciel chaud est couleur d'ardoise, Le soleil est de diamant; Le bûcheron qui tout déboise Lève sa hache lourdement. Quoiqu'il travaille sans se plaindre, On entrad, quand s'abat le fer, L'homme, le fer et l'arbre geindre; Le sol tremble, on sent vibrer l'air.

> La corneille creasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe Au bois elle a volé.

Des eiseaux la grande famille S'effarouche et veut s'envoler; Sous les écorces la cheride S'arrête un moment de filer Le nuage des cantharides Monte vert du fiène punnt; Mille fourmis sortent des rides Et de, trous du chêne géant.

> La corneille croasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe Au bois elle a volé.

Soudain un ert poignant s'élève, La hache n'a point résonné; C'est un sanglot que l'air achive, Dont les oiseaux ont frissonné: La forèt jusqu'en sa rachie A cette plainte a répondu; Jusqu'au poil des bêtes devine Le sang de l'homme répandu.

> La corneille croasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe Au bois elle a volé.

Le bûcheron, à bout de peines, D'un coup de hache dévoyé, A touché le réseau des veines Qui reliaient la jambe au pié! Par la blessure fuit la vie, La terre boit ce noble sang. Faut-il que la hache dévie Pour frapper un muscle agissant!

> La corneille croasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe Au bois elle a volé.

La mouche bleue au flane fertile Sur ce beau sang vient se poser, Et ne voit dans cet homme utile Qu'un cadavre à décomposer. Qu'on épande sur la blessure L'eau fraiche pour la nettoyer, Qu'on y fasse une ligature; Dennez des feuilles de murier! La corneille croasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe An bois elle a volé.

Apportez des touffes de mousse! L'œil est ouvert, mais sans rien voir Le cœur n'a plus cette secousse Qui vous laisse une ombre d'espoir. Avec une voix d'alouette Une fille du bois descend; Devant le corps elle s'arrête, Et voit son père dans son sang!

> La corneille croasse Et les loups ont hurlé, Mais la colombe passe Au bois elle a volé.

Au lieu de rester indécise, Elle s'attache au plus pressé; Elle déchire sa chemise, Et le bûcheron est pansé: Lors le torrent des pleurs abonde Sur ce visage vénéré, Et, par la vertu de cette onde, O miracle! il a respiré.

> La corneille croasse Et les loups ont hurlé,

aiais la colombe passe An bois elle a volé.

Je me sentais bien, dit le pêre, Qui reconvre à t'histant la.voix; Fant-it donc revenir sur t resrour y couper toujours du bois! Tu m'as blessé, ma vielle bache. G'est mal, et tu me le pairas; Mais mon sang ne fait pas de tache, Je sens encore mes deux bras.

> La corneille croasse Et les loups ont hurlis, Mais le colombe passe Au bois elle a volé.

Un branened jusqu'à sa charreine A ramend le blecherou; Il y fact une triste noine Et semble subir un affont, La This de ce viell Herenle Lui dit, poant un frais baiser Sur son front que la fièrre brûs-Mon père. Il faut vous reposer!

> La cornellie croasse Et les contractà hurlé. Mais la commile passe Au bois che a volé

JEAN TRÉMALEUL

=-O-=

Jean Trémaleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

Parti des ajones de Bretagne, Quittant ses guêtres pour des bas; De Paris il fit la campagna. Y soutint de rudes combats. La misère fut son école Et le travail son protecteur; Aujourd'hui son air bénévole Yous dit: J'ai vaineu le malbeur.

Jean Trémaleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

La unit, sur le carreau des halles, Orné du chapeau blane des ferts, Des fruits il décharge les balles, Le jour travaille sur les ports. Le hanteur d'un sac de farine, La capacité d'un tonneau, Ne pèsent pas à son échine Plus qu'an vieux chône, un jeune oiseau.

Jean Trémaleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

Il a, dans mainte circonstance, Pour d'autres exposé sa peau, A tous prétant son assistance, Sans l'écrire sur son chapeau. Comme un vrai chien de Terre-Neuve Il sait rattrajer un noyé; Son courage mis à l'épreuve, Pas une fois n'a louvoyé.

Jean Trémaleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

N'a-t-il pas pris sur sa veillée, Le temps de savoir lire un peu? Dans sa cervelle émerveillée Le vieil esprit gaulois prend fen. Il vous récite du Molière, Aux halles, Molière est forain; Et chante, en guise de prière, Matin et soir, un gai refrain.

Jean Trémaleu , bon drille , Possède un gros bon sens ; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

N'essayez pas de faire luire A ses yeux le jaune métal I Yous verriez sa lèvre sourire; Son œur ne connaît pas le mal. Plus fier que la haute montagne Qui voit le marécage en bas; Il ne prend que l'argent qu'il gagne Avec son échine ou ses bras.

Jean Trémaleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

Jean Trémaleu, c'est la nouvelle, Voit l'instant de se marier; Il choisit, dit-on, la plus belle La fleur, le dessus du panier. C'est une fête sur la place, Tout le monde en est réjoui; Qu'il se marie, et qu'il nous fasse Des enfants qui soient comme lui! Jean Trémuleu, bon drille, Possède un gros bon sens; Par son esprit il brille Dans le quartier des Innocents.

APPEL DE LA FRANCE AUX NATIONS

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

(Paris, 4855)

30 a

Accourez, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chacun porte sa bannière, Mais, qu'autorr de chaque blason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteignons le dernier tison!

Nous y comptons, tu viendras la première, De tes beaux pieds (ffleurant le détroit, Notre ennemie antique, ò Angleterre, Dorénavant amie au nom du droit. Tu tiens toujours le trident de Neptune, Et, la vapeur activant ton essor, Tes vieux marins ont trompé la fortune, Tes ouvriers changent le fer en or. Accourez, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chacun perte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque blason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteignons le dernier tison!

Passe le Rhin, à classique Allemagne, Du Vallhala déscrte les parvis, Que la science en nos murs t'accompagne, Notre esprit s'ouvre à tes doctes avis, De l'avenir le problème s'agite, Longtemps muri par ta réflexion; Le rève est lent, le temps se précipite, Viens te mèler à la grande action!

Accourez, peuples de la terre, De tous les houts de l'horizon! Que chacun porte sa hannière, Mais, qu'autour de chaque blason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteignons le dernier tison!

Viens du couchant, traverse l'Atlantique, L'étoile au front, tenant ton pavillon Tout parsemé d'étoiles, Amérique, Des cieux nouveaux apportant le rayon! T'en sonvient-il? ta jeune indépendance Ent pour parrain le dernier des vieux rois: Fille majeure, à ta mère la France Enseigne donc à garder purs ses droits.

Accourez, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chacun porte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque blason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteienons le dernier tison!

Hospitalier comme aux âges antiques, Tu fis accueil au malheur exilé, Abdul-Medjid, gardien de nos reliques, be l'Orient tu conserves la clé. Viens du Bosphore, et, de ton cimeterre Tout damassé jadis de sang chrétien, Aux nations fais un don volentaire, Puisque leur droit est devenu le tien.

Accourez, peuples de la terre, De tous les bonts de l'horizon! Que chacun porte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque blason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteignons le dernier tison! Passez les monts Alpes on Pyrénées, Jeune Italie, Espagne aux vicilles mœurs! Pépouillez-vous des formes surannées, Ouvrez les yeux aux modernes lueurs! Slaves, Latins, ô Hongrie, ô Pologne, A l'industrie envoyez des guerriers. Car elle sait tailler de la besogne A tous les bras, et manque d'ouvriers.

Accourcz, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chacun porte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque Hason L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteienons le dernier tison!

L'Inde, l'Afrique et les îles lointaines Apporteront leurs plus vives couleurs, Sur cachemire et blanche porcelaine, De leurs climats reflétant les splendeurs; Argile d'or et de soleil pétrie, Luxe vivant d'arbres, de fleurs, de fruits: A tant de séve ajoutons l'industrie; Le ciel sera ialoux de nos produits.

Accourez, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chaeun porte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque blason L'olivier s'entrelace an lierre! De la discorde et de la guerre Éteignons le dernier tison!

En cette halte, il semble que la terre Se reconnaisse et cherche son destin; La paix ici fait contraste à la guerre Dont le canon tonne dans le lointain. De la Russie il faut pleurer l'absence, Et sur son aigle étendre un volle noir; O nations, pour consoler la France, Attestez-lui qu'elle a fait son devoir!

Accourez, peuples de la terre, De tous les bouts de l'horizon! Que chacun porte sa bannière, Mais, qu'autour de chaque blasen L'olivier s'entrelace au lierre! De la discorde et de la guerre Éteisnons le dernier tison!

LE BARBIER DE VILLAGE.

≈0-∈

Dans un méchant petit village Qui se dérobe à vos regards, L'été, caché dans le feuillage, L'hiver, noyé dans les brouillards, Certain barbier tient sa boutique, Type grotesque du passé, A qui je donnai ma pratique, En beau dimanche, étant pressé.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En yrai bourreau, en yrai bourreau.

Distinguez-vous la silhouette De ce plat à barbe en fer-blanc, Comme une vieille girouette Au vent grinçant et miaulant? Entrez par la porte cochère, De ces fagus faites le tour, Cherchez un taudis sans lumière Qui se cache au fond de la cour.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En yraj bourreau, en yraj bourreau.

S'il vous reste quelque espérance , Passant , laissez-la sur le seuil! Ce perruquier à barbe rance Darde sur vous son manyais œil; Vous découvrez dans les ténèbres Les noms des grands suppliciés, L'image des crimes célèbres, A Saint-Claude coloriés.

Adien la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si vous désirez de l'eau fraiche, Dans un coin sombre git un seau, Et, si la mare n'est point seche, Vous-même, allez puiser de l'eau. Un plat à barbe, antique vase, S'offe en morceaux à votre main; Si vous espérez qu'on vous rase, Vous pouvez repasser demain.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ge perruquier vilain vous rase, En yrai bourreau, en yrai bourreau.

« Voyez-vous pas que ma main tremble? » bit notre homme, avec un soupir; « Un petit verre, ce me semble, » Serait bon pour la raffermir. » Vous acceptez par politesse La liqueur qu'il vous faut payer; L'eau-de-vie emporte la pièce, Elle vous rase le gosier.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Sa main tremble encor davantage, Vous tremblez tien que de la voir S'approcher de votre visage; Vous apercevez un miroir! C'est un tesson, une parcelle D'un miroir autrefois brisé; Tout près, au bout d'une ficelle Pend un rasoir mal aiguisé.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si du linge l'on s'inquiète, Ou de la propreté, tout beau! Faudrait-il pas une serviette Exprès pour ce joli museau! La serviette de tout le monde N'est point assez bonne pour lui! Que voulez-vous que l'on réponde? Tout autre se serait enfui. Adieu la musicale phrase Fu galant barbier Figaro! Ge perruquier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Dene je me rase en palience, Quand les ivrognes du pays Chez le barbier prennent séance, Gestienlant, poussant des cris; On raille, on braille, on se dispute; Je suis l'objet de l'entretien, Et la victime de la lutte; Le sang coule, c'était le mien.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vons rase, En yrai bourreau, en yrai bourreau.

Échaudé par cette aventure, Je n'y serai jamais repris. Oui, par ma barbe, je le jure, Par ma barbe longue depuis. Avant d'aller livrer tot-même Ta tête au fer d'un ignorant, Sois larbu comme Polyphême, Barbe-Bleue ou le Juif Errant.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro! Ce perruquier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

LA JOIE.

>-0·=

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des cœurs forts. Comme l'eau descend des montagnes,

Ce matin n'est-il pas joyeux? Le soleil levé radieux, Aux champs, aux forêts, aux prairies Fait ses présents de pierreries. L'horizon est barmonieux, Les oiseaux secouant leur plume, Chantent l'aurore à plein gosier, On se lève pour travailler, Le maréchal bat son enclume.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes, Elle découle des cours forts, Comme l'eau descend des mentagnes. Aux abreuvoirs désaitérés, Les troupeaux s'en vont dans les prés, Autour les chiens de berger courent, Les grands attelages labourent, Le ciel s'éclaire par degrés. Des sillons l'alouette monte D'un coup d'aile capricieux, Sa voix perçante emplit les cieux; La poule chante après la ponte.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes, Elle découle des cours forts, Comme l'eau descend des montagnes.

Les villages sont pleins de bruits; Les cabaretiers voient leur huis Encombré de vieilles pratiques : On ouvre gaiment les bontiques, On porte le lait et les fruits. La diligente lavandière, Jetant au vent à belles dents Son rire et ses lazzis mordants, De savon blanchit la rivière.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des cœurs forts, Comme l'eau descend des montagnes. Labourcz ou forgez le rail,
La joie est fille du travail
Et de la bonne conscience,
C'est le prix de la patience.
Au fond des mers luit le corail;
La rose éclot dans les épines.
Que de pics il faut ébrécher
Pour trouver l'or et pour chercher
Le diamant au fond des mines!

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des cœurs forts, Comme l'eau descend des montagnes.

Quand l'homme qui cherche a trouvé Le problème longtemps révé, Comme la poule après l'œuf, chante, Sa joie en est extravagante, On croirait le monde sauvé. Ne blàmons point cette faiblesse, Quand des parents voient leur enfant Venir au jour, qui leur défend Un grand mouvement de tendresse.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des œurs forts, Comme Peau descend des montagnes. Après un combat meurtrier Revenez avec un laurier, On vous choie et l'on vous embrasse; On aime à retrouver sa place Chastement gardée au foyer. Après une noble conquête Peur le droit et la liberté, On voit tout en peuple en gaité, Boire, et chanter des airs de fête.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des cœurs forts, Comme l'eau découle des montagnes,

Mais dans les l'ois silencieux, L'orcille entend un bruit soyeux, Et sons des pas craque la feuille. Un couple amoureux s'y recueille, Les branches leur cachent les cieux; Ils se communiquent leur flamme Et. des mots pleins de déraison, Leur joie éclaire l'horizon, Tout le ciel descend dans leur âme.

Chantons la joie avec transports, Chers compagnons, tendres compagnes; Elle découle des cœurs forts, Comme l'eau descend des montagnes.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A VOL D'OISEAU

(Paris . 4855)

3-M-E

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de l'rance, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

Ges arcs de fonte et ces voûtes de verre Sont une tente où , de toute la terre, Les nations ont rendez-vous. Chacune y vient, de ses œuvres parée, Et, s'y voyant aux autres comparée A ses juges fait les veux doux.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

Voyez d'ici la fée aux trois royaumes,

De l'Industrie évoquer les fantômes Des antres noirs à fleur de sol; Filant, forgeant des rails jusqu'aux aiguilles; Keepsake en main, l'œil dans le bleu, ses filles Rèvent au chant du rossignol.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

Pour le soldat l'Autriche a l'écarlate Et le drap blanc; d'édredon et de ouate * Elle forme des lits soyeux; La volupté caressante et cruelle Entre ses bras, sur ce duvet l'appelle, Jeune hommel et te crève les yeux.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

Fusils de tir et longs sabres de guerre,

Cet hlatus est exceptionnel, le mot ouate étant lui-même une exception. et se prononçant comme s'il y avait une aspiration.

Canons d'acier! La Prusse militaire Fait à l'Europe ces présents Entremèlés d'ambre et d'orfévrerie. Meure la guerre! On sert mieux sa patrie Ayee des outils d'artisans!

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiscaux de tonte nuance Ont fait leurs nids!

La Grèce antique et l'antique Florence Dans un regret cherchant une espérance, Envoient quelque fier monument. Daguerre fait revivre Michel-Ange, Le Parthénon, Cellini; quand tout change, L'art demenre éternellement.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

L'Espagne en est aux lames de Tolède; Cambrant ses reins dans sa basquine raide Elle prélude au boléro; Dans son Prado l'éclat des escopettes Se mêle au bruit des folles casta; nettes Et la mantille, au sombrero.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

De Mahomet la race guerroyante Pour ses chevaux a la housse brillante the velours rouge épinglé d'or, Pour ses houris les bibliques sandales, Pour ses soldats les cattans que les balles Rendent plus précieux cueor.

Quelle est cette arche d'allianee Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de t-u'e nuacee Ont fait leurs nids!

U'Inde et la Perse ont l'arme défensive Où le poison mord la blessure vive, Tout un luve individuel : Habits lamés, châbes, fléches sauvaces; Tieres lâchés, qu'ils feraient de ravages, S'ils ne s'endormaient sons leur ciel!

Quelle est cette arche d'alliance

Où tant de peuples sont unis!
Dans tes rameaux, terre de France,
Que d'oiscaux de toute nuance
Ont fait leurs nids!

Des cieux lointains où la zone est torride, Viennent les sues dont l'Europe est avide : Teintes de pourpre et liqueurs d'or. L'Alfrique, après de si grands sacrifices, bit à la France, envoyant ses prémices : Je suis ton grenier, ton trésor.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nide!

New-York envoie une simple balance : Que dirons-nous de l'hôtesse la France? Ses œuvres mêmes la louront.

Son grand renom n'est point une chimère, Chaque Français, en regardant sa mère, Peut ici relever le front.

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de teute mance Ont fait leurs nids! Mais l'Industrie est ici la maitresse, Et la vapeur, la fée enchanteresse, Qui de ce corps est le cerveau. Mille taureaux sont moins robustes qu'elle, Elle dépasse au vol une hirondelle; C'est l'àme du monde nouveau

Quelle est cette arche d'alliance Où tant de peuples sont unis! Dans tes rameaux, terre de France, Que d'oiseaux de toute nuance Ont fait leurs nids!

RAYON DE SOLEIL

D-0-0

Hier j'étais sérieuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse Aujourd'hui.

La gaité vous arrive On ne sait d'où; On a l'humeur plus vive, L'esprit plus fou; On est, si l'on se mire, Charmante à voir, On éclate de rire A son miroir.

Hier j'étais sérieuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse, Aujourd'hui.

Comme, sur chaque tige,
Un papillon,
L'on joue et l'on voltige
Dans un rayon;
Comme un bouvreuil on chauto
A plein gosier;
Dans ses cheveux on plante
Tont un rosier.

Hier j'étais sérieuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse, Aujourd'hui.

D'un doigt distrait l'on trace Un nom rèvé, Le pied mutin l'efface Inachevé. On craint une surprise, Un bruit de pas, On cause avec la brise, On parle bas.

Hier j'étais sérieuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse, Aujourd'hui.

D'un mouvement de hanche La soulevant, Avec sa robe blanche On fait du vent. Oh! si j'étais ailée, Plumes en l'air, Je prendrais ma volée Dans le bleu clair!

Hier j'étais séricuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse, Aujourd'hui.

Mais j'ai vu quelque chose Dans le gazon; Ma joue en est plus rose, J'ai le frisson... Ce n'était qu'une alerte A ma gaité; Une grenouille verte Avait sauté.

Hier j'étais sérieuse, Je mourais d'ennui, Et me voilà joyeuse, Rieuse, Aujourd'hui.

LA PRISE DE SÉBASTOPOL.

(8 septembre 4855.)

>-⊕-€

La plus formidable muraille, Vomissant boulets et mitraille, Est cernée en un cercle étroit, Et croule devant une armée, Quand elle s'élance animée be la force qui vient du droit:

Victoire! Cet empire si haut muré N'était qu'un fantôme illusoire; La Russie a sombré : Victoire! La Russie a sombré.

La Russie avait pour frontière, Sébastopol, pierre angulaire De l'orgueil impuni des czars; Il avait la mer pour ceinture; Le génie avec la nature Avait combiné ses remoarts.

Victoire!
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré:
Victoire!
La Bussie a sombré.

Les czars, dans ce nid de pirates, Amassant vaisseaux et frégates, Révaient l'empire universel:

D'abord le trône de Byzance; C'était le chemin de la France; Ils hâtissaient une Babel.

Victoire!

Cet empire si haut muré, N'était qu'un fantòme illusoire, La Russie a sombré :

Victoire!

La Russie a sombré.

La Turquie a levé la tête; La France toujours toute prête, La France, le soldat de Dieu, Joint son épéc au eimeterre, Et dit à sa sœur l'Angleterre: De Sinope éteignons le feu!

Victoire!
Cet empire si haut muré,
N'était qu'un fantôme illusoire,
La Russie a sombré:
Victoire!
La Russie a sombré.

C'est une tache dans l'histoire Et dans les flots de la mer Noire, Que vengera le talion; La flotte turque fut brûlée, La flotte russe au port coulée En sera l'expiation.

Victoire! Cet empire si haut muré , V'était qu'un fantôme illusoire ; La Russie a sombré ; Victoire ! La Bussie a sombré. Mais avant, quelle horrible guerre! En maint combat notre bannière Se couronne de frais lauriers; Toute autre victoire est facile, Mais, pour emporter cette ville, Quatre peuples sont alliés.

Victoire!

Cet empire si haut muré, N'était qu'un fantôme illusoire; La Russie a sombré: Victoire! La Russie a sombré.

En tête de la forteresse, La tour de Malakoff se dresse Comme un formidable géant : Zouaves, chasseurs et génie, Quelle patience infine! Ce siéze est un goulfre béant.

Victoire!

Cet empire si haut muré, N'était qu'un fantôme illusoire; La Russie a sombré : Victoire ! La Russie a sombré.

Dans la boue et dans la froidure,

Tout un an couchés sur la dure,

Par le choléra décimés; !/été, tombant comme des mouches, Tiraillés par les escarmouches; Les cieux vont être désarmés!

Victoire!
Get empire si haut muré;
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré:
Victoire!
La Bussie a sombré

En plein midi, le clairon sonne; A Passaut! et que chacun donne! Les morts aplanissent le sol. Nos soldats sont comme une trombe; La tour de Malakoff succombe, Et nous avons Sébastopol!

Victoire!
Cet empire si hant muré,
N'était qu'un fantôme illusoire;
La Russie a sombré:
Victoire!
La Russie a sombré.

ÉPITHALAME

(LÉGENDE BERRICHONNE)

à l'occasion du mariage de mon ami Clement Laurier.



Sur les bords de la Creuse, Rivière au flot doré, Une existence heureuse Sous un ciel tempéré, Telle sur votre enfance; L'horizon s'agrandit, Sur votre adolescence Le soleil resplendit.

Le chène a plus d'ombrage, La vigne a plus d'essor; Oh! le doux mariage D'où naitront des fruits d'or!

De chènes et de vignes, Le site est couronné, De verdoyantes lignes L'horizon est borné. Le ciel de bleu, de rose, D'orange se revêt; Le regard s'y repose Comme sur un duvet.

Le chène a plus d'ombrage, La vigne a plus d'essor; Oh! le doux mariage D'où naîtront des fruits d'or!

Là, deux enfants naquirent, L'ainé fut le garçon, Les Muses lui sourirent, Il est leur nourrisson. Pour couronner sa vie, La vierge vint après, Naive à faire envie Aux oiseaux des forêts.

Le chêne a plus d'ombrage, La vigne a plus d'essor; Oh! le doux mariage D'où naitrout des fruits d'or!

Ces prés, ces bois, cette onde, Ont vu leurs premiers jeux, Et maintenant le monde Leur dit: Soyez heureux! Que vos mains soient bénies Par le mystique anneau, Que vos tiges unies Ne soient plus qu'un rameau! i e chène a plus d'emi rage, , a vizne a plus d'esser; oh! Didoux mariare D'ed naitront des feuits d'or!

L'époux, par sa parole Plus helle qu'un blason, Ajoute une auréole, O père, à ta maison, beho bian la rosca Suspindue à tes cils, Mère! pour l'épousée, Ge sont de doux périls.

Le chène a plus d'ombrage, La vigne a plus d'essor; Oh! le doux mariage D'où naitront des fruits d'or!

LA VIOLE.

> 0-0

Snivez done la viole, Et n'écoutez pas Cette chanson folle; La parole Vole, L'air marque le pas. J'aime tant ma Rose; Ah! le joli rosier! Que mon regard n'ose

Son sonlier.

Son soutier.
Plus vive sa danse
Que la chèvre et l'oiseau,
A la pétulance
Du son d'un chalumeau.

Suivez done la viole ; Et n'écoutez pas Cette chanson folle ; La parole

Vole, L'air marque le pas.

Regardez! sa jambe
Passe comme un éclair!
Le sarment qui flambe
Jette en l'air
Un feu clair;
bans une assemblée
Rose fait la clarté,
Et gagne d'emblée
Le prix de la beauté.

Suivez done la viole, Et n'écoutez pas Cette chanson folle; La parole Vole, -L'air marque le pas.

Coiffe sans guipure,
Ou ruban de saison,
Tient sa chevelure
En prison,
Sans raison;
Comme la mère Eve,
Elle a ses cheveux longs;
Que la coiffe crève!
Ps battront ses talons.

Suivez done la viole, Et n'écoutez pas Cette chanson folle; La parole Vole, L'air marque le pas.

C'est une folie
Qu'a faite le bon Dicu;
Rose est si jolie!
Son œil bleu
Fait du feu;
Ucrmine ou belette
N'ont pas si fine peau;
Sa taille fleuette
Tiendrait dans un anneau.

DE PIERRE DEPOYE

Suivez donc la viole, Et n'écoutez pas Cette chanson folle; La parole Vole, L'air marque le pas.

De sa rose bouche
S'approche un noir essaim;
Plus d'un coude touche
A dessein
Son beau sein.
Leur pas sans mesure,
Lourd comme un bataillon,
Heurte à l'aventure

Suivez done la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
Fair marque le pas,

Son pied de Cendrillon.

Fabattrais un chône, Je tuerais le plus fort; Tite qu'on l'amène S'il a tort, Il est mort; De son sang j'arrose Ma folle passion; Dès qu'on touche à Rose, Je suis comme un lion.

Suivez denc la viole,
Et n'écoutez pas
Cette chanson folle;
La parole
Vole,
L'air marque le pas.

LA PAIX.

(1856)

Assise au flanc d'un étalon, Calme, s'avance une amazone, Belle comme un lis du vallon, Ayant sa beauté pour couronne. Chacun se récrie à l'entour Sur la grâce de sa tournure; C'est du respect, c'est de l'amour, Traduits en un vague murmure.

Cloches, sonnez! Canons, tonnez! Cette fois, ce n'est plus la guerre: Feux de joie, illuminez, Embrasez l'atmosphère! La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

Oui, c'est la Paix qui redescend, L'étalon sous sa main se cabre; Jusqu'au poitrail il a du sang, Des coups de feu, des coups de sabre. Le sol est jonché de laurier; Mais la colombe d'alliance, Portant le rameau d'olivier, S'arrête, en son vol, sur la France.

Cloches, sonnez!
Canous, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

Toujours œil pour œil, dent pour dent! Les peuples sont las d'un tel rôle; L'alliance de l'Occident, Du Sud à l'Est, remonte au pôle. Xerxès fit fouetter cette mer; Que tout pavillon la traverse, Comme l'oiseau passe dans l'air; Nous la rendons libre au commerce.

Cloches, sonnez!

Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre.
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

Jusqu'aux Océans, tout s'unit: Le rail, laneant ses lignes droites A travers les bloes de granit, Franchit les frontières étroites: Le gaz a prolongé le jour; La foudre, à nous servit dressée, De la planête fait le tour Aussi vite que la pensée.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illuminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

Dans les cités tout s'agrandit, L'air circule, et l'architecture Comme aux vieux âges resplendit. N'oublions pas l'agriculture. Quelle misère à soulager! Qu'il faut répandre de lumière! La science va tout changer : Ilommes des champs, laissons-la faire, Cloches, sonnez! Canons, tonnez! Cetle fois, ce n'est plus la guerre: Feux de joie, illuminez, Embrasez l'atmosphère!

La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

Les machines coupent les bras Pour relever l'inteiligence, Champs et troupeaux seront plus gras , Nous nagerons dans l'abondance; Persévérons dans le labeur, La route s'ouvre indéfinie; Nous devons chercher le bonheur Dans l'équilibre et l'harmonie.

Cloches, sonnez!
Canons, tonnez!
Cette fois, ce n'est plus la guerre:
Feux de joie, illiminez,
Embrasez l'atmosphère!
La douce Paix (bis) redescend sur la terre!

LES TROIS OU QUATRE.

2. ⊘.⊲

J'en ai connu trois on quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

L'arbre généalogique Du premier, très-haut seigneur, Sortait d'une souche antique A très-grande profondeur; Sur ses parchemins de race L'œil distinguait mal un nom Dont le temps rongeait la trace, Pharamond, ou Pharaon.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

D'une assez bonne roture, Le second était issu, Frôlant la magistrature, Par la finance reçu; L'École polytechnique L'avait élevé d'un cran, Par la science pratique Il avait conquis son rang.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

L'autre, un enfant de la glèbe, D'un sang rouge, d'un bon cœur, Aimant, sans phrase, la plèbe, Travaillait à son bonheur; Menait rondement la ferme, Champ, bétail, filles, garçons, Buvait see, payait au terme, Et chantait bien les chansons.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts!

A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

Arrivons au quatrième: Fils d'un artisan obscur, Il est ouvrier lui-même: Bras musclés, lel œil d'azur; Sa crinière léonine Et les calus de ses mains Attestent son origine A défaut de parchemins.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers , Jeones et verts! A table , au lit , à se battre , Ils brillaient comme des éclairs.

Une auberge les rassemble; Tous quatre, ils vont s'attabler, Et déjà l'hôtesse tremble De les voir se quereller. N'ayez donc pas peur, l'hôtesse, Et n'ôtez pas les couteaux, Ils vont noyer la tristesse, Et bâtir de gais châteaux.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre. Ils brillaient comme des éclairs.

Chacun a sa chàtelaine Dans son cœur, dans son manoir, Le laboureur dans sa plaine, Le savant dans son savoir, L'ouvrier dans ses usines; Passé, bois à l'avenir! Et nos sœurs et nos cousines Broderont ce souvenir.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

Pour former deux beaux quadrilles, Marions ces jouvenceaux Avec quatre belles filles, Qu'on apprête les trousseaux! Nous inviterons la France A ce grand festin d'amour, Et la chaine de la danse Du monde fera le tour.

J'en ai connu trois ou quatre Qui n'étaient pas piqués des vers, Jeunes et verts! A table, au lit, à se battre, Ils brillaient comme des éclairs.

LE CHÊNE.

≥.⊙.≈

Si l'humble gland dont ce chène est formé Etait tombé du front touffu du père Dans le grouin d'un cochon affamé, Il n'aurait pas tant ombragé la terre. D'en haut, d'en bas, la vie arrive au trone Par les rameaux, les racines, les fibres; Digne d'orner seulement les fronts libres, Son vert feuillage à l'or ferait affront.

> Chantons le chéne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

De Jupiter les oracles païens
Avaient pour temple un vieux chêne à Dodone,
Dont les rameaux aux jeux olympiens
Pour le vainqueur se tressaient en couronne.
A Rome aussi, le chêne consulté
Y couronnait de rameaux symboliques
Le front de ceux dont les vertus civiques
De la patrie avaient bien mérité.

Chantons le chêne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

Chez les Gaulois, dans la première nuit Qui faisait suite à la lune nouvelle Du dernier mois de l'année, à minuit, Dans les forêts on courait pêle mêle. La joie était sauvage en son essor; On immolait une victime humaine, Et le druide à l'écorce du chêne Tranchait le gui de sa faucille d'or.

> Chantons le chêne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

Quand Égérie à Numa se montrait, C'était toujours à l'ombre des grands chênes, Et saint Louis rendit plus d'un arrêt, Sans appareil, sous l'arbre de Vincennes. Sous Charles sept, on était aux abois, Quand Jeanne d'Arc rèva la délivrance, Avant d'aller au seccurs de la France, Au sein d'un chêne elle entendit des voix.

> Chantons le chène immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

Le chène immense est un fonillis vivant D'oiseaux, fourmis, cirons, coléoptères; Son lourd branchage est tordu par le vent, Moussu, rongé de lichens et de lierres. Le gui pendant rappelle les cheveux Dont Absalon lui laissa la dépouille; Le chène est droit, rugueux, taché de rouille Et s'arrondit en dôme sous les cieux.

Chantons le chêne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

Dans son feuillage on entend un millier D'oiseaux jascurs de diverses nuances. Sur son écorce on voit le sanglier Contre les chiens aiguiser ses défenses. Le feu du ciel y tombe quelquefois, Le soir, l'orfraie y jette l'épouvante; Toute la nuit le rossignol y chante Quand l'amour fait monter la séve au bois.

Chantons le chéne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France.

Un papillon dans le chène est formé : Lorsque la hache, un beau jour, vient l'abatire : L'ame s'enfuit du corps inanimé; On voit dans l'air le papillon s'ébattre. L'arbre est à bas, l'homme tire ses plans; Il en va faire une charpente dure, De hons tonneaux, de la belle sculpture, Le chène mort vivra plus de mille ans.

> Chantons le chêne immense, Orgueil de nos bois, Jadis vénéré des Gaulois, Son ombre protége la France,

LE STATU QUO.



Je sens mon cœur s'emplir de larmes Quand je pense aux maux fraternels: D'aucuns ont péri par les armes, Pour d'autres les cieux sont cruels; Moi-même, par inadvertance, Erreur de calcul ou hasard, Fai vu sous mon toit la souffrance, J'ai reconnu mes torts trop tard.

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho : Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le statu quo!

La greeque et romaine manie, Cet abus des vieux oripeaux, Prouve qu'on n'a pas de génie. Laissons les anciens en repos. Ils ont fait vaillamment leur œuvre; Comme cux, soyons de notre temps; Faisons du nouvean : la couleuvre Fait pean neuve à chaque printemps.

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le statu quo!

Casques rouillés, vicilles poternes, Pastiche antique, badigeou, Cédez aux peintures modernes; Rasons les ailes de pigeon. Le bois, le métal, ni la pierre, La houille, ne manqueront pas. La hache obéit à l'équerre, La truelle suit le compas.

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le *statu quo!* Un avenir spleudide est proche, Qui nous brûle de ses rayons; Le rail passe à travers la roche; Il grouille des inventions. Plus d'obstacles, plus de distances! La mécanique a tout dompté, La chimie a droit à nos stances, Poêtes de la liberté!

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le statu quo!

Regardez l Ce bain sulfurique, Où couvent de chauds éléments, Donne à la machine électrique Le secret de ses mouvements, Où trouver une métaphore? Qu'est-ce que l'aigle on le cheval? Le couchant se lie à l'aurore Par un simpe fil de métal.

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le statu quo!

On peut désirer de renaître; Dans l'ombre il germe des tableaux. L'esprit poussé veut tout connaître Toujours les flots poussent les flots. Dieu se révèle sur l'abime; Nous le flairons dans le lointain: Montons sur la plus haute cime Pour voir l'aube du jour divin.

Mais n'allons pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses, Aiguillonnons le *statu quo!*

Allons, sceptiques, incrédules, Borgnes, aveugles et boiteux, Têtes d'ânes, têtes de mules, Debout! marchez, ouvrez les yeux! Dien veut, afin que chacun vive, Unir dans un elfort pareil, L'esprit et la matière vive, L'homme, la terre et le solcil.

Mais n'allous pas être moroses, Nos chansons n'auraient plus d'écho: Menons gaiment et vivement les choses. Aiguillennons le statu quo!

LA CAVE

DÉDIÉE A BONVALLET.

පා නිංග

D'un cour chaud et reconnaissant, Je m'en vais célébrer la cave : L'escalier est roide et glissant ; Pour un buveur, c'est chose grave. Des églises , des vieux châteaux Rappelant les voûtes obscures , Ses murs sont chargés de cristaux , De champignons , de moisissures.

Dans la cave il fait bon chanter: Sa voûte résonne; Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouge automne.

Nous heurtons au tas des bonchons Des tessons, des bouteilles vides; Les rats tiennent conseil: tâchons, La lampe en main, d'être lucides. Au doigt ces tonneaux sonnent plein; Laissons ce vin dormir tranquille; li est encore vert, plus loin Des erus fameux je tiens la file.

Dans la cave il fait bon chanter: Sa voûte résonne; Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouge automne.

Que ce vitrail est rutilant! Chaque bouteille ou blanche ou noire, Qui contient le vin rouge ou blanc, Egalement invite à boire: Alicante, Porto, Xérès, Lacryma Christi, Canaries; On croit voir en de beaux coffrets Étinceter des pierreries.

Dans la cave il fait bon chanter, Sa voûte résonne : Il y fait lien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouge automne.

En passant nous avons goûté Au Constance, au Grave, au Santerne; Le Sillery met en gaité, Devant le Rhin l'on se prosterne; Bordeaux m'ouvre un rouge sillon, Vers cette pourpre je me hâte; Et du Bourgogne au Roussillon Ma trogne est couleur d'écarlate.

Dans la cave il fait bon chanter, Sa voûte résonne. Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne

Le rouge automne.

Du Romanée et du Pomart, Du Chambertin la dive essence, De l'ambroisie et du nectar M'ont révélé la jouissance. Je suis conquérant, amoureux, Statuaire, peintre, peëte, Je vois Vénus; je suis heureux; Les étoiles sont ma conquête.

Dans la cave il fait bon chanter, Sa voûte résonne : Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouge automne.

Dans quelque flacon bien bouché Peut-être ma cave profonde Garde le problème cherché Qui fera le bonheur du monde. Dans son caveau le plus discret, Si quelque vérité sommeille, En voulant la boire d'un trait, N'allons pas casser la bouteille!

Dans la cave il fait bon chanter, Sa voûte résonne : Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouge automne.

Ce n'est pas sans utilité
Qu'en ma cave en tout temps je rôde;
C'est une glacière l'été,
L'hiver, c'est une serre chaude;
Py vivrais et mourrais gaiment!
Sauf le dôme de la nature,
Peut-on rêver un monument
Plus beau pour une sépulture?

Dans la cave il fait bon chanter, Sa voûte résonne: Il y fait bien meilleur goûter Les bons vins que nous donne Le rouze automne.

LE GAI GARCON.

⇒.⊙.⊲

Le gai garçon Vit sans façon, Et dans sa chance A confiance; Pour la gaité, pour la vaillance, Chacun veut être à l'unisson Du gai garcon.

Est-il de race noble ou guense, Vient-il des Gaulois on des Francs? Son pied grand et sa main rugueuse Attestent de rudes parents. L'épaule est largement voûtée; Les yeux sont bleus comme un beau ciel; Par le travail origine! La race est pétrie et domptée.

Le gai garçon
Vit sans façon ,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaité, pour la vaillance,
Chacun vont être à l'unisson
Du gai garcon.

Ses bras nus laissent voir leurs veines; Son front où sèche la sueur, Porte la trace de ses peines Qui n'ont jamais aigri son œur. La peau semble une rude écorce, Les cheveux sont comme du crin; Jarrets de fer, cuisses d'airain, Cou de taureau, telle est sa force.

> Le gai garçon Vit sans façon, Et dans sa chance A confiance:

Pour la gaité, pour la vaillance, Chacun veut être à l'unisson Du gai garçon.

Avec tout cela bonne mine, Bien découplé, sain et dispos, Il fut pris par la discipline, Et, sept ans, suivit les drapeaux. L'Afrique a bronzé son visage Et fait ses mains de couleur d'or; Il en est revenu plus fort, Mais pas plus fier, car il est sage.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaité, pour la vaillance,
Cliacun veut être à l'unisson
Du gai garçon.

Mûrissent les champs, la prairie! Il va moissonner on fancher! Sa main à la poudre aguerrie, Mine et fait sauter le rocher. Dans les travaux noirs des usines, On ne connaît pas son égal; Il dirige comme un cheval La vapeur, âme des machines.

Le gai gareon
Vit sans facon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaité, pour la vaillance,
Chacun veut être à l'unisson
Du sai gareon.

Or, sa vertu n'est point morose; Il cueillerait avec plaisir Une fleur sur le sein de Rose, Si Rose y voulait consentir; Et, si le ciel un jour s'ennuie De faire pleuvoir, et qu'enfin, Il tombe, après de l'eau, du vin, Il se vengera de la pluie.

Le gai garçon
Vit sans façon,
Et dans sa chance
A confiance;
Pour la gaité, pour la vaillance,

Chacun veut être à l'unisson Du gai garçon.

Si Rose à sa flamme s'allume, Il va faire des nourrissons l'orts à soulever une enclume, Dès le berceau, de gais garçons; S'il fait des filles, je suppose Que chacuno se marira, Et pour d'autres continûra Ce que pour elle aura fait Rose.

> Le gai garçon Vit sans façon, Et dans sa chance

A confiance; Pour la gaîté, pour la vaillance, Chacun veut être à l'unisson Du gai garcon.

LES INONDATIONS.

Lyon, juin 4856.

æ.-{0-æ

Nous étions vainqueurs en Crimée, Et nous fétions avec transport Les débris de la grande armée Qui touchait déjà notre port. Après la guerre et la disette, L'espoir verdoyait dans nos chemps, Et l'année étalait, coquette, Les charmes trompeurs du printemps.

Dieu! ta colère nous décime Par des fléaux ténébreux; Ton bras nous tient suspendus sur l'abime : Putié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

L'épi faisait courber la paille; La vigne est belle, cette fois, Et le vigneron qui la taille Ose à peine éclaireir son bois. Le sol délaissé, la chaumière, Ont vu leurs hôtes revenir. Leurs sueurs manquaient à la terre Que leur sang ne doit plus rougir.

Dieu! ta colère nous décime Par des fléaux ténebreux; Ton bras nous tient suspendus sur l'abime: Pitié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

On espérait... Le vent d'Afrique Se heurte avec le vent du Nord. A cette secousse électrique Toute l'atmosphère se tord. Les neiges fondent, les nuaces ont l'air d'un flux et d'un reflux Qui veut enzloutir ses rivages. Les laboureurs n'esperent plus.

Dieu! ta colère nous décime Par des fléaux ténébreux; Ton bras nous tient suspendus sur l'abime; Pitié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

Des monts neigeux rompant les chaînes, Les torrents comme des vautours s's'abattent sur les vastes plaines. Les yeux sont tournés vers les tours. Dans la nuit, les maisons s'affaissent. Demain éclairera l'horreur Et les traces de mort que laissent Les grandes eaux dans le ur fureur.

Dieu! ta colère nous décime Par des fiéaux ténébreux; Ton bras nous tient suspendus sur l'abime : Pitié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

Le Rhône, la Saône, la Loire. Vingt autres flenves débordés Ont envalui le territoire.

Portez secours aux inondés!
Des spectres flottent sur l'eau brune....
Écoutez d'où partent les cris!
La Pitté, d'un rayon de lune,
Éclaire ces pâles débris.

Dieu! ta colère nous décime Par des fléaux ténébreux! Ton bras nous tient suspendus sur l'abime; Pitié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

L'arc-en-ciel parait dans les nues, Chacun s'émeut à ces douleurs; Les nations sont accournes: C'est un débordement des cœurs. Que de mains on a vu se tendre Vers tous ces réchappés des caux. Dieu , quand nous voulons nous entendre, Retient dans sa main les fléaux.

Dieu! ta colère nous décime Par des fléaux ténébreux; Ta main nous tient suspendus sur l'abime: Pitié pour cette race infime, Grâce pour tant de malheureux!

TOUT BEAU!

(4857)

:= **⊘-**=

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

J'arrive de Chine
Où tout va très-bien ,
Hormis la cuisine;
J'ai mangé du chien ,
bes nids d'hirondelle!
Un Russe en rirait ,
Lui qui mangerait
Nos bouts de chandelle.

Tout beau!

Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est l'onne.

Si le temps est beau; N'attaquons personne, Ma chanson, tont beau!

Le Japon desserre Ses ports; nos vaisseaux, Bon vent d'ouest arrière, Iront dans ses eaux; Acier, soie et laine Chez eux se vendront, Nos chattes boiront Dans leur porcelaine.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si la temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

L'Amérique libre
Ne peut concevoir
Une humaine fibre
Chez l'esclave noir.
L'Europe l'accuse,
C'est un faux semblant;
Du noir et du blanc
Souvent elle abuse.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

Espagne, Italie, Terre de beaux-arts, De sainte fede, De sanglants hasards! J'abjure les haines De ce sol béni, J'ai laissé mon nid Au pays des chênes.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

Londres ni sa brume Ne m'ont pas tenté, Là, pourtant la plume Erre en liberté; Espérons qu'en I rance Bientôt on dira Tout ce qu'on voudra, Et sans défiance.

Tout beau!
Ma nignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

Paris me rappelle:
Là, l'idée éclot
De la plus nouvelle
l'entends le grelot.
Ah! quand on sait mettre
L'idée en chanson,
La bonne leçon!
L'air apprend la lettre.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau!
Si la ville est bonne,
si le temps est Leau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

Les humains s'éclairent, Et de tous côtés, Jamais ne brillèrent Tant de vérités. En vain l'ignorance Veut tout obscurcir; Chacun va cueillir Le fruit de science.

Tout beau!
Ma mignonne,
Dis-nous du nouveau;
Si la ville est bonne,
Si le temps est beau;
N'attaquons personne,
Ma chanson, tout beau!

Qu'on danse, qu'on rie, Qu'on chante à plaisir, Grâce à l'industrie Mère du loisir! Vapeur, mécanique, Electricité Du bal enchanté Mènent la musique.

Tout beau ! Ma mignonne, Dis-nous du nouveau;

DE PIERRE DUPONT.

Si la ville est bonne, Si le temps est beau; N'attaquons personne, Ma chanson, tout beau!

LA TROMPE DE CHASSE,

5-0-**c**

Mon œur éclate mécontent; Apportez ma trompe de chasse, Que je joue un air palpitant, Plein de colère et de menace!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Lâchez tous les chiens du chenil, Et, que leur meute bigarrée, Tant que je n'aurai pas fini, Hurle comme pour la curée!

> Pleure ton baron, Ma trompe de chasse,

Il a vu ternir son plus beau fleuron, Et meurt en criant : grâce! Pieure ton baron, Ma trompe de chasse!

Tête basse, et la queue en l'air, Les voilà tous sous ma fenétre! Inspire-moi, doux Lucifer, Ton air le plus doux, ô mon maître!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Inspire-moi des sons félés, A faire pâlir les comètes, A faire pleuvoir sur les blés Du sang, comme au bruit des trompettes!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant: grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Derrière mes machecoulis, Et sous l'abri de mes tourelles Grandissait une fleur de lis, Ma fille, belle entre les belles.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu t rnir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Tous mes trésors me sont ravis... Dérouillez-vous, mes vieilles armes! On a su faire un pont-levis, Avec de l'or, jusqu'à ses charmes!

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Elle a suivi, je ne sais où, Un haut baron de la finance; Mon sang noir remonte à mon cou; Matète blanche entre en démence.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant : grâce!

Pleure ton baron, Ma trompe de chasse!

Mes chiens! mon cœur est trépassé; (Venez fouiller dans ma poitrine!) Il ne bat plus, il est glacé; Enterrez-le sous la colline.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau ileuron,
Et meur en criant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Hurlez trois jours, hurlez trois nuits, Criez au soleil, à la lune, A tous les astres que je suis Mort de douleur, mais sans rancune.

Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en criant: grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

Si par hasard vous rencontrez Celle qui pour de l'or se donne, Chiens fidèles, vous lui direz: Ton père est mort, il te pardonne! Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse,
Il a vu ternir son plus beau fleuron,
Et meurt en eriant : grâce!
Pleure ton baron,
Ma trompe de chasse!

LES DIEUX.

>-⊕-∈

Autour d'un festin splendide, Tous les dieux sont réunis; Jupiter même y préside, Les mortels en sont bannis: Nos soucis, nos destinées, Tous les projets des humains, Nos monuments, nos années Sont du sable entre leurs mains,

Les dieux au plaisir se livrent, Faisons comme eux. Et, puisque les dieux s'enivrent, Enivrons-nous comme des dieux.

Le nectar divin ruisselle: Nos vœux seraient mal venus, De Mars le casque étincelle, Et ronle aux pieds de Vénus. Junon est toujours jalouse, Elle lance à Jupiter Un regard sombre d'épouse; Jupiter darde un éclair.

Les dicux au plaisir se livrent,
Faisons comme cux,
Et, puisque les dicux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dicux.

Minerve apporte un message Du beau peuple athénien; Il est fou , Minerve est sage, Quel peut être leur lien? Les arts et la poésie; Pourtant Phœbus Apollon, Qui chez les grands dieux s'ennuie, Rève du sacré vallon.

Les dieux au plaisir se livrent, Faisons comme eux, Et, puisque les dieux s'enivrent, Enivrons-nous comme des dieux.

Tu manques chaste Diane, Avec tes blanes lévriers : La ronce de sa liane Entrelace tes beaux pieds. Sur sa verdoyante couche Tu surprends Endymion, Et tu poses sur sa bouche Ton baiser comme un rayon.

Les dieux au plaisir se livrent, Faisons comme eux, Et, puisque les dieux s'enivent, Enivrons-nous comme des dieux.

Mercure au dessert arrive D'un temple grec de Paris; Vénus doucement s'esquive, Les vieillards poussent des cris. L'Amour de ses fines flèches A percé leurs cœurs brûlants, On voit comme des flammèches Jaillir de leurs crânes blanes.

Les dieux au plaisir se livrent.
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

Bacchus est trop bien en place Pour en bouger de longtemys. L'heure des vendanges passe, Nos gosiers sont halctants; Mais Bacchus est implacable, blien ne saurait le toucher, Il est saoul et tient à table Plus solide qu'un rocher.

Les dieux au plaisir se livrent, Faisons comme eux, Et, puisque les dieux s'enivrent Enivrons-nous comme des dieux.

Platon avec Proserpine
Ont les plus brillants habits;
Ce noir couple est une mine
D'or, diamants et rrbis.
Leurs topazes chrysoprases,
Dont l'Olympe est reluisant,
Feraient pâlir jusqu'aux phrases
Des poêtes d'a-présent.

Les dieux au plaisir se livrent, Faisons comme eux, Et, puisque les dieux s'enivrent, Enivrons-nous comme des dieux.

L'enfer au parvis céleste Est très-bien représenté; Or, Neptune que l'atteste, Dit d'un air épouvanté: « Dieux! une affreuse machine, La vapeur coupe la mer; C'est encore une coquine Du cerveau de Jujiter.» Les dieux au plaisir se livrent,
Faiseus comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Fnivrous-nous comme des dieux.

Lors, frisant sa barbe bleue, Jupiter sourit et dit: « L'homme a supprimé la lieue Et son audace grandit. Il est fort, plus de reproches! Prenons des déguisements, Mettons de l'or dans nos poches, Allons voir ces garnements! »

Les dieux au plaisir se livrent,
Faisons comme eux,
Et, puisque les dieux s'enivrent,
Enivrons-nous comme des dieux.

L'ACTION.

≥•⊚•□

Le sommeil de l'homme sage De spectres n'est point troublé; C'est l'eau du ciel qui sonlage Un pied par la marche enflé; Le sang reprend l'équilibre, Rafraichi par un air pur; Au réveil, on se sent libre, On avance d'un pas sûr.

Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se hâter de suivre Les conseils du livre d'or; Malheur à qui s'endort! Agir, c'est vivre; Ètre inactif, c'est être déjà mort.

Chacun au but s'achemine: Prend la plume ou le marteau; L'un tend le bras ou l'échine, L'autre allume son cerveau: Si le vent souffle à la guerre, Vite, aux armes s'élançant, Le soldat rougit la terre Et l'engraisse avec du sang.

Quand la moelle du livre
Nous a fait libre et fort,
ll faut se hâter de suivre
Les conseils du livre d'or;
Malheur à qui s'endort!
Agir, c'est vivre;
Être inactif, c'est être déjà mort.

Dépèchons cette besogne, Car l'avenir nous attend. Assez d'humaine charogne En holocauste à Satan! Vapeur et fils électriques, Précurseurs des temps nouveaux, De l'Inde aux deux Amériques Ouvrent d'immenses travaux.

Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se hâter de suivre Les conseils du livre d'or; Malheur à qui s'endort! Agir, c'est vivre; Être inactif, c'est être déjà mort.

L'x algébrique et si roide
Est le point d'appui certain
Que demandait Archimède;
Le globe est dans notre main.
La planète se nivelle,
Nous tenons déjà l'éclair;
Comme l'aigle et l'hirondelle
Nous serons plus forts que l'air.

Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se hâter de suivre Les conseils du livre d'or; Malheur à qui s'endort! Agir, c'est vivre; Étre inactif, c'est être déjà mort.

Du grand creuset de l'histoire S'élève une odeur de sang. Va dans ton laboratoire, O chimiste, plus puissant! Analyse la substance; Au lieu de faire mourir, Fais vivre par la science L'homme trop longtem? martyr.

Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se håter de suivre Les conseils du livre d'or; Malheur à qui s'endort! Agir, c'est vivre; Etre inactif, c'est être déjà mort.

L'industrie est toute préte : Voyez de ses noirs fourneaux Jaillir la splendide aigrette; Entrons dans ses arsenaux! Dans les salons, dans les rues, Que font les esprits, les bras? Envoyez donc des recrues A ces immortels combats. Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se hâter de suivre Les conseils du livre d'or; Maiheur à qui s'endort! Agir, c'est vivre; Ètre inactif, c'est être déjà mort.

Après le clairon qui crie, La trompette, le tambour Et la flûte qui varie Ses éternels airs d'amour, L'orgue unit toutes les gammes Pour en tirer plus d'effet; Quand done verrons-nous les âmes Former un accord parfait!

Quand la moelle du livre Nous a fait libre et fort, Il faut se hâter de suivre Les conseils du livre d'or; Malheur a qui s'endort! Agir, c'est vivre; Etre inactif, c'est être déjà mort.

LE PATURAGE.

a.⊘.⊲

Dans les grands prés qu'on voit s'étendre Entrecoupés de saules bleus, Au long du fleuve, il faut entendre Mugir les vaches et les bœufs, De nuauces tachant la plaine, De roux, de gris, de noir, de blanc: Leur queue avec son bout de laine Chasse les mouches de leur flanc.

Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sous les saules du bord de l'eau, Un autre en profite pour traire Leur plus belle vache laitière, En se cachant dans le troupeau.

L'œil vague, les cornes tordnes Ne prennent un air menaçant Que si les oreilles tendues Annoncent un danger pressant. Le mulle est luisant, la mâchoire Broute, runine et va toujours, Si ce n'est au moment de boire; Le fanon pend, les pieds sont courts. Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sous les saules du bord de l'eau, Un autre en profite pour traire Leur plus belle vache laitière, En se eachant dans le troupeau.

Antour des grands troupeaux qui paissent On voit les oiseaux voleter; Les dents des ruminants leur laissent De petits vers à becqueter. Un essaim de bergeronnettes Nait des pas de chaque animal, comme si de ces nobles bêtes Elles ne craignaient aucun mal.

Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sons les saules du bord de l'eau, Un autre en profite pour traire Leur plus belle vache laitière, En se cachant dans le troupeau.

Le yean fait une cabriole, Le taureau, les yeux pleins de sang, A eru voir une banderolle Bans la cravate d'un passant. Il se jette sur la gérisse; Pendant que l'herbe au bœuf déplait, La vache, tous les ans nourrice, Traine ses pis gonflés de lait.

Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sous les saules du bord de l'eau, Un autre en profite pour traire Leur plus belle vache laitière, En se cachant dans le troupeau.

Quand la bête a son poids de graisse. Elle tombe aux mains du boucher Qui la tue et qui la dépèce, Ayant eu soin de l'écorcher. Les os, les nerfs, la corne, utiles, Entre les mains des ouvriers, Se façonnent en ustensiles, Et du euir on fait les souliers.

Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sons les santes du bord de l'eau, Un autre en profite pour traire Leur plus belle vache laitière, En se cachant dans le troupeau.

Apprenons de ces belles bêtes Le calme, à l'heure de mourir, Quand la masse brise leurs têtes, Elles ne semblent point souffrir. Le soir couvre le pâturage, Le troupeau sort de l'abreuvoir, Et Jeanne en son rouge corsage Le chasse à l'étable : bonsoir!

Pendant que berger et bergère Se font des niches pour se plaire Sous les saules du bord de l'eau, Un autre en proûte pour traire Leur plus belle vache laitière, En se cachant dans le troupeau.

> Equam memorin crisis in ardais Servane mentera...... HORACS.

Garde ton âme égale au milieu des traverses. Quand les soucis fréquents et les peines diverses S'abattraient sur ton cœur pour le mettre en lambeaux Comme sur un cadavre un essaim de corbeaux; Oppose aux becs vaincus ton âme cuitassée: Dans une tour d'acier retrauche ta pensée. Ton corps est vulnérable et ton cœur est de chair, Ta pensée, en revanche, est plus libre que l'air. Quand tu verrais ton corps trainé sur une claie, Et ton eœur déchiré ne fût-il qu'une plaie, Tiens ton âme sereine au-dessus des douleurs Et, par prévision, jouis de jours meilleurs. Car une voix tomanté au fond de tes entrailles. Te dit qu'après la vie, après les funérailles, Ton âme trouvera, tous ses liens brisés, Une joie infinie et d'immortels baisers.

A CERTAINES ABEILLES.

an-⊘•≔

Aux flancs blonds de la ruche, ioniques abeilles, Dès que le miel ouvré pend en grappes vermeilles, Suc embaumé des fleurs, esprit des végétaux, Comme aux rochers sculptés le prisme des cristaux; Les paysans unis, ardents à vous poursuivre, S'arment de longs bâtons et d'instruments de cuivre. Ne perdez pas sur eux vos fréles aiguillons; Leur main s'est endurcie à creuser les sillons, Et, pour parer vos coujes, leur front hâlé se voile, D'une bure grossière ou d'un lambeau de toile; Laissez-leur ie champ libre et fuyez sans combats! Les chênes des forêts vous ouvrent leurs grands bras,

Dans leur trone caverneux et sous leur verte voûte Que votre lapeur d'or se forme goutte à goutte! Nul ne vous troubiera dans vos labeurs secrets, Si ce n'est le révenr errant dans les forêts, Ou quelque blonde enfant qui, de soif épuisée, En savourera mieux l'odorante rosée.

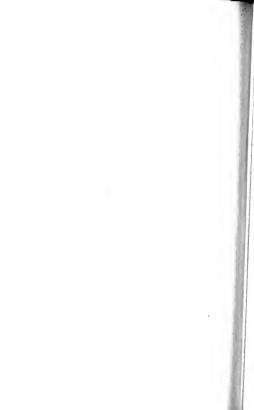


TABLE DES MATIÈRES.

													P	1263.
														v
												>		1
														3
es	0111	ri	ers.											5
														S
an	ne.													11
														11
		:							,					16
e	Mar	-	107	it:										20
e	bers	e												22
														25
es	50	da	ts.											29
s	pays	531	25											33
es	tra	n s	per	de l										36
۸ii	me.													39
ıd														42
e	la 1	L.C	r.											45
														49
														52
	es es es es es es es	es solvanne. e Maises solvanne. es solvanne. danne. danne. danne. danne. danne.	es ouvrie	es ouvriers. e Martuer e herror. es soldats, s paysons es transport, vinne. dd. e la m.er. råces.	es ouvriers. e Mar, nerite e hercer. es soldats. s paysons es transporte time. nd. e la n.ar.	es ouvriers. de Marguerite, e herrer, es soldats, s paysons es transportes time, de la mar, races.	es ouvriers. e Marquerite. e herror. es soldats. s paysaps es transporte. time. de la mer. ráces.	es ouvriers. e Marpuerite e Marpuerite e berror. es soldats s paysins es transports time de	es ouvriers. anne. e Marpuerite. e herrer. es soldats. s paysors es transportes time. id. e la mar. ráces.	es ouvriers. e Marquerite e Marquerite e herrer. es soldats s paysons es transporte time d e la mar. ráces.	es ouvriers. e Marguerite e Marguerite e berrer es soldats s paysons es transports time dd e la mar	es ouvriers. anne. e Marpuerite. e herrer. es soldats. s paysors es transportes time. id. e la mar. ráces.	es ouvriers. anne. e Marquerite. e herrer. es soldats. s paysens es transperte. time. id. e la mer. râces.	e Maranerite. e Maranerite. e herrer. es soldats. s paysons es transporte. time. dd. e la mer. races.

													ages.
	Blone												54
	Châta												56
	Rese												59
Le	Chan	t des	èti	ıdi	ant	s.							61
Le	s Frai	ses	des	b٥	is.								Gí
Le	Mois	de	Ma	ai.									67
Μe	n And	· .											70
	Dahli												73
Le	Chan	t de	s na	ilio	ns.								75
Εu	sėbe.												73
La	Muse	lte i	ieur	e.									81
La	Fille	du 1	eup	de.									83
Mo	rguer	ite.											87
Le	Brace	nnie	er.										88
Un	e Cha	îne,											92
Mo	n Aïe	nle.								,			94
	s Loui												96
La	Fête	đa c	uré										98
	Vin d												100
Le	s Taur	rean	х										104
Le	s Bore	ls de	la:	Sa	ôn	e.							105
Ch	ant d'	amit	iė;	à i	E.	L.							107
I.a	Sérér	ade	, .										110
I.e	Rossi	gnol	et	les	R	080	ŝ.						111
A	un be	rcea	11;	å n	100	ı a	mi	Mi*	٠٠.				113
La	Vach	e bla	ancl	ie.									115
	Chan												117
	Répu				•		•						120

TABLE !	DE	S	NSA		303						
										Pa	200
L'Émigrée de France.			,				,				124
La Délaissée						0					126
La France à Pie IX.					,						129
Le Malheur											134
La Sibérienne; démen	nb	cei	nei	it	de	la	P	olo	gn	е	
(1846-1817)					,						135
Les Fers à cheral								,			139
La Jeune République.											113
Chant rustique; pour la	a f	èli	e di	a C	ha	np	-de	9-1	ia:	S	
en 1843											146
Fleur des perles											149
Le Tueur de lions.	,										152
Ronde des paysannes											154
Le Cerf											157
Le Lavoir.											158
Le Nom de ma sœur				٠							161
Les Journées de Jui			,				,				162
Une Nuit											165
Le Bêve que j'ai rêvé.											168
Les Platanes											16.)
Hêgina											171
La Joueuse de gaitare.											173
Sous les tilleuls											175
La Fète											175
Entrée au caveau											178
A.M. Théodore L.".											130
Le Bûcheron					,						182
La Veronique											154

TABLE DES MATHERES.

						P	ages.
Dieu sauve la République							186
Le Coursier.							189
Vesper.							190
La Fille du cabarel							102
Casta							194
L'Hospitalité; à madame B"	٠						195
Le Chauffeur de locomotive.							199
L'Homme de la roche							202
Je veux battre les noix							204
Barcarolle							206
Le Cochon							208
La Jeune Fille d'Insprack.							211
La Chanson de la soie .							213
Le Chant du vote							217
Les l'ilets							220
La romance du Peuplier.							223
Le Cuirassier de Waterloo.							226
Le lour des morts à la campa	egr	ie.					230
Les Deux compagnons du des	roi	۲.					233
Le Pain							236
La Chanson des prés							240
La Complainte de Claudie; à	ı G	60	rge	San	d.		212
1852							211

CHANTS NOUVEAUX.

														Pages.
Ĺā	Chanse	n	du	Ь	le.									251
Ηo	ssuth													255
Нė	gésippe	B	lor.	eate										258
La	Chanso	n	de	Jes	:111	eti	e.		,					262
Le	Garçon	3 (de	me	uli	n.								265
Le	Coq de	vi	illa;	ee.										269
Le	Voyage	ur	á	pie	d.									271
La	Séréna	de	du	l'a	ysa	n.								271
Ľ	ligaille.													276
Εn	voi à (ja	var	ηí.										280
La	Chause	n	du	lou	15	de	ľa	n.						251
Le	Vague.													254
ĽI	ncendie	;	Ch	int	d	23	Po	mp	ier	s.			,	256
Le	Chant o	łu	ÐJ	nu	be	(;;	any	iez	18	51).			290
La	nouvell	e.	Alli	anc	e.	(10)	ars	, 1	853	j.				293
To	m, Cha	nt	de	s N	ei	rs.				,				296
La	Rivière							,						300
La	Nature	: 6	011	iqu	œ.									304
Le	Livre.										,			200
Le	Bon che	m	io.											311
	Lyre d'													313
	Fanfare													317
Pri	ère des	,	Enf	ant	ē.									51
	D. 11 . 1													

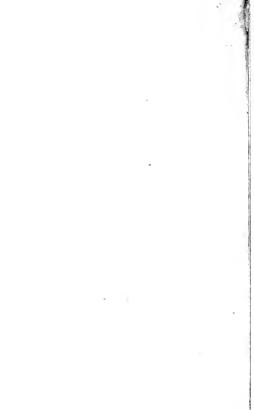
TABLE DES MATIÈRES.

506

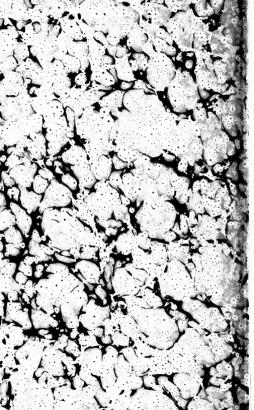
								ages.
L'As de Cœur								323
Duo d'Amour			•	•				326
L'Auberge du Naufrage.					٠			328
Le Bouvreuil								331
La Vierge aux Olseaux.								334
Les Amis								336
Souvenirs d'alors								339
Les Grands Enfants.								341
La Chanson des foins.								343
Le Peseur d'or								346
La Fille des champs								349
Les Cerises								352
Le Cheval								354
Le Secret								358
Schamyl								361
La Plainte du Russe								364
Le Dernier beau jour.								367
La Musique								370
Le Repos du soir								375
Les Abeilles								377
La Fève								381
Le Camée								384
Golo								386
Le Froid								390
Le Renouveau								393
Le Mois de mars								396
Les OEufs de Pâques								399
Le Siège de Sebastopol (155	5).						402

TABLE DES MATIÈRES.	507								
	Pages.								
Courte et bonne	406								
La Blessure	410								
lean Trémaleu	415								
Appel de la France aux nations à l'occasion de									
l'exposition universelle (Paris, 1855)	418								
Le Bathier de village	422								
a Joic	427								
'Exposition universelle à vol d'oiseau (Pa-									
ris, 1855)	431								
Rayon de soleil	436								
la Prise de Sébastopol (8 septembre 1855)	439								
Epithalame (Légende Berrichonne), à l'occasion									
du mariage de mon ami Clément Laurier	411								
La Viole	416								
La Paix (1856)	450								
es Trois ou Quatre	454								
Le Chêne	458								
e Statu Quo	461								
La Cave (dédiée à Bonvallet)	465								
e gai Garçon	468								
Les Inondations (Lyon, juin 1856)	472								
Cout Beau! (1857)	476								
a Trompe de Chasse	481								
Les Dieux	485								
L'Action	489								
e Páturage	494								
Equam memento, etc	497								
A certaines abeilles	498								

Paris. - Imp. de Edouard Blot, rue Saint-Louis, 40.







PQ Dupont, Pierre 2235 Pierre Dupont D5A17 1861

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

